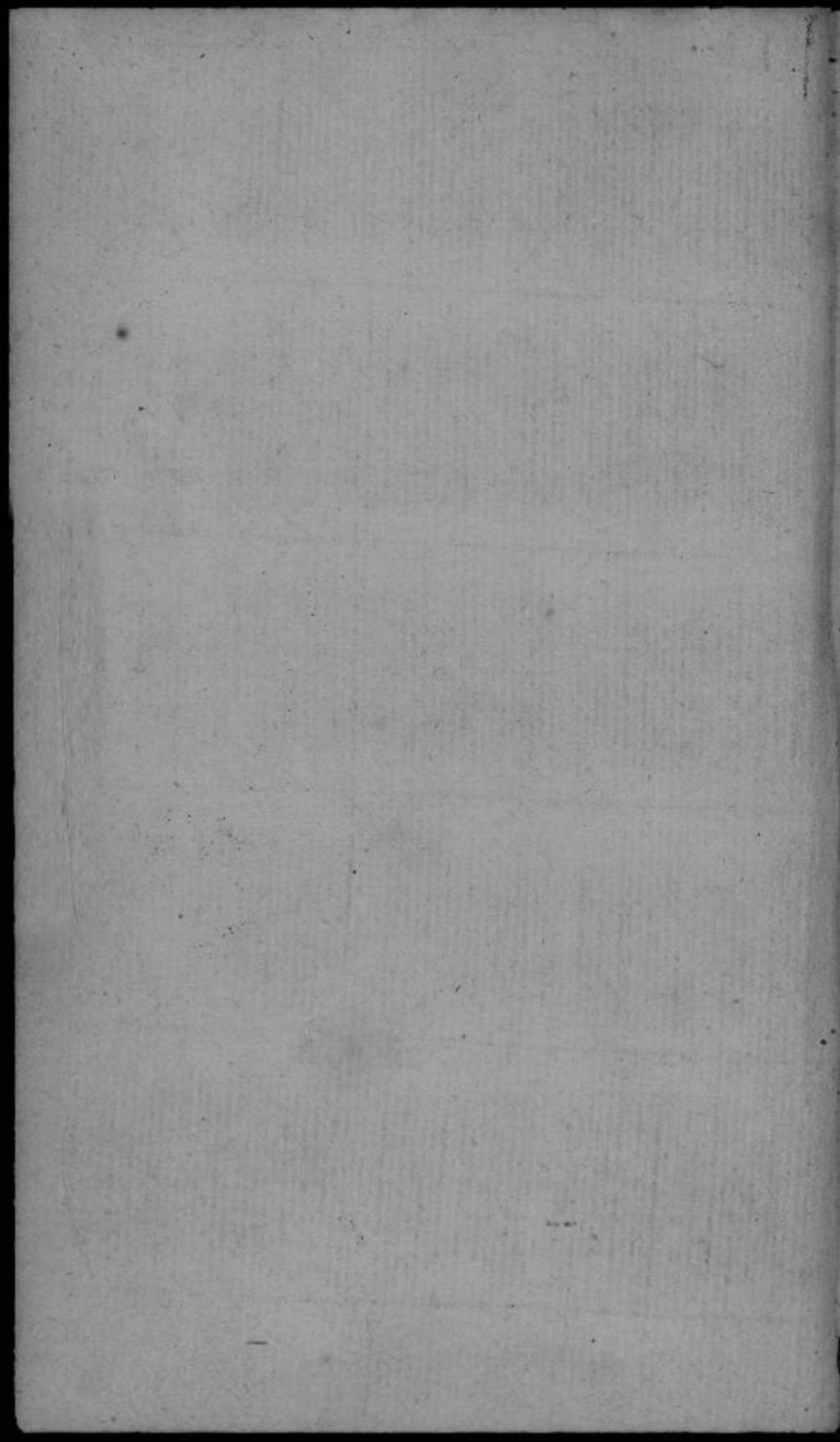


LE ROMAN  
ESPAGNOL

REVUE GÉNÉRALE  
DE LA DIASPORA



EX LIBRIS CHABANEAU

Ry 48. 520

LE ROMAN  
ESPAGNOL,

OU

NOUVELLE TRADUCTION  
DE LA DIANE.

THE ROMAN

EMPEROR

OF

THE EAST

BY

J. B. BURNETT

OF

THE UNIVERSITY OF

OXFORD

PRINTED BY

JOHN CLAY AND COMPANY

LE ROMAN  
ESPAGNOL,

OU

NOUVELLE TRADUCTION  
DE LA DIANE.

ÉCRITE EN ESPAGNOL

PAR MONTEMAYOR.



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques,  
à la Science.

---

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

J. ROMAN

ESPAÑOL

GOVERNMENT PRINTING OFFICE

DE LA DIANE

1880

1880



UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

CHICAGO, ILL.



## AVERTISSEMENT.

**L**A Diane de Montemayor est un ouvrage célèbre, mais qui n'est point sans défauts; celui qui frappe le plus, c'est que les intrigues qui le composent y sont traitées d'une façon trop uniforme. Quoiqu'elles soient très-différentes, elles n'ont qu'un même nœud, & hors ce nœud tout est vraisemblable. Le surnaturel qu'on souffre dans les Romans de Chevalerie, semble être

ij AVERTISSEMENT.  
déplacé dans le genre pas-  
toral. Parmi des Bergers  
qui ne connoissent que la  
Nature , qui n'obéissent  
qu'à elle , on ne s'attend  
à rien qui passe ses forces,  
ou qui s'écarte de son pou-  
voir. Je parle moins en tra-  
ducteur qu'en critique , &  
peut-être ma franchise  
rendra-t-elle moins sus-  
pect le tribut des louan-  
ges qu'on doit à ce qu'on  
imite. Le nombre d'édi-  
tions qu'a eues cet ouvra-  
ge est un préjugé qui parle  
en sa faveur. La premiere  
parut en 1560. La mort  
n'ayant pas permis que  
Montemayor continuât

AVERTISSEMENT. iij  
son projet , ce fût Dom  
Alonso Perès , Medecin  
de Salamanque , qui se  
chargea de l'exécuter. En  
1564. on imprima sous  
son nom à Alcalá de He-  
nares , un supplément de  
la Diane partagé en huit  
Livres , & dedié par l'Au-  
teur à Dom Berenguier de  
Castro y Cerbellon. Quoi-  
que cet ouvrage fût beau-  
coup plus étendu que ce  
qu'avoit fait Montemayor,  
le Roman ne parut com-  
plet que quand Gaspard  
Gil-Polo y eut ajouté une  
troisième Partie qu'il divi-  
sa en cinq Livres , & qu'il  
dédia à Dona Hieromma  
de Castro y Boba.

iv AVERTISSEMENT.

Des trois Ecrivains que je viens de nommer, le premier & le dernier sont les seuls qu'on estime. C'est le jugement qu'en a porté Miguel Cervantes, qui dans l'examen de la Bibliothèque de Dom Quichote, donne à la Diane de Montemayor le premier rang dans son genre, condamne au feu la seconde, & pour la troisième, il veut qu'on la garde comme si Apollon même en eût été l'Auteur.

Le Montemayor a plus d'invention que le Gaspard Gil-Polo, mais celui-ci écrit aussi bien, c'est à peu

AVERTISSEMENT. ✓

près le même stile, la précision y suit par tout l'élegance, le figuré y prend rarement la place du raisonnable, & si cela se trouve dans quelques endroits c'est moins le goût de l'Auteur qu'une condescendance pour celui de sa nation. L'amour n'y paroît jamais qu'un sentiment plein de noblesse dont le principe est dans la vertu. La délicatesse qui l'accompagne partout n'y présente point d'objet qui ne serve à former les mœurs : le cœur & l'esprit y trouvent également de quoi s'instruire. Enfin

vj AVERTISSEMENT.

la variété des situations ,  
la vivacité des peintures ,  
forment de la Diane un  
tout , qui interesse & qui  
plaît.

Les louanges que Sarrazin donne à cet ouvrage font celles que tout homme de goût ne peut manquer de lui accorder , & d'autant plus justes qu'elles ne sont point trop étendues. En y reconnoissant de grandes beautés , il semble convenir en même temps qu'elles se font acheter par quelques endroits foibles : Défaut qui fuit nécessairement un plan vicieux , & tel est

AVERTISSEMENT. vij  
celui sur lequel Montemayor a travaillé.

L'Histoire du More Abindarras, dit Sarrazin, dans un de ses opuscules, me semble si naïvement traitée, que si on la sépare du corps du Roman, ce que la Grece a le mieux écrit dans ce genre, n'aura aucun avantage sur cette petite aventure, que celui de l'antiquité.

Le Grand Lopès de Vega n'en pensoit pas moins favorablement, quand il dit dans son *Lauriel d'Apollon* :

*Quando Montemayor con su Diana  
Ennoblecio la lingua Castellana.*

vij AVERTISSEMENT.

Un éloge du même Georges de Montemayor bien plus flatteur, quoiqu'il s'explique moins clairement, se trouve dans une des pieces de Dom Pedro Calderon de la Barca, l'un des plus célèbres de ceux qui ont travaillé pour le Théâtre Espagnol. Ce grand Homme faisoit assez de cas de Montemayor pour daigner le copier, & quand il fit les vers qui suivent, & que j'ai tirés d'une de ses Comedies intitulée, *casa con dos puertas difficil de guardar*; je ne puis m'imaginer qu'il n'ait eu en vûe ceux de Monte-

AVERTISSEMENT. ix  
mayor, que je metrai ici  
en opposition avec les  
siens.

CALDERON.

Negarte que yo he querido  
Laura a nise fuere error  
Mas pensar tu que este amor  
Es como el que yo te he tenido  
Mayor error Laura a sido,  
Pues si a nise un tiempo ame  
No fue amor ensayo fue  
No fue amor enfa yo fue;  
De amar tu luz singular  
Que para saber amar,  
O Laura en nise estudie.

MONTMAYOR.

*Si mi pluma otras loava  
Ensayo se en lo menor  
Pues todas son Borrador  
De lo que en vos trasladava,  
Y si antes de quereros  
Para otra alguna escrivi  
Creed que no es por que la vi  
Mas por que esperaba veros.*

La verité n'est point al-

x AVERTISSEMENT.

terée dans l'idée que je donne de cet ouvrage fameux ; mais je ne me flatte pas que ma traduction puisse en rendre toutes les beautés. Quelque exacte, quelque bonne qu'ait été la plume d'un traducteur, l'original a toujours perdu. Dans ces sortes d'entreprises, la fidelité est le mérite dont on se pique le plus souvent. Je doute cependant que ce soit elle qui mene au succès, il me paroît au contraire que l'ennui & la sécheresse suivent de près l'exacitude trop grande. Accommoder un Auteur au goût de

AVERTISSEMENT. xi  
la Nation pour laquelle on  
traduit, c'est avoir soin de  
sa gloire.

Le beau est de tous les  
peuples, mais ils le dégui-  
sent sous plus ou moins de  
figures, selon que leur gé-  
nie y est porté; il faut se  
prêter à cette variété; le  
pourroit-on faire sans  
beaucoup de liberté? Dans  
une langue ennemie du fi-  
guré, une comparaison é-  
crite simplement plaît,  
pourvû qu'elle soit juste,  
traduite à la lettre on la  
croit basse. Qu'on ajoute  
au stile, qu'on l'annoblisse,  
elle devient excellente. Il  
en est de même dans les

langues dont le genie est plus élevé ; on y voit souvent des antithéses dont l'ornement coûte à la raison, renduës mot pour mot rien ne revolte tant ; qu'on les adoucisse, elles plaisent. Quelque bizarre que paroisse un *conchetto* , l'idée quand elle est reduite devient agréable. Il est donc d'un traducteur de rechercher le beau , de le démêler au milieu de tout ce qu'un stile étranger peut opposer de déguisemens, & après l'avoir sçu saisir, de le rendre indépendant du tour qu'il a dans l'original.

Le préjugé de l'exactitude est à présent sur sa fin : j'ose avouer que ma traduction est libre ; j'en ai même retranché la plupart des vers, dont je n'ai cru devoir imiter qu'un petit nombre.

Miguel Cervantes excuse ma hardiesse, dans le Jugement que prononce le Curé. En donnant à la Diane le premier rang dans son genre, il veut qu'on en ôte presque toute la poésie. J'ai cru de même devoir adoucir quelques endroits qui n'étoient point assez selon nos mœurs. J'espère aussi qu'

on ne me fera point un crime de n'avoir pas insisté sur la description du Palais de Felicie, ni sur les habillemens que mon Auteur donne à ses Héros; c'est un détail qui m'a paru ennuyeux, & par conséquent à éviter.

Le Roman n'étant point fini dans les sept livres qu'a composés le Montemayor & qui étoient seuls l'objet de mon travail, j'y ai ajouté un supplément tiré du Polo, n'ayant pas cru que les Episodes qui grossissent son Livre méritaient qu'il fût traduit entier.

AVERTISSEMENT. xv

Georges de Montemayor étoit Portugais ; il nâquit à Montémor , Château situé à trois lieuës de Coimbre sur les bords du Mondego. Son extraction étoit si basse , qu'on n'a jamais sçu ni le temps de sa naissance , ni le nom de sa famille : c'est celui de sa patrie qu'il prit en la quittant , & sous lequel il s'est fait connoître. Son éducation fut très-négligée , sa langue naturelle étoit la seule qu'il sçût. Quand après avoir porté les armes quelque temps, il vint à la Cour de Philippes II. il entra dans sa maison en

xvi AVERTISSEMENT.  
qualité de Musicien. Y  
ayant appris le Castillan  
le plus pur, il composa sa  
Diane. Il quitta ensuite ce  
Prince pour aller en Por-  
tugal. Il y mourut encore  
jeune, & sans avoir pu fi-  
nir l'ouvrage qu'il avoit  
commencé.

On en imprima la pre-  
miere Partie à Madrid en  
1562. La même année,  
peu de temps après sa  
mort, on publia à Sara-  
goce, sa traduction de  
*Las Obras de Ausias Mare*,  
Poëte Provençal, qu'on  
réimprima à Madrid en  
1579. Son Cancionero fut  
imprimé à Saragoce en

AVERTISSEMENT. xvij  
1561. Et à Salamanque en  
1571. 1572. 1579. Alonse  
Perès, Medecin de cette  
Ville, publia en 1564. *La  
Diana segunda*, à Alcalá  
de Henares. En 1570. Gas-  
pard-Gil-Polo, fit impri-  
mer à Valence *La Diana  
Enamorada*, qu'on réim-  
prima à Anvers en 1573.  
à Bruxelles en 1613. à  
Madrid en 1622. C'est cet  
ouvrage que Gaspard Bar-  
thius traduisit en Latin, &  
qui parut à Hanovre en  
1625. sous le nom de *Ne-  
moralia*. Des Poësies de  
Montemayor, celle qui  
lui fit le plus d'honneur  
fut son poëme de Pirame.

18 AVERTISSEMENT.  
& Thisbé , que Lopès de  
Vega louë extrêmement  
dans son *Lauriel d'Apol-  
lon*.

Le fameux Chapuis tra-  
duisit le premier les trois  
Parties de la Diane ; elles  
parurent à Lyon en 1582.  
chez Louis Cloquemin.  
Peu de temps après un  
Anonime fit imprimer à  
Paris une traduction de la  
premiere Partie avec l'Es-  
pagnol à côté. Jean Ber-  
tranet en 1621. corrigea  
cette Edition. En 1631. on  
en fit une nouvelle enri-  
chie de figures assez bel-  
les , & elle comprenoit les  
trois Auteurs , quoique

AVERTISSEMENT. 19

cependant Montemayor  
 soit le seul dont la Préfa-  
 ce fasse mention. L'en-  
 nuyeuse exactitude qu'on  
 y voit regner aux dépens  
 de l'élegance, ne l'empê-  
 cha pas de réüssir; c'est la  
 plus recente que je con-  
 noisse; car je ne crois pas  
 qu'on puisse appeller tra-  
 duction le Livre que  
 Madame de Saintonge  
 publia en 1655. sous le  
 nom de la Diane de Mon-  
 temayor: elle a suivi l'i-  
 dée du Roman dans pres-  
 que toutes ses Parties,  
 mais elle n'a rien traduit;  
 elle n'a fait qu'imiter, &  
 même sans goût, puis qu'

xx AVERTISSEMENT.  
elle a substitué des contes  
des Fées aux amusemens  
ingenieux qui font le sujet  
du dernier Livre; comme  
si les Géans qu'a introduit  
Alonso Perès n'avoient  
pas assez de ridicule dans  
une Pastorale.

---

AVERTISSEMENT  
DU LIBRAIRE.

**L**ES diverses Traductions que  
nous avons déjà de la Diane de  
Montemayor, m'ont engagé à don-  
ner à celle-ci le Titre de Roman Es-  
pagnol, afin de la distinguer en  
quelque façon des précédentes. J'es-  
pere que ce changement ne déplaira  
pas au Public.

LIVRE



# LE ROMAN ESPAGNOL.

---

## LIVRE PREMIER.

**S**IRENE descendoit des montagnes de Léon, il venoit d'éprouver quel est le pouvoir du temps sur une ame peu constante. En butte aux traits de la fortune, il avoit épuisé ceux de l'amour, & la mort étoit ce qu'il devoit moins redouter. Il n'envisageoit point alors les dangers d'une trop longue absence; une amoureuse inquietude

A

ne lui faisoit point craindre d'être oublié : tout ce que la jalousie lui avoit fait prévoir de plus triste , étoit déjà arrivé , & le sort n'avoit plus de malheurs dont il pût le menacer.

Les prairies qu'arrose l'Essa le firent souvenir des plaisirs qu'il avoit goûtés dans ce séjour champêtre, quand il avoit été aussi libre qu'il l'étoit peu alors. Ses troupeaux passoient autrefois dans ces lieux : tems heureux , où son unique inquiétude étoit de les conduire dans les pâturages les plus abondans ! Souvent sous un chêne , au son de sa musette, il entretenoit les échos d'un chant agréable , & que l'amour ne rendoit point encore languissant. Si quelques Bergères venoient l'entendre ,

leurs justes applaudissemens se pressoient toujours d'éclater avant même qu'il eût fini de chanter. Il s'embarassoit moins de l'inconstance, du destin, que de celle des saisons : l'orgueil d'un favori les soins ambitieux d'un courtisan, la présomption d'une belle que le nombre de ses amans rend célèbre, tout cela l'inquiétoit peu. Né dans un lieu champêtre, ses pensées n'en fortoient point, quand l'amour voulut soumettre ce cœur, qui n'avoit point encore fléchi sous sa puissance. C'est ainsi qu'il se plaît à troubler la tranquillité de ceux qui se croient libres.

Son cœur n'étoit plus capable d'aucun contentement, son visage étoit changé, & son habillement négligé con-

venoit à sa situation. Après avoir parcouru la plaine, ses yeux se fixerent tristement sur l'endroit où pour la première fois il avoit vû Diane, cette Bergere dont l'inconstance fut le seul défaut, & en qui la nature rassembloit assez de perfections pour en faire le partage de plusieurs beautés; c'est alors qu'il sentit une douleur dont celui-là seul pourra concevoir la violence, qui dans l'infortune comparera son état avec celui d'un bonheur passé.

Triste souvenir! s'écria-t-il, rappelle - moi mes malheurs présens, plutôt que des plaisirs que je ne puis plus goûter. Tu me redis que c'est ici que je vis Diane, que c'est ici que s'alluma cette flamme, que je ne puis assez pleurer,

Ce fut au bord de cette fontaine qu'elle me jura que rien ne la changeroit ; les pleurs que versoit ses yeux , sembloient me répondre de sa sincerité ; elle m'ordonna de compter sur sa promesse. Mémoire trop fidèle , puisque tu me retraces ces plaisirs funestes , dont je porte à présent la peine , rappelle-moi donc aussi ces soupçons , ces jalousies , ces craintes inquiettes qui ne m'ont jamais abandonné dans le tems-même de mon bonheur ! Mais je t'entends déjà me répondre que quels que fussent ces chagrins , ils étoient bien au-dessous du contentement que je gutois auprès de Diane. Oui , je l'avoue ; & qu'il est triste pour moi de me voir obligé d'en convenir !

Il ouvrit en même-temps un coffret qu'il portoit toujours dans sa pannetiere ; il en tira des bracelets , que la main de Diane avoit tissus , elle en fit present à son amant le jour qu'il partit ; c'étoit , disoit-elle , un gage de sa tendresse. Sirene en les revoyant se mit alors à chanter ces vers :

Gages peu sûrs de sa tendresse ,  
 Ce verd qui forme votre tresse,  
 Convient bien mal à mes malheurs.  
 Ayant perdu toute esperance ,  
 En dois-je porter les couleurs ?  
 Beaux cheveux , qui de sa constance  
 M'étiez un gage précieux ,  
 Est-ce encor la même Bergere  
 Dont la main un jour à mes yeux ,  
 Traça ces mots sur la poussiere :  
 LA MORT SEULE ETEINDRA MES FEUX ?  
 Amour, ce n'est point une fable  
 Que ton pouvoir sur les amans ,  
 Puisque je crus de tels sermens  
 Sans autre garant que du sable.

Sa douleur ne permit pas qu'il pût continuer. Tel qu'un malheureux à qui la fortune interdit toute esperance, il laissa tomber sa mufette, & les yeux toujourns arrêtés sur ces mêmes bracelets, hélas! s'écria-t-il, gages de la plus belle & de la plus inconstante de toutes les Bergeres, que vous avez entierement séduit ma crédulité! Quel est mon aveuglement? Je me plais à vous voir, scachant même que mon malheur ne vient que de vous avoir trop vûs. Il retrouva alors une lettre que Diane lui avoit écrite autrefois. Trompeuse lettre, poursuivit-il, que ne te vois-je en des mains à qui tu sois une marque de bonheur, puisque tu n'es dans les miennes que pour m'apprendre que le

8 LE ROMAN  
mien est passé ! Il lut en même  
temps ces mots :

---

## LETTRE DE DIANE

A SIRENE.

**P**ourrois-je ne me pas offenser de tes paroles, si je ne sçavois que c'est l'amour qui les a dictées ; tu me reproches que je ne t'aime point assez. Apprends-moi ce qui te le fait croire ? fais-moi voir que je puis t'aimer davantage. Ma tendresse pour toi, me fait compter sur les assurances que tu me donnes de la tienne, compte aussi sur ce que je te dis : mais puisque tu m'accuses de n'être point assez tendre, peut-être aussi qu'en croyant m'aimer, tu ne penses

pas avec plus de justesse ; songe que nos amours ont été bien plus heureuses que nous n'osions l'espérer. Respecte mon honneur ; ne forme point de vœux qui l'attaquent , & ne pourrai te rien refuser. Ne te livres point à des soupçons qui m'offensent : ceux que la jalousie fait naître nuisent ordinairement au bonheur de la vie ; que la tienne seroit longue & heureuse si le ciel ne se regloit que sur mes souhaits.

En lisant cette lettre , dit Sirene, pourroit-on croire que celle qui l'a écrite , fût devenue inconstante ? Je paye bien cher les transports de joye qu'elle me causa ; mais pourquoi m'en plaindre ? Devois-je être seul à l'abri de l'instabilité d'un sexe essentiellement léger ? La nature de-

voit-elle changer ses loix pour moi ? Non , & c'eût été une espèce d'injustice à la fortune, si elle ne m'eût pas traité comme le reste des hommes.

Sirene apperçut alors un Berger qui sortoit du Hameau pour venir dans la prairie. Une extrême tristesse étoit peinte sur son visage. Malheureux Berger , dit Sirene ! tu peux bien en porter le nom quoiqu'il te soit moins dû qu'à moi. C'est donc ainsi que se font finies les disputes que faisoit naître entre nous le cœur de Diane ? Mais si tu avois prévu la fin que devoit avoir mon bonheur , n'aurois-tu pas préféré un état toujours également malheureux, à des plaisirs passagers , qui devoient finir si promptement ?

Silvain , qui avoit été son

rival pendant long-temps, s'avancoit lentement vers l'endroit où Sirene étoit assis ; il chantoit ces paroles :

L'Amour, qu'un fier caprice entraîne  
 Nous fait haïr, nous fait aimer ;  
 Mais il ne peut rompre une chaîne  
 Qu'il n'a jamais voulu former.  
 La raison voudroit le contraindre,  
 Mais il en rejette la voix ;  
 Si l'injustice écrit ses loix ,  
 Comment donc ai-je osé me plaindre ?

Ce Berger malheureux, fidele à Diane, qu'il aimoit sans esperance, avoit tout abandonné pour elle. Sa passion étoit si constante, qu'après s'être retracé toutes les raisons qu'il avoit de l'oublier, son amour n'en étoit point affoibli.

Silvain ayant reconnu Sirene, fut étonné de sa tristesse.

Cen'est pas qu'il en ignorât la cause; mais il s'imaginait que s'il eût reçu la moindre des faveurs dont Diane avoit comblé son rival, sa reconnoissance & sa joye auroient duré toute sa vie. S'étant tous deux embrassés, ils s'affirent sur l'herbe: mon cher Sirene, lui dit Silvain, c'est à toi que je dois mes chagrins, ou du moins, ce fut à cause de toi que Diane y fut insensible; ne m'accuse pas cependant de regarder tes peines avec plaisir, comme si elles me vengeoient de celles que tu m'as fait souffrir. Quand même je le voudrois faire, l'amour que j'ai pour Diane m'en empêcheroit, & me feroit respecter en ta personne celui qu'elle a tendrement aimé. Non, ne pense pas que les faveurs de

Diane puissent m'inspirer aucune haine contre toi. Aveuglé par ma tendresse, je suivais son goût dans tout ce qu'elle aimoit, & son amour pour mon rival fit naître mon amitié pour lui.

Sirene admira la generosité des sentimens de Silvain. Berger, lui dit-il, le Ciel t'a fait naître pour apprendre à souffrir. Au-dessus de tes infortunes, tu sçais adoucir celles des autres; il semble que le sort t'ait donné du courage pour toi-même, & pour tous ceux à qui ton exemple en peut inspirer. L'esperance n'adoucit point tes maux; mais tu n'importunes point les Cieux par de vaines prieres. Ton caractere est nouveau & admirable, tant de grandeur d'ame me fait plus souhaiter ton état,

que tu n'ambitionnois le mien, quand heureux auprès de Diane j'étois l'objet de ton envie. Tu vis les faveurs dont elle me combloit; elle exigeoit de moi que je l'accompagnasse partout, mon malheur puisse-t-il être éternel si je lui demandai jamais rien dont elle pût s'offenser. Mon amour pour elle étoit trop pur pour former des demandes qui l'eussent rendue moins estimable en me les accordant.

Je le crois, dit Silvain, & je puis dire de moi la même chose. Peut-on voir Diane, cette douce severité qui régle les mouvemens de ses yeux, cette pudeur qui en fait un ornement, peut on la voir, dis-je, & souhaiter un autre bonheur? J'avoüe cependant que

sa beauté si rare pourroit exciter d'autres desirs, dans qui l'aimeroit moins que vous & moi; & j'avoue que je pardonnerois facilement un tel crime à celui qui pourroit la voir dans l'état où je la vis un jour. Elle étoit assise près de la fontaine; elle peignoit ses cheveux dorés, & pendant que sa main les partageoit en diverses tresses, vous lui teniez le miroir. Vous vous croyiez seul; mais caché dans des buissons je vis votre bonheur, & ne pûs m'empêcher de l'envier. Je me souviens même des vers que vous lui offrites sur le choix qu'elle avoit fait de vous pour lui rendre cet office. Quel hazard vous les fit tomber entre les mains, dit Sirene! Le lendemain, reprit Silvain, je vins

me promener dans l'endroit où je vous avois vû : j'y trouvai le papier sur lequel ils étoient écrits , je les lus assez de fois , pour pouvoir m'en souvenir. Peu d'instans après Diane vint les chercher. Le chagrin de les avoir perdus la faisoit pleurer. Dieux ! quelle fut ma joie quand je la vis verser des larmes , que je pouvois sécher. Cette fois seule elle me parla avec douceur , & jugez combien j'étois peu accoutumé à recevoir d'elle des marques de bonté , le remerciement qu'elle me fit eut pour moi tant de douceurs, que j'oubliai mes chagrins passés. Je me rappelle ces vers.

Depuis cet instant favorable  
 Je ne crois plus te rien devoir ,  
 Car ce qu'en toi je vis d'aimable ,

Entre

Entre mes mains tu l'as pû voir.  
Mais l'amour qui fit mon partage ;  
M'a traité beaucoup mieux que toi ;  
Puisqu'en toi-même je te voi  
Quand tu ne vois que ton image.

Aimable Berger, dit Sirene,  
mes chagrins puissent-ils durer  
autant que ma vie , si rien me  
la peut faire couler plus agréa-  
blement que ta conversation.  
Oui, sensible à ta peine je blâ-  
me Diane du peu de retour  
dont elle l'a reconnuë. Helas !  
ajouta Silvain , je me conten-  
terois des plus petites marques  
de bonté. Combien de fois a-  
t-elle pû me rendre heureux ,  
sans manquer en rien à son de-  
voir ! Mais loin d'y consentir ,  
elle m'ôtoit même avec soin  
toutes les occasions de la croire  
moins ingrate. Je me di-  
sois souvent à moi-même, Dia-  
ne ne s'ennuiera-t-elle pas de

B.

Sirene? ou bien pour réveiller sa tendresse, ne feindra-t-elle pas de m'aimer? Elle me marquera de l'amitié devant lui, il en rougira de dépit. Douce consolation pour un amant toujours méprisé! Je la croirai, connoissant même sa feinte. Vous partites quelque temps après, & je crus voir finir mes infortunes. L'oubli n'est-il pas la suite ordinaire d'un long éloignement? Mais quand je vis les pleurs de Diane, son inquiétude, ses soupirs continuels, ma douleur devint plus violente; j'esperai que le temps finiroit la sienne, je m'en flattois, & mes esperances étoient encore dans leur entier: mais étoit-il en moi de souhaiter un contentement dont son chagrin eût été la source?

Peu de jours après votre départ, je trouvai un jour Diane assise au pied du coteau. Sa rêverie l'occupoit toute entiere. Elle leva les yeux vers moi, mais ses larmes l'empêcherent de me voir. Heureux Berger! c'étoit ton absence qui les lui faisoit repandre. Elle prit alors sa musette, & sçachant accorder sa voix au son de cet instrument, elle chanta ces paroles:

Sombres forêts, près verdoyans,  
 Qui de notre ardeur mutuelle  
 Souvent fûtes les confidens,  
 Ecoutez ma peine cruelle.

Pleurez avec moi ce Berger,  
 Qui dans mon cœur ici fit naître  
 Une ardeur dont je sçus connoître  
 La douceur & non le danger.

Je viens à l'ombre de ce hêtre  
 Songer à mes plaisirs passés,  
 Je me plais en ce lieu champêtre

J'y vis Sirene. C'est assez.

Cet arbre laisse encor paroître  
Mon nom, que ses mains ont tracé.

Ce même tems qui le fit croître  
Dans son cœur l'a-t-il effacé ?

Sombres forêts, près verdoyans,  
Qui de notre ardeur mutuelle  
Souvent fûtes les confidens,  
Soulagez ma peine cruelle.

Pouvois-je craindre<sup>1</sup>, dit  
Sirene, qui n'étoit plus à lui-  
même, que Diane pût chan-  
ger après de tels sentimens ?  
Constance ! Fidélité ! que vous  
êtes rares dans les femmes !  
Plus leurs passions sont vives,  
plus elles sont proches de leur  
fin. Belle Diane ! vous étiez  
la seule, que je crusse exemp-  
te d'un pareil défaut.

J'approchai, ajoûta Silvain,  
sans lui faire voir que je l'a-  
vois entenduë. Hélas ! disoit-  
elle, je n'aurai plus de lar-

mes avant que de manquer de  
sujets d'en répandre. Mon  
cher Sirene, veüillent les des-  
tins te ramener ici avant que  
l'hyver ait dépoüillé les ar-  
bres de leur verdure! Ses yeux  
se tournerent alors vers l'en-  
droit où j'étois; elle voulut  
me cacher sa tristesse, mais  
ses larmes la trahirent. Silvain,  
me dit-elle, tu es vengé, je  
paye bien cher tes chagrins,  
si pourtant il est vrai que j'en  
sois la cause. Aimable Diane,  
lui répondis-je, vous doutez  
donc de celle de mes maux;  
cette injustice vous restoit en-  
core à me faire. Quelle au-  
tre que vous pourroit allu-  
mer dans mon cœur un amour  
aussi tendre que celui qui le  
consume? Et quel autre cœur  
que le vôtre pourroit n'en être  
pas touché? Silvain, me répon-  
dit-elle, parlez-moi de Sirene,

ou près de cette fontaine entretenez-la d'une flamme qui ne me touchera jamais, je vais vous quitter. La crainte que j'eus de ne la plus voir fit taire mon amour. J'étouffai mes plaintes, mais j'eus le plaisir de lui obéir. Mes tendres regards s'occupèrent de sa beauté, & la nuit devança mes souhaits. Déjà son voile couvroit la terre, nous nous levâmes, & nos troupeaux rassemblés prirent avec nous le chemin du Hameau.

Berger, dit Sirene, que de chagrins m'a causé ton récit ! Légereté d'un sexe trop plein de charmes ! Hélas ! j'ai senti vos coups. Vous seule gâtez le plus bel ouvrage que la nature ait formé. Aimable Diane ! le temps te fera connoître ton injustice. Un funeste repentir troublera ton

repos ; déjà mon cœur s'offense de l'idée des malheurs que je te causerai : mais apprens-le-moi, mon cher Silvain, n'a-t-elle point déjà éprouvé ce que je crains pour elle ? Goûte-t-elle encore tous les plaisirs d'un nouvel hymen ? Ægon son mari, reprit Silvain, favorisé de la fortune, ne l'a point été de la nature. Il est peu propre à ces exercices qui font nos amusemens, & sçait mieux les regarder, qu'y contribuer. Avec un époux de ce caractère, une Bergere aimable ne peut pas être fort heureuse.

Pendant qu'ils parloient ensemble, une Bergere dont la beauté étoit un peu diminuée par son extrême tristesse, s'avançoit vers eux à pas lents. Sirene qu'un an d'absence a-

voit éloigné de ces lieux, en demanda le nom à Silvain : on l'appelle Silvagie, reprit ce Berger ; elle n'habite ici que depuis fort peu de temps. Elle se plaint de l'amour : quelques-uns disent que c'est avec justice, d'autres assurent que ses chagrins viennent d'elle-même, qu'elle méprise la vérité, & qu'il ne tient qu'à elle de se détromper. Cela peut-il être, reprit Sirene ? pour moi, dit Silvain, je ne puis croire que l'amour aveugle assez une femme pour l'empêcher de discerner si elle est aimée, ou non. Je ne pense point ainsi, reprit Sirene. Pouvez-vous, ajouta Silvain, n'être pas de mon avis, vous à qui trop de confiance a coûté si cher : mais on ne peut vous blâmer d'en avoir eu dans les promesses.

messes de Diane : plus belle que Venus-même , qui pouvoit-elle ne pas tromper ? Jamais elle n'eut recours à l'artifice , dit Sirene , sur-tout à votre égard. Il est vrai , répondit Silvain , que je n'en éprouvai jamais de sa part ; mais ce qui t'est arrivé me fait croire qu'elle n'en agissoit avec tant de franchise avec moi , que pour t'en manquer plus facilement. Quittons , ajouta-t-il , un entretien qui ne fait que renouveler nos douleurs. Cette Bergere qui s'avance vers nous merite toute notre attention , & Diane l'a jugée digne de son amitié.

Silvague en s'avancant à eux accusoit l'amour d'être l'auteur de ses peines. C'est avec raison qu'elle se plaint de ce Dieu cruel , dit Silvain , je

n'en veux point d'autre preuve que les soupirs dont son chant est entrecoupé. La triste Silvagie reconnut alors les Bergers que sa reverie l'avoit empêchée d'appercevoir. Que faites-vous en ces lieux, leur dit-elle? C'est avec justice que vous nous le demandez, dit Silvain, puisque de tout ce que nous faisons ici, rien ne nous approche du but que l'amour nous fait souhaiter. La mort, répondit-elle, prévient souvent l'accomplissement de nos desirs. Ce que vous dites, ajoûta Silvain, est toujours vrai quand notre bonheur dépend d'une femme. Qu'elles sont malheureuses, reprit la Bergere! que vous ayez si mauvaise opinion d'elles. Je puis le dire sans injustice, reprit Silvain.

Elles oublient si facilement ceux qu'elles ont tendrement aimés. Oui, la plus courte absence fait perdre auprès d'elles tous les soins qui l'ont précédée. Si vous aimiez autant Diane, que vous voulez le faire croire, dit Silvagie, vous parleriez mieux d'un sexe dont elle est l'ornement. Votre méchanceté fait-elle taire votre amour? Je suis surprise qu'elle vous emporte jusqu'à parler d'une chose que vous ne connoissez pas. Diane ne vous aimajamais, les effets de l'oubli vous sont donc inconnus, cependant vous vous en plaignez. Ciel! dit Silvain, punissez-moi si mon amour peut être plus vif: Plus Diane m'est chere, plus ses défauts me paroissent grands, plus ils me

font sensibles. Se peut-il que la nature en ait laissé quelques-uns dans le plus parfait de ses ouvrages ! Les faveurs que Sirene en a obtenuës , ne le rendoient-elles pas l'objet de notre envie ? Ne l'est-il pas de notre pitié depuis qu'il en a été oublié ? Je parle de l'oubli , & vous m'en reprenez : c'est un mal , dites-vous, que je ne connois point , & dont je ne dois point tenter d'adoucir les rigueurs. Un Medecin ne guérit-il donc que les maladies dont il a été lui-même atteint ? Ne m'accusez pas de vouloir du mal à votre sexe, lui seul mérite mon attachement ; je le lui vouë tout entier : mais comment en suis-je récompensé ? Des larmes ! Des mépris ! N'ai-je donc pas assez sujet de m'en plaindre ?

Sirene gardoit le silence

depuis long-temps ; Bergere , dit-il à Silvagie , si vous m'écoutez , vous rendriez sans doute plus de justice à Silvain. Un amant ne peut point être heureux avec vous , qui mettez si peu de distance entre son bonheur & sa disgrâce. Vous parlez de l'amour , vous ne le connoissez point ; incapable d'en sentir , votre cœur ne se laisse point toucher par de genereux sentimens , il ne sçait point en former.

Sirene , lui répondit-elle , nous n'oublions qu'après nos amans. Le Dieu qui fait aimer , peut faire haïr. Les tems qui firent naître une passion , peuvent aussi la détruire ; si quelquefois le terme en est trop court , n'en accusez point la légereté de mon sexe , l'éten-

due de notre esprit passe les bornes que vous lui prescrivez, nous parlons de l'amour, & nous sçavons le connoître; oserois-je même vous dire que plusieurs d'entre nous pourroient vous en enseigner les regles, si la nature ne s'étoit pas réservée à elle seule le droit de les donner. Mais il n'y a point dans le monde un état plus malheureux que le nôtre: qu'une femme souffre les assiduités d'un amant, on l'en dit éprise; qu'elle lui fasse un accueil moins gracieux, c'est fantaisie; qu'elle se taise, elle manque d'esprit; qu'elle parle, elle est indiscrette; si elle s'informe de quelque chose, elle passe pour trop curieuse; l'amour même de celles de son sexe devient suspect, on les accuse de n'en témoigner que par

malice. Si la modestie leur fait éviter des occasions dangereuses, c'est caprice, dit-on, c'est inconstance; enfin un amant ne juge d'une femme que par sa complaisance, & par la conformité qui se rencontre entre leurs façons de penser.

Belle Silvagie, reprit Silene, nous cesserions peut-être de nous plaindre, si toutes les femmes avoient autant que vous, & d'esprit & de vivacité. Puis s'adressant à l'amour. Dieu cruel, dit ce Berger, suspens pour quelques momens le cours des chagrins que tu causes à cette Bergere, afin qu'elle puisse nous en conter l'origine.

Charmante Silvagie, poursuivit-il, vous sçavez nos aventures, apprenez-nous les

vôtres. C'est sans doute l'expérience qui vous fait parler avec tant de justesse. J'y consens, dit-elle amoureux Bergers, dérobez-vous un instant au souvenir de vos peines, & prêtez l'oreille à celles dont je vais vous instruire.

Après avoir arrosé une partie de l'Espagne & du Portugal, deux fleuves celebres viennent se rendre dans l'Océan; le pays que leurs eaux renferment est très-fertile. Nuisible abondance! c'est à toi à qui est dûe cette indolence propre à tous ses habitans!

Le peuple tranquille dans ses desirs les borne aux besoins de la vie, son ambition ne s'étend pas plus loin. Si l'amour ne réveillait quelquefois sa paresse, nul autre soin

n'occupoit ses pensées ; & le peu d'étenduë de leurs souhaits leur feroit couler une vie aussi paisible qu'exempte de peines , si la beauté de leurs Citoyennes n'en étoit pour eux une source.

Une agréable plaine se termine aux bords du Douro , dont mille petits ruisseaux se plaisent à augmenter le cours. Sur l'un de ses bords est un fort beau village , c'est ma patrie. L'Etranger plein de zèle y vient admirer un Temple consacré à Minerve. Le tems de la fête approchoit , & tout se préparoit pour les Jeux qui en font une partie. Une mufette , une couronne , un bâton de frêne , étoient le prix qu'on destinoit aux Vainqueurs , & chaque Berger ne souhaitoit de les remporter, que pour

en faire un hommage à celle qu'il aimoit. La coutume étoit que les Bergeres passassent la nuit dans le Temple , nous nous préparâmes à l'observer ; j'avois fait mes prieres , & quelques amies s'étoient assises à côté de moi , quand plusieurs Bergeres entrèrent dans le Temple. Ceux qui leur avoient donné la main les quitterent , car telle étoit la loi , que notre sexe participât seul aux mysteres de la nuit. Dès qu'elles eurent apporté leurs offrandes au pied de l'Autel ; elles vinrent s'asseoir auprès de nous. Ismenie , celle qui s'assit le plus près de moi , & dont j'ai sçu depuis le nom , me regardoit attentivement ; les regards que le hazard me faisoit quelquefois porter sur elle , faisoient aussi-tôt tom-

ber les siens ; enfin elle avoit envie de m'examiner sans que je m'en aperçusse , j'en avois aussi de lui parler , mais il falloit la connoître auparavant , ou courir les risques de quelque méprise dangereuse. Cette crainte me retenoit ; mais ses yeux la balançoient. Combien de fois voulus-je la prévenir ! Et peut-être eusse-je succombé à la fin , si la plus belle main du monde n'eût pas pris la mienne. Cette main , lui dis-je , belle Bergere , n'est pas moins à vous que moi-même. Elle avoit déjà medité le cruel tour , dont elle joüa ma crédulité. Aimable Bergere , me répondit-elle , je n'ai pû me refuser ce que je viens de faire , & je tremblerois si votre beauté n'étoit l'excuse de mon impolitesse. Par quel hazard , re-

pris-je, belle comme vous êtes, vos yeux ont-il pû se fixer sur des traits beaucoup au-dessous des vôtres ? Par où puis-je mériter les bontés dont vous flattez mon amour propre ? Le sexe est le seul rapport que la nature ait mis entre nous deux. Les passions les plus durables, me dit-elle, sont celles que sentent l'un pour l'autre deux personnes de même sexe. Ce discours, lui répondis je, passe ma portée ; le desir de votre amitié m'occupe toute entière.

Nous nous embrassâmes, & notre conversation devint si vive & si suivie, qu'on continua les réjouissances, sans que nous y prissions garde ; je la priois d'ôter le masque, qui suivant la coutume, lui couvroit une partie du visage, mais elle

s'en excusoit avec plus d'adresse que de complaisance. La nuit étoit déjà avancée, & l'envie que j'avois de la connoître s'augmentoit inutilement. Puis-je ne pas douter de votre amitié, lui dis-je alors ? Vous m'avez questionnée, j'ai répondu ; je suis dans l'incertitude , & vous refusez de m'en tirer ; notre amitié doit donc finir avec la nuit ; le jour va paroître, il va donner un nouvel éclat à votre beauté, mais il ne nous verra point amies , & pourrois-je l'être d'une inconnue ? si je ne suis instruite de sa Patrie, quand son départ nous séparera, vers quel endroit du monde adresserai-je les soupirs que son absence me fera pousser ? Par où sçaurai-je de ses nouvelles ? L'amitié la plus tendre ne l'est bien-tôt plus si

de pareils secours n'en font rien  
ment la vivacité.

Ismenie se leva alors , & m'a-  
yant conduite vers l'endroit  
du Temple le moins fréquenté,  
Bergere me dit-elle, mon cœur  
reçoit de vous une chaîne qu'il  
n'avoit jamais portée, sçachez  
donc mon secret, puisque je ne  
puis rien vous refuser. Malheu-  
reux que je suis ! Ce deguise-  
ment m'a trompé plus que  
vous-même. Vous apprendrai-  
je mon nom , si mes importu-  
nités doivent bien-tôt vous le  
faire haïr ? Elle ôta son mas-  
que , & sa beauté , quoiqu'un  
peu mâle, me frapa d'étonne-  
ment.

Vos charmes, poursuivit-elle,  
viennent de réaliser en moi  
des sentimens que la raillerie  
seule m'avoit inspirés ; mon  
sexen'est point le vôtre , mais

les Bergeres que j'accompagne m'en ont donné l'habit, afin que je pusse leur tenir compagnie pendant la nuit qu'elles devoient passer dans le Temple.

Je la regardai avec attention ; ses traits , quoique réguliers , me parurent manquer de délicatesse ; je n'y trouvai point cet air de modestie si convenable aux jeunes personnes , enfin elle me persuada. Le penchant que j'avois pour elle n'avoit encore que le nom d'amitié ; je n'hésitai point à lui en donner un autre qui lui convenoit mieux , dès que je pûs le faire sans remors. Ainsi j'applaudissois à son mensonge. Si mon amour étoit extreme, j'avois la satisfaction de le croire réciproque ; j'aimois , mais c'étoit pour la première

fois, & j'ignorois encore ce qu'on met ordinairement d'art à en convenir.

Pourquoi prendre l'habit de mon sexe, lui dis-je ? & pour me soumettre à l'amour, n'étoit-ce point assez de vous seul, falloit-il que mes armes mêmes y contribuassent ? Telle étoit donc la loy du destin. Mais quel seroit mon bonheur, si cette aventure que le hazard fait naître eût été l'ouvrage de votre tendresse ! & que mon amour seroit doucement flatté de ce déguisement, si l'envie de me parler vous l'avoit fait prendre ! Oüi je vous aime, en faut-il d'autre preuve ? Je souhaite que vous m'aimiez. Puisse le pouvoir que vous avez sçu prendre sur mon cœur, ne servir qu'à rendre heureux un amour que  
la

la mort seule peut éteindre de ma part !

Les réponses d'Ismenie ne firent qu'augmenter mon erreur. Mon nom, dit elle, est Alanio, mon village est à trois lieues du vôtre. Nous formâmes l'un & l'autre mille projets de nous voir souvent. L'amour les autorisoit, & la proximité des lieux en rendoit l'exécution facile. Le jour parut, nous nous séparâmes ; elle alla rejoindre ses compagnes ; je vis qu'elle sourioit en approchant d'elles, mais je ne fis aucune réflexion sur la cause d'un rire si déplacé.

Cet Alanio dont Ismenie avoit emprunté le nom, étoit un de ses parens dont elle étoit amoureuse. Leur ressemblance étoit si parfaite, que le sexe sembloit être la seule dif-

ference que la nature eût mise entre eux. De là vint leur tendresse. Et quand Ismenie voulut se donner un nom, celui de son cousin fut le premier que sa mémoire lui presenta, elle le prit sans y faire attention: quand la reflexion ne s'en mêle pas, la langue n'exprime que les sentimens du cœur.

Alanio trouva sa parente, qui s'en retournoit à son hameau; l'amour qu'il avoit pour elle fit qu'il quitta ses compagnons pour venir lui donner la main. Cette attention plut tant à Ismenie, que pour l'en recompenser, elle lui conta la tromperie qu'elle m'avoit faite. Il en demandoit avec soin toutes les circonstances, & la Bergere n'en avoit point oublié quand ils arrivèrent.

Huit jours se passerent, sans que je scusse aucune nouvelle du Berger que je croyois aimer, mon amour s'en inquieta, je le crus ingrat ; un dépit alloit éteindre ma flâme, quand Alanio parut au bord de la fontaine où je menois mes troupeaux. Je crus reconnoître tous les traits qui m'avoient frappé dans le Temple sous un habit de Bergere ; mon amour prit de nouvelles forces, & j'en fis naître dans son cœur.

Les mesures que nous prîmes, ne purent être assez secretes pour tromper une Amante attentive & jalouse. Ismenie s'en apperçut, elle-même avoit causé son malheur, elle y fut bien plus sensible. Elle esperoit cependant qu'en m'apprenant le fond de cette intrigue, elle pourroit mettre

des bornes à la passion qu'elle avoit fait naître, mais elle se trompa. J'en aimai davantage Alanio. Je lui sçus plus de gré des soins qu'il lui déroboit, & son cœur me parut plus précieux quand je connus ma rivale. Ismenie impatiente d'un éclaircissement m'écrivit cette Lettre.

LETTRE D'ISMENIE  
A SILVAGIE.

**S** Il est vrai que la reconnoissance soit un tribut legitime qu'on doit à ceux qui nous aiment, combien ne vous en dois-je point? Mais si la rivale qu'on nous prefere merite notre haine, quelle doit être la mienne? Je ne puis pas vous accuser d'une passion que mon imprudence a fait naître. Mon malheur m'a fait

vous rencontrer ; envain tache-  
 rois-je d'excuser ma conduite :  
 les badineries qu'on pousse trop  
 loin ne reüssissent que rarement.  
 J'eus bien peu de prudence quand  
 j'entretins Alanio de celle que je  
 vous fis ; votre pitié seule pourra  
 m'empêcher de pleurer toute ma  
 vie la faute que je fis alors. Dé-  
 trompée sur le compte de mon A-  
 mant , oubliez-le , belle Silva-  
 gie. Rendez-moi tous les droits  
 que vous avez usurpés sur son  
 cœur. Faites que sa flamme se ral-  
 lume aux dépens de celle qu'il vous  
 a voüée depuis quelques jours.

Que ne puis-je pas esperer de  
 vos soins , si l'amour vous per-  
 met de les employer.

Je me croyois sûre du cœur  
 d'Alanio ; la tendresse d'Is-  
 menie me donna peu d'inquié-  
 tude. Quelques jours après que  
 sa Lettre m'eut été renduë , je  
 lui répondis ainsi.

## LETTRE DE SILVAGIE

A ISMENIE.

**D**Ois-je vous rendre grace des sentimens que vous m'avez inspirés ? Dois-je me plaindre de vous ? Quel seroit mon embarras si mon cœur n'avoit déjà décidé ! Je ne suis point insensible à vos peines, mais je vois que vous les méritez. Je jouïssois de ma liberté, & vous me l'avez enlevée. Oubliez Alano, me dites-vous ! Ce conseil fait autant d'impression sur moi qu'il en feroit sur Ismenie. Vos peines doivent être d'autant plus vives que vous ne pouvez vous en plaindre ; oui je blâme le destin qui ne favorise point assez une Bergere que le sang & la ressemblance approchent tant de celui que j'aime, je condamne l'injustice du sort, sans pouvoir m'y opposer.

*Vous m'avez cédé le cœur d'Alanio, la reconnoissance que j'en conserverai toujours m'empêche de vous le rendre. Si vous le voyez toujours bienfaisant, apprenez - lui à m'aimer, il sçait déjà vous oublier. Puissiez-vous être heureuse, pourvu que mon bonheur ne soit pas le prix de votre !*

Les larmes que répandit Ismenie, l'empêcherent de pouvoir achever de lire ma lettre. Souhaitant ardemment que son parent pût changer, elle en cherchoit les occasions avec autant de soin qu'il en prenoit de les éviter. L'ingratitude ne le faisoit point agir : la reconnoissance qu'il avoit pour mes feux présidoit à toutes ses démarches, & les autorisoit. Je le voyois tous les jours. Heureux tems ! où rien ne lui paroissoit

difficile, quand il s'agissoit de me plaire.

Ismenie le cherchoit elle ? Il est chez Silvagie, lui disoit-on. Chagrins de cette Bergere, vous n'affoiblites point sa flamme. Alanio étoit ingrat, mais elle en parloit toujours avec plaisir. Telle étoit sa situation, quand l'industriuse nécessité lui fournit les moyens de la changer.

Montan fils d'Alphesibée, aimoit Ismenie presque autant qu'il étoit haï d'Alanio. Elle feignit de répondre à sa passion. Son idée étoit de picquer son parent par cette marque de legereté. Elle s'en flattoit, que ne se trompa-t'elle !

Un bien que nous avons négligé excite souvent notre envie, quand il est dans d'autres mains que les nôtres. Alanio,  
qui

qui renonçoit aux faveurs d'Ismenie, ne put souffrir que son ennemi en fût comblé. Je triomphai de l'ardeur qu'il eut pour elle, mais celle qu'il eut pour moi ne résista point à sa haine. Les bontés dont Ismenie accabloit Montan, ranimerent l'esperance qu'il avoit perduë, il redoubla ses soins, & ne la trouva point insensible. La passion qu'elle avoit feinte devint sincere, & Alanio n'eut bien-tôt plus de place dans un cœur où Montan regnoit seul.

L'indifference avec laquelle Alanio vit ce changement pendant les premiers jours, ne fut pas de longue durée. Il ne songea bien-tôt qu'à priver son ennemi d'un bonheur qu'il lui avoit procuré. Ses yeux chercherent ceux d'Ismenie, & son amour pour moi se ral-

lentit autant que s'augmenta celui d'Ismenie pour Montan. Son assiduité seule pouvoit enlever au fils d'Alphesibœe le cœur de celle qu'il adoroit : il en eut auprès d'elle , il ne quitta plus son village pour venir au mien ; nous ne nous vîmes plus ; l'absence éteignit ses feux : mais elle n'eut aucune force sur les miens. Ismenie reçut son hommage avec une indifférence qui rendit à ses desirs toute leur première vivacité : mais le mépris qu'elle faisoit d'un cœur dont elle ne connoissoit plus le prix , ne l'étonna pas , & la difficulté de l'entreprise lui fit envisager plus de gloire dans la réussite.

Les limites de nos héritages firent naître quelques contestations entre Alphesibœe

& mon pere. Elles fournirent à Montan des occasions de me voir souvent. Dégouté déjà d'Ismenie, trop de faveurs avoient éteint son amour; son cœur en conçut pour moi.

Dieu cruel! quel bizarre caprice conduisoit tes flèches? L'ingrat qui m'avoit oubliée soupироit pour Ismenie, Montan qu'elle aimoit possédoit seul sa tendresse, & je recevois avec indifférence l'hommage qu'il m'en faisoit.

Ismenie alloit un jour chez une de ses tantes, qui demouroit à une distance presque égale de nos deux villages. Alanio sçachant son dessein la suivit, elle s'arrêta pendant la route, & mon Berger se mit à ses pieds. On m'avertit du chemin qu'il avoit pris.

Quelques chevres que je lais-  
sai échaper du parc où elles  
étoient renfermées, me fu-  
rent un prétexte pour pou-  
voir courir sur ses pas avec  
bienféance. Je le trouvai au-  
près de ma rivale, elle rioit  
de ses larmes. Cette rencon-  
tre me fit moins de plaisir  
qu'à Ismenie. La tromperie  
qu'elle m'avoit faite fut le  
sujet de la conversation,  
& elle sçut s'en excuser avec  
tant d'esprit & de politesse,  
que je doutai même qu'elle  
eût tort.

Bergere, disois-je en moi-  
même, le sort me vange de  
toi. Ce fut pour moi qu'Ala-  
nio te fut infidèle, & je te  
dérobe encore le cœur de  
Montan. Solise dit à celui-ci  
que j'étois dans le bois, il y  
courut aussi-tôt & nous joi-

gnit. Désunis par des passions  
 assorties si bizarrement, nos  
 plaintes cependant étoient u-  
 nanimés : nos yeux se fuyoient  
 avec soin, la douleur seule  
 les rassembloit vers les cieus.  
 Pourquoi m'oubliez vous, di-  
 fois-je à Alanio ? Pardon, di-  
 soit-il, belle Ismenie. Montan,  
 repliquoit-elle, est un ingrat.  
 Belle Silvagie, disoit celui-ci,  
 que vous êtes cruelle ! Char-  
 mante Ismenie, dit alors A-  
 lanio, n'écoutez plus votre  
 colere, n'êtes-vous-pas van-  
 gée ? J'entrevois la mort, &  
 puis-je l'éviter si vous m'ou-  
 bliez ?

Bergere, j'ai connu trop  
 tard ta tendresse, faut-il que  
 mon ignorance m'en ait ren-  
 du indigne ? Si mon ingra-  
 titude a pû l'éteindre, mon  
 repentir doit la rallumer. Re-

garde-moi sans colere , rends-moi mon cœur ou ma liberté. Quel est ton aveuglement ? tu n'aimes qu'un ingrat : fidèle à d'autres charmes , il ignore le prix des tiens. Pourquoi lui sacrifier une flamme déjà respectable par sa durée ? Cesse de punir une faute que tu m'as fait commettre : par combien de chagrins ne l'ai-je point expiée ? toute autre que toi en seroit touchée. Compare mon crime avec les peines qui l'ont suivi ; en méritai-je de plus grandes , & peux-tu m'en donner de plus sensibles ?

Alanio cessa de parler , & je n'eusse point regretté la vie dans ce moment. Je sçavois son inconstance , & que j'eus de peine à le voir parler si tendrement à ma rivale ! Je

voulus me plaindre, & n'étant point seule je me refusai cette consolation.

Les regards d'Ismenie s'étoient fixés sur Montan. Je pleure en vain, dit-elle, toutes mes larmes ne peuvent point payer celles que tu répandis pour moi inutilement. Mon cœur, cher Montan, ne prit des leçons de l'amour que pour apprendre à t'aimer. Je te paroissais insensible, mais je craignois en secret que ta constance ne pût résister à tant de marques d'ingratitude; les peines des amans ne m'étoient point inconnuës, & je m'instruisois moi-même à les endurer. Je n'écouterai point tes rivaux, n'en crains aucun; personne ne peut se plaindre de mon inconstance: je n'aimai que

toi seul, aurois-je pû disposer d'un cœur qui t'étoit dû? le mien ne connoissoit point d'ardeurs sinceres : oui, c'est à toi qu'il étoit réservé de m'en faire sentir. Destin favorable! quelle prudence brille dans un pareil choix! le danger le plus terrible, la mort la plus affreuse, rien ne peut éteindre un feu que vous approuvez.

L'aveu qu'Ismenie faisoit de son inconstance me vangeoit de celle d'Alanio. Que l'amour est puissant, dit ce Berger offensé du mépris de sa parente! Rien n'est au-dessus du pouvoir qu'ont vos yeux, on ne peut même avoir un peu de raison sans leur en faire le sacrifice; c'est cependant en manquer absolument que de la perdre pour qui l'a

perduë en faveur d'un rival. Que ma mort, Ismenie, soit l'objet de vos desirs, que vos regards évitent les miens, qu'ils aillent dire à Montan que lui seul est aimable : vous le pouvez, mais ma folie n'égalera jamais celle dont il est la cause, & qu'il vous fait faire malgré lui.

Belle Silvagie, me disoit le fils d'Alphesibœe, ayez pour moi les yeux que vous venez de jeter sur Alanio, ou du moins trompez ma tendresse par des esperances vaines ; ne m'aimez pas, mais permettez que je doute encore de votre haine. Je ris de sa priere, & ne voulant point renoncer à ma franchise, je ne songeai qu'à faire connoître ma conduite. De nous quatre j'étois la seule qui n'eût

point changé. Grands Dieux ! m'écriai-je alors , puis-que je ne puis esperer de bonheur que par un crime , je renonce à l'espoir d'en goûter. Oui , je mourrai fidelle : ces sentimens ne peuvent que me conduire à une mort honorable ; loin de la craindre , je la souhaite : la honte qui suivroit mon crime , m'empêchera toujours de survivre à ma tendresse. La générosité de mes sentimens , si j'ose m'expliquer ainsi , toucha les Bergers qui m'écoutoient , & les rendit plus sensibles à des infortunes qu'ils voyoient que je n'avois pas méritées.

La nuit approchoit & les ténèbres qui commençoient à couvrir la terre ne permettoient pas que nous restassions plus long-temps dehors ; nous

nous rendîmes un peu tard  
à nos maifons.

Le lendemain mon pere entra dans ma chambre ; son air taciturne m'annonçoit quelque chose de triste. Suivez-moi, me dit-il, j'obéis en tremblant, & nous nous éloignâmes bientôt de notre village pour venir dans le vôtre, Ma tante Albanie y demeure, ce fut à ses foins que mon pere me confia. On m'a dit depuis qu'Ifmenie avoit époufé Montan, & qu'Alanio, en fe mariant avec Silvie, alloit fe vanger du mépris de fa parente. Heureux époux ! puiffiez-vous jouïr long - temps d'un bonheur que le ciel m'a refusé. Je t'aime, cher Alanio, mais c'est pour toi-même, & je n'envie point la félicité de ma rivale, fi la tienne

60      L E R O M A N  
peut s'y rencontrer.

Les larmes que les Bergers répandirent se joignirent à celles de Silvagie. Bergere, lui dit Sirene, tes sentimens sont au - dessus de tes malheurs ; ceux qu'on rend communs par la conversation en deviennent plus legers ; parlons donc des nôtres.

Mais le soleil est déjà caché, sa fuite nous avertit de quitter ces lieux, convenons ensemble de nous y rassembler. J'y consens, reprit Silvagie, revenons-y demain ; & ne voulant point que la proximité de leurs maisons interrompît leur entretien, malheureux Bergers, poursuivit-elle, cette vie que nos malheurs nous font paroître si longue, ne l'est point assez pour les pleurer. Que les miens

ESPAGNOL. 61

font sensibles ! mais hélas ! je les merite. Aimable tranquillité ! mes desirs t'ont troublée , je l'ai souffert & tu m'as abandonnée.

Elle se tût alors, le desespoir & la jalousie s'étoient emparés de son ame. Heureux secours d'une imagination féconde , dit alors Sirene ; c'est à vous que nous devons presque tous nos biens ; faites-moi jouir d'un bonheur que Diane me refuse , & je retrouverai dans le sein de vos fictions, le repos que son inconstance m'empêche de goûter ; retracez-moi mes plaisirs passés. Que dis je ? leur souvenir ne peut qu'augmenter mon chagrin. Presentez-moi d'autres idées ; mon esprit qu'elles occuperont en deviendra moins sensible.

Aimable Diane , dit alors Silvain , rien ne peut éteindre mon amour ; les maux que la mort peut guérir trouvent plus facilement un remède que ceux qui n'en attendent que de la fortune. Que m'importe de perdre la vie , si les miens ne finissent point avec elle ? Que m'importe de la conserver , s'ils la remplissent d'amertume ?

Telles étoient les plaintes que leur arrivée fit cesser. Ils se séparèrent alors , après s'être promis de se retrouver le lendemain dans le même endroit.





## LIVRE SECOND.

**A** PEINE l'Aurore paroïssoit-elle, que les Bergers s'éveillèrent, & déjà chacun d'eux guidé par l'expérience conduisoit ses troupeaux dans les pâturages les plus abondans. L'aimable Silvagie se souvint alors que la veille ils s'étoient promis mutuellement de se rassembler à la fontaine. Ce lieu tranquille sembloit être fait pour y rêver. La triste Bergere s'étant assise sur ses bords, mêla des pleurs à son cours.

Grands Dieux! disoit-elle, se peut-il que je pleure encore ce même Alanio, dont les yeux

toujours pleins de larmes ne m'ont attendrie que pour me rendre malheureuse ? Si la flamme devoit s'éteindre si tôt , pourquoi fut-elle si vive ? Il croyoit sans doute, que j'imiterois son inconstance. C'est ainsi que les hommes nous croient capables des mêmes crimes qu'ils osent commettre sans remords. Quelque cause qu'ait leur infidélité , nous seules en portons la peine, si nous ne les sçavons imiter: Berger trop volage, j'ignore celle qu'a eu la tienne, mais ne sois point surpris que celle-là se connoisse mal en indifférence, qui se connut si bien en amour. Tu me semblois vertueux , & j'esperai que tu le serois toujours , car tu ne voulois que m'aimer ; c'étoit ton seul desir. Si l'a-

mour

amour t'en eût inspiré d'autres, j'aurois pû prévoir ton inconstance; quoique mon erreur n'ait pas duré long-tems, elle ne s'est dissipée que trop tard. Ruisseau plein de charmes, joignez vos eaux à mes pleurs. L'amour m'avoit promis que j'aurois à lui rendre plus de graces que toute autre; il m'a trompée. Il me fit esperer mille plaisirs, je n'en connois plus. Occupée sans cesse d'un Berger dont l'idée seule ne m'a pas fui; devois-je craindre de me voir si malheureuse dans des lieux où tout m'étoit agréable? Les mêmes yeux qui virent Alano, ne purent voir d'autres objets sans verser des larmes, & la fortune ne m'a préparé que trop de sujets d'en répandre. Beaux lieux, à qui

pour me plaire il ne manque que mon Amant, mes malheurs doivent-ils finir, & puis-je l'esperer ?

Silvain s'occupoit alors d'une rêverie profonde. Dans des momens Diane & l'amour l'obligeoient à louer les femmes; dans d'autres, le souvenir de ses maux le forçoit à s'en plaindre. Etat rempli d'amertume, qu'il est presqu'aussi difficile d'exprimer que de supporter, & qu'une ame qui jouit encore de sa liberté, a peine à comprendre.

Lieux charmans, disoit-il, l'écho s'est déjà lassé d'écouter des plaintes qui l'ennuyent; la tyrannie de celle que j'aime s'est étendue sur tout ce qui me regarde. Je ne suis plus le même. Un souffle de vie que je dois au feu

qui me devore , me soutient à peine. Dieux ! qui la faites si parfaite , que ne joignites-vous à tant de beautés un cœur plus sensible ? Je l'adore , & n'ayant pû la toucher , je mene une vie dont le dernier jour sera sans doute le plus heureux.

Ce Berger s'étant approché de l'endroit où étoit Silvagie , ils s'affirent tous deux. Aimable Bergere , lui dit-il , de tous les maux que le sort prépare à ceux qui sçavent aimer , il n'en est pas de plus sensible que quand il cesse de nous favoriser. Quoique je n'aye point été à portée de le sçavoir par moi-même , quelquefois cependant je cede aux charmes d'une imagination secourable. Ils m'emportent jusqu'à me faire croire que je

suis aimé. Je m'arrête à cette idée avec un plaisir qui dure à la vérité trop peu ; mais l'enchantement cesse bientôt, & à peine cette douce erreur s'est-elle dissipée, que le plaisir s'envole, le chagrin reste, & mon état en devient bien moins supportable. Si l'idée seule du bonheur fait tant de peine quand elle cesse, combien la réalité n'en doit-elle pas causer de bien plus vives ?

Il faudroit, dit Silvagie, que je n'obéisse point à l'amour, pour pouvoir vous en parler avec liberté. Ne jugez jamais d'une passion que par la façon dont on vous la peint. Ce sont les passions médiocres qu'on peut exprimer ; pourrois-je après cela vous instruire de elle que je sens pour Al-  
io ?

Belle Bergere, reprit Silvain, quel est le remede qui peut guerir tant de maux? Je n'en sçais point d'autre, dit-elle, que l'inconstance. Oferiez-vous vous en iervir, dit le Berger? Sans doute, repondit Silvagie, si la fortune le permettoit. Cette même fortune, ajouta Silvain, ne vous fait point d'injustice. Une passion dont son caprice est la regle ne peut point être assez vive pour rendre malheureux le cœur qui s'y livre. La mort, l'absence, ou les mépris, reprit-elle, n'auroient donc point de pouvoir sur vous? Aucun, dit le Berger. Celui que le bonheur d'un Rival peut empêcher d'aimer, n'a d'un véritable amant que le nom. Mon amour, poursuivit Silvagie, est aussi

grand qu'il peut l'être. Mais je ne puis m'empêcher de reconnoître le pouvoir du temps & du sort ; tout leur est soumis dans le monde , les choses même les plus stables : ce n'est point envie de changer , c'est l'expérience qui me fait parler.

Sirene se fit entendre alors, tristes pensées, disoit-il, suivez le chemin que l'amour vous enseignoit autrefois. Courez à Diane , & voyez son inconstance , & le bonheur que celui qui la possède à présent ne devoit pas même espérer.

Silvage & Silvain vinrent au-devant de lui , & s'étant salués, ils prirent ensemble le chemin de la fontaine. Il me semble , dit la Bergere , que l'on chante dans le pré des Lauriers. Je distingue même plus d'une voix. Allons-y, mais

gardons nous de les interrompre. Les Bergers la suivirent par un chemin que l'oreille leur indiquoit plus que la vûë. S'étant cachés sous des arbres, ils virent trois Nimphes, dont les charmes les surprirent. Leurs robes étoient blanches, la broderie dont elles étoient enrichies devoit moins à l'éclat de l'or qu'à la beauté du dessein, & les tresses blondes que formoient leurs cheveux étoient réunies par un cordon de perles. Une d'elles chantoit ces paroles :

Vous dont la perte est si prochaine ;  
Pourquoi dans votre choix être si peu  
constans ?

Plaisirs trop courts ! ne troublez plus ma  
peine ,  
Fuyez-moi pour toujours , ou restez plus  
long-temps.

Belle Glicere, dit celle qui a-

voit chanté, Sirene que son attachement pour Diane a rendu fameux, demeuroit dans ce vallon, & c'est ici qu'étant prêt à faire un voyage, sa Bergere reçut ses adieux, que la tendresse de leur amour doit garantir de l'oubli. Ce Dieu a fait de ce lieu champêtre un théâtre où tout est plein de sa gloire.

Sirene fut surpris d'entendre son nom & ses aventures.

Le pouvoir que l'amour a dans ces lieux, & les effets que vous en contez, dit Glicere à Daphnide, ne doivent point surprendre les cœurs dont il a soumis la liberté. Mais qui peut vous instruire des circonstances dont le départ de Sirene fut accompagné? Ce fut au bord de cette fontaine qu'ils se separerent, dit Daphnide.

Celio

Celio qui les écoutoit avec attention, peu de jours après me rendit compte de leur conversation avec autant d'exactitude que j'en aurai à vous répéter ce qu'il me dit. Puisse le Ciel, reprit Doride, prévenir vos vœux avec le même soin que vous avez à remplir les nôtres ! Nous n'aurons pas moins de plaisir à apprendre cette histoire qu'à vous l'entendre raconter.

C'est ici, dit Daphnide, que Sirene rassembla les troupeaux qu'il étoit prêt de quitter. Il adoroit Diane, cette aimable Bergere dont la Nature a fait son chef-d'œuvre, elle enfin qui n'est ni belle aux dépens de sa vertu, ni vertueuse aux dépens de sa beauté. Sirene sentoit toute la rigueur d'une séparation inévitable,

il s'en plaignoit assez haut ,  
mais la douleur rendoit ses pa-  
roles peu distinctes , & souvent  
son cœur achevoit ce que sa  
langue n'avoit pû finir. Il ap-  
perçut bien-tôt celle qu'il ai-  
moit. Elle étoit triste autant  
que belle , mais ses beaux yeux  
avoient encore assez d'éclat  
pour en donner à tout ce qu'  
ils regardoient. Amour , dit-  
elle ! si tes faveurs devoient  
faire naître mes chagrins ,  
pourquoi m'en as-tu comblée ?  
Cruel auteur d'un bonheur qui  
ne permet plus d'en goûter ,  
tu ne donnes tant de charmes  
à la présence de mon Berger ,  
que pour m'empêcher de pou-  
voir soutenir son absence.

L'un & l'autre sûrs de se plai-  
re, mais partagés entre le plai-  
sir de se voir & la crainte de se  
perdre , ils gardèrent long-

temps le silence , & leurs yeux  
 ſçavoient ſeuls expliquer les  
 ſentimens que l'amour leur  
 faisoit taire. Aimable Bergere,  
 dit Sirene , ta préſence loin  
 d'adoucir mes maux les aug-  
 mente , ne devoit-elle pas les  
 diſſiper tous ? Je mouſois d'en-  
 vie de te voir , & je meurs pour  
 t'avoir vûë , puis que je viens  
 ici pour te dire adieu. Je ne  
 ſuis heureux que pour ne l'être  
 bien-tôt plus. Je ne te laiſſe  
 aucun ſujet de te plaindre de  
 moi , mais chaque moment  
 t'en fournira de m'oublier. Je  
 pars , je crains que tu n'y con-  
 ſentes. D'où puis-je le croire ?  
 Tristes ſoupçons retirez-vous.

Cher Sirene , répondit Dia-  
 ne , pourquoi m'abandonnes-  
 tu dans des lieux où tout me  
 parle de notre amour ? Si je  
 vais dans ce bocage , les chif-

fres tracés par tes mains me le feront reconnoître. C'est ici, dirai-je, qu'assise auprès de mon Berger, je l'entendis me parler de sa flamme. Je verrai ces prairies, je t'y chercherai, je ne t'y trouverai point, elles ne me plairont plus. L'habitude me ramenera dans ce bois, il est plein des marques de ta flamme, & je le laisserai me persuader de ta constance. Mais que vois-je ? tes larmes coulent. Peux-tu pleurer un malheur qu'il ne tient qu'à toi de parer ?

Bergere, dit Sirene, tu m'ordonnes de ne te point quitter, mais les affaires de mon Maître exigent que je parte, & je ne puis te sacrifier que les miennes. Je quitterois ce Maître Ennemi de mon bonheur, si je pouvois esperer d'en trou-

ver un autre dans ce hameau.  
Un Etranger m'en éloigneroit  
pour toujours ; je changerois  
enfin , s'il m'étoit avantageux  
de changer , mais qu'y peux-  
tu gagner , & que n'y puis-je  
point perdre ?

Tu trouves trop de raisons  
pour m'abandonner, lui répon-  
dit Diane, l'amour n'en écoute  
aucune , & mon cœur s'offense  
de la justice des tiennes. Ah !  
Sirene , excuse mes soupçons.

Celui qui sçait avec tant d'éloquence  
Trouver des raisons pour partir ,  
Ne doit pas vivement sentir  
Tous les chagrins d'une ennuyeuse absence.

Insensible à mes larmes , va  
braver l'inconstance de Nep-  
tune. Que dis-je ! toi seul cau-  
ses mes peines , & je ne puis  
t'en souhaiter. Ce triste voya-  
ge puisse-t'il ne t'être point

funeste ! Zéphirs favorables ,  
 je vous confie mon Amant ,  
 regnez sur l'onde tranquille.  
 Puissant Eole ! retenez tous les  
 vents , & vous Filles de Borée !  
 respectez l'Amour , respectez  
 Sirene , montrez-lui plus de  
 douceur qu'il ne m'a fait voir  
 de complaisance.

Destins cruels , reprit le Ber-  
 ger ! un malheur doit-il tou-  
 jours en accompagner un au-  
 tre ? & faut-il qu'au chagrin  
 de perdre Diane , se joigne en-  
 core celui de l'en voir affligée !  
 Bergere , me punisse le Ciel ,  
 si je t'oublie jamais.

Ce gage de ma tendresse , re-  
 prit Diane , ce brasselet doit  
 te faire souvenir de celle que  
 tu viens de me promettre. Ce  
 sont mes cheveux qui le com-  
 posent , mes mains l'ont tissu,  
 c'est à ton bras de le porter.

Ces deux mains entrelassées qu'un Sculpteur habile a gravées sur cette pierre, doivent être l'image de notre passion. Le temps n'eut point de pouvoir sur leur union, elle ne s'est point démentie; ainsi doit être la nôtre.

La Lune qui étoit déjà levée les avertit de se séparer. Diane en parut d'abord inconsolable; mais elle trouva bientôt dans sa légereté la fin d'un chagrin qui paroïssoit à la vérité trop violent. Daphnide finit ainsi son récit. Ses deux Compagnes furent étonnées en apprenant qu'une passion qui sembloit si tendre, s'étoit éteinte si promptement. Pour Sirene, ce qu'il venoit d'entendre l'avoit attendri à un tel point, que Silvain & Silvagie s'efforçoient en vain de le consoler.

Les Nymphes peu instruites des coups que le sort leur préparoit , étoient déjà éloignées de la fontaine , quand du bois qu'elles cotoyoient , sortirent trois hommes dont la figure effrayoit autant que l'habit. Ingrates , dit l'un d'eux ! il est temps que la force obtienne ce que vous refusez à notre amour. La Fortune sensible à notre peine nous fournit les moyens de la finir. Désormais les échos de cette forêt ne répéteront plus nos soupirs. La complaisance est ce qui peut vous conserver la vie. La vengeance est facile , songez à ne la point exciter.

L'Amour , dit Doride , est exempt de violence , & chérit plus son indépendance qu'il ne craint le pouvoir des armes. Vous avez bien peu de coura-

ge , puis que vous vous armez contre un sexe qui n'a d'autre défense que la justice de sa cause. Mais ne croyez cependant pas que vos menaces nous intimident. Quoique nous connoissions toutes les douceurs de la vie , nous la perdrons plutôt que l'honneur. Doride, dit l'un d'eux , il est inutile de vous entendre plus long-tems. Nous n'avons que trop porté vos chaînes , il est temps de vous en donner.

S'étant aussi-tôt approché d'elle, il prit ses mains & les lia avec une corde d'arc. Ses compagnons l'imiterent. Les Bergers témoins de leur cruauté , & résolus de les en punir , armerent leurs frondes de pierres qui se trouverent à leurs pieds , & les lancerent sur les Brigands avec autant de force.

que d'adresse , afin que l'en-  
vie de garder leur proye cé-  
dant au soin de se défendre ,  
les Nymphes pûssent par une  
prompte fuite se dérober à  
leurs efforts criminels. Les  
Brigands comprirent leur des-  
sein , & laissant un d'eux pour  
garder les prisonnières , les  
deux autres soutinrent seuls le  
poids du combat.

Les pierres manquoient aux  
Bergers, & la victoire sembloit  
déjà faire un mauvais choix ,  
quand on vit paroître une Ber-  
gere dont la beauté surprit au-  
tant que l'habillement. Elle  
s'appuyoit sur une demi-pique,  
& son carquois étoit plein de  
flèches.

Elle approche , & témoin  
de l'injustice du destin , elle  
veut y suppléer. Un de ses  
traits vole , & va se plonger

dans un cœur déjà percé par ceux de l'Amour. Un autre Brigand étoit tombé, & la passion du troisiéme alloit finir avec sa vie, quand plus alerte que les deux autres, il sçait la joindre. Il étoit armé d'un cimeterre dont il se servoit avec adresse; le combat devient plus égal, & cependant la victoire quelque-tems incertaine ne tarde point à se déclarer; il meurt.

Les Nymphes se voyoient délivrées de l'esclavage qui les menaçoit. Les Bergers étoient rendus à la vie qu'ils étoient sur le point de perdre. Tous vont ensemble rendre graces à leur Libératrice. Belles Nymphes, leur dit-elle! par quel hazard portez-vous des chaînes que vous devez donner? Le Ciel vous fit naître

pour regner , & vous alliez être Esclaves. Heureuse qui a pû vous venger : & si ma vie même eût été le prix d'un pareil honneur , je n'aurois pas crû l'acheter trop chèrement. Mais pourquoi parlai-je d'une action dont toute la gloire est dûë à ces Bergers ?

Belle Bergere , lui dit une des Nimphes , surprise de sa politesse autant que de sa valeur ; votre courage me fait croire que vous êtes fille de Mars : aussi belle que Vénus , l'avez - vous pour Mere ? Minerve vous a-t-elle donné la vie , & seroit-ce de ses mains que vous tenez tant d'esprit ? ou bien , sans qu'aucune de ces Divinités vous ait donné le jour ; la Nature libérale a-t-elle rassemblé en vous tous leurs attributs ? Peut-être le temps

nous fournira-t-il une occasion de reconnoître le service que vous nous rendez ; il ne faut songer à-présent qu'à vous délasser. Suivez-nous sur les bords de la fontaine des Alifiers.

J'y consens , répondit la Bergere , mais ce sera moins pour m'y reposer , que pour soulager mon inquiétude , en m'informant d'une chose qui m'en cause une infinie. Aimable Bergere , dit la même Nimphe à Silvagie , fasse le Ciel que nous puissions quelque jour reconnoître les obligations que nous vous avons , aussi bien qu'aux Bergers qui vous accompagnent ! C'est à eux , dit Silvagie , que se doivent adresser vos remercimens. Je n'ai fait que souhaiter la liberté qu'ils ont tâché de vous rendre.

Daphnide l'interrompit , en

disant, se peut-il que Sirene soit le Berger que je vois avec son Rival! Oüi je ne me trompe point. Que j'ai de joye de les voir ensemble! Malheureux Bergers, nos soins vous procureront la guérison de vos maux, ou du moins à peine en sentirez-vous l'amertume. Il étoit déjà tard. Les Nymphes conduisirent leur Libératrice à la fontaine des Alifiers, & les Bergers retournerent avec Silvagie à leur hameau pour y chercher les provisions dont ils manquoient.

Les Nymphes ayant placé au milieu d'elles l'Inconnue de qui elles tenoient la liberté, Belle Bergere, lui dit Doride, en vous disant qui nous sommes, pouvons-nous espérer d'apprendre aussi qui vous êtes? Dévouées à Diane, Daph-

nide, Glicere, & moi, nous habitons son Temple. Nous y demeurons sous la conduite de la sage Félicie, dont le pouvoir égale presque celui de l'Amour. Nous venions de rendre visite à celle de ses parentes qui demeure en Galice, quand la chaleur nous a surpris auprès de ce bois. Pendant que nous attendions à l'ombre un temps plus propre pour voyager, les Brigands se sont approchés de nous. Ce n'étoit point pour la première fois qu'ils nous parloient d'amour, mais la pudeur ayant toujours dicté nos réponses, nous allions en être la victime, quand votre valeur a sçu finir leur vie & notre esclavage.

Belles Nymphes, dit alors cette Bergere en versant quelques larmes que le souvenir

de ses malheurs lui fit répandre , l'Amour n'écoute point la Raison , & la Raison n'est point assez forte pour s'en faire obéir. Ces mêmes Brigands pourroient me servir d'exemple , si ce que je dis avoit besoin de preuve. Ne croyez point que cette aventure soit le seul sujet de mes réflexions. Mes malheurs m'ont trop appris à connoître ce Dieu , & je puis raisonner sur sa puissance.

Je naquis dans Soldine. Andromio fut mon pere , Délicma mere fut pendant un assez long-temps sans avoir d'enfans. Les sacrifices qu'elle offroit chaque jour demandoient au Ciel que le chagrin qu'elle en avoit pût finir. Les Dieux écoutèrent sa priere , & quoique dans un âge avancé, elle devint grosse. A moins  
que

que des soins plus importants ne l'en détournassent, lire l'Histoire étoit son unique occupation.

Fatiguée d'une longue insomnie, un jour Delie pria mon Pere de lui lire quelque chose qui pût en adoucir l'ennui. Andronio dont la complaisance pour elle n'avoit point de bornes, lui lut le jugement de Paris. Minerve, dit ma mere, devoit remporter la pomme, elle étoit dûë à son courage. Point du tout, répondit mon pere, elle étoit destinée à la plus belle. Ne blâmez point leur Juge; quoique sa décision ait eu pour lui des suites funestes, elle fut cependant juste. Leur dispute ne finit que quand le sommeil vint soumettre celle que les raisons de mon pere n'avoient pû faire:

90      L E R O M A N  
changer de sentiment.

A peine jouïssoit-elle d'un repos long-temps attendu, qu'elle crut voir dans un songe la Déesse dont elle venoit d'attaquer la gloire. Délie, lui dit Vénus, toujours favorable à vos vœux, pourquoi vous ai-je trouvé contraire aux miens? Vous aimiez Andronio, & vous dûtes à ma protection, le mariage qui vous unit. Si vous l'avez oublié, c'est une ingratitude que je puis punir. Vous serez mere d'un fils & d'une fille. Nés aussi-tôt que ma colere, mon indignation les suivra par-tout, ils ne formeront que des passions malheureuses, & la perte de leur repos couronnera ma vengeance que votre mort aura commencée.

Pallas prit la place de Vénus. Sage Délie, dit-elle à ma

mere, vous ferez mere de deux gemeaux qu'une gloire éternelle doit couronner par mes soins. Couverts de lauriers sous ma conduite, ils sçauront enchaîner la victoire au parti qu'ils choisiront.

Ma mere se réveilla dans une grande agitation. Un mois après elle perdit la vie en nous la donnant. Andronio sensiblement touché de sa mort, ne lui survécut que peu de jours. Ainsi forcée par le sort contraire à quitter l'habit de mon rang, j'ai sacrifié ma liberté à l'Infidelle qui m'avoit renduë autrefois l'arbitre de la sienne. Pallas! ai-je dit souvent en moi-même, à quoi peut me servir ce grand courage dont tu m'as favorisée? Charmantes Nymphes, c'est d'aujourd'hui que j'en ai conçu

l'utilité, & le Destin n'a cessé d'être injuste à mon égard qu'en me permettant de vous être utile.

Une tante fort âgée m'ayant pris chez elle avec mon frere, elle eut soin de notre enfance. A quatorze ans on nous conduisit à la Cour de Portugal ; mon frere y fit ses exercices, & d'abord que l'âge lui permit de porter les armes, ce fut avec autant de bonheur qu'il en eut peu dans ses amours. Le Roi le prit en amitié & ne permit pas qu'il sortît de Lisbonne. Pour moi réservée à de plus grands malheurs, je fus menée chez mon ayeule. Je pourrois ne vous point parler de ce qui m'y arriva, si votre beauté, souvent indice de la vertu, ne m'engageoit à ne vous rien déguiser.

J'avois déjà dix-sept ans quand je fus plaire à Dom Félix, les vûës de sa terrasse donnoient sur un jardin où je passois ordinairement les soirées de l'Eté. Il m'aima; peut-être ne vouloit-il que me le faire croire? peut-être ne songea-t-il qu'à tromper la malheureuse Félicisme? En pareil cas, compter sur peu de tendresse de la part de ceux qui nous quittent, c'est toujours le plus sûr. Si je fus insensible pendant long-temps, mes feux ne se cachèrent que pour paroître bien-tôt avec plus de violence.

Dom Félix avoit soin de me donner mille marques d'amour auxquelles je ne répondois point. Il espéra qu'une lettre pourroit mieux m'instruire de ce qu'il croyoit que

j'ignorois encore. Une de mes femmes qu'il gagna par ses présens, se chargea de m'en rendre une de sa part. Toute l'adresse avec laquelle elle fit une pareille commission ne la déroba point à mon indignation. Malheureuse, lui dis-je ! qui vous osez charger d'un pareil message, je veux bien vous pardonner pour cette fois-ci, mais craignez-moi pour la seconde, si vous osez encore faire la même faute. Madame, me répondit-elle, ne puissai-je point être sans chagrin, si j'eus quelque intention de vous en donner ! Cette lettre n'a point d'Auteur, c'est une badinerie que je comptois qui pourroit vous plaire.

En tâchant ainsi de m'appaïser, elle reprit la lettre qu'elle venoit de me présenter ;

& à peine se fut-elle retirée que j'eus autant d'envie de la lire, que de honte de la lui demander, après l'avoir tant grondée. Ces deux sentimens se combattoient dans mon cœur, quand la nuit déjà avancée me fit penser à prendre quelque repos. Rosine, c'est ainsi que se nommoit cette femme, entra dans ma chambre pour me deshabiller. J'attendois avec impatience qu'elle voulût me reparler de cette lettre, mais ce fut en vain; elle alloit sortir sans m'en avoir dit un seul mot, mais je m'imaginai qu'il ne lui manquoit apparemment qu'un prétexte. Dom Félix, lui dis-je, n'est-il point celui qui a osé m'écrire? C'est une liberté, me répondit-elle, que l'amour fait prendre, & qu'il doit faire

pardonner. Ma curiosité fut plus excitée que satisfaite par une réponse si succincte, je cachai pourtant ce qu'elle me caufoit de chagrin, & m'étant couchée aussi-tôt, je voulus me livrer au repos, mais cela ne me fut pas possible. Le lendemain Rosine en entrant dans ma chambre, laissa tomber la lettre qui avoit causé mon insomnie; son dessein étoit que je m'en apperçusse, & moi-même je souhaitois de donner dans le piège qu'elle me tendoit. Montrez moi, lui dis-je, ce qui vient de tomber de votre poche. Ce n'est rien, me répondit elle, c'est la lettre d'hier. Non assurément, lui dis-je, c'en est une d'un de vos Amans; l'ayant prise de ses mains, j'y lus ces mots:

LETTRE

## LETTRE DE DOM FELIX

A FELISMENE.

**A**PRE'S toutes les marques de tendresse que je vous ai données, je croyois n'avoir pas besoin d'une lettre pour vous apprendre ce que j'ai tant d'intérêt que vous sçachiez. Le silence sçait entretenir une intrigue, & j'espérois tout de son secours, mais il n'a fait que me nuire. Si vous mesurez mon audace à votre rang, que n'ai-je point à craindre? mais si l'amour peut servir d'excuse à la faute qu'il a fait commettre, que n'ai-je point aussi à esperer? Ne me faites point un crime de vous avoir écrit, jusqu'à ce que vous ayez connu si j'ai pu me dispenser de le faire. Belle Félistmene, pardonnez tout à un cœur qui n'est plus libre, & soyez

*persuadée que tout son bonheur  
ne sera jamais en d'autres mains  
que les vôtres.*

Peut-être qu'ennuyé d'une longue indifférence, mon cœur fait pour aimer, n'en attendoit plus que le moment. Je remerciai en moi-même Dom Felix de la lettre qu'il m'avoit écrite ; d'abord reconnoissante , je devins bien-tôt tendre. Je priai Rosine d'oublier tout ce qui s'étoit passé la veille , elle me le promit , aussi-bien que ses services , & n'ayant point hésité à la faire confidente d'une passion dont je lui recommandai le secret , je répondis ainsi à Dom Félix.



## LETTRE DE FELISMENE

A DOM FELIX.

**C**royez-vous, Dom Félix, qu'un mensonge puisse me rendre sensible ? L'amour ne cause point votre audace, vous la devez à l'opinion que vous avez de vous-même. Vous croyez pouvoir me tromper facilement, cependant ni la flamme dont vous me parlez, ni votre naissance ne vous serviront de rien, si vous me demandez quelque chose qui soit au-dessous de la mienne. Souvenez-vous qu'une heureuse réussite couronne rarement les projets dont la vérité n'est point la baze. Un homme de condition ne doit pas même en former. Vous m'assurez que vous êtes amoureux de moi, je le croirois à

*peine, quand j'en aurois des preuves plus fortes que vos paroles. N' imaginez pas cependant que toutes les politesses dont votre lettre est remplie, ne trouvent point de reconnoissance dans mon cœur ; c'est assez de la défiance, sans y joindre l'ingratitude.*

Cette lettre que Rosine lui rendit augmenta sa hardiesse, dans la suite nous nous écrivîmes régulièrement, & chaque jour donnoit autant de forces à ma passion, que je recevois des preuves de la sienne. Chaque nuit voyoit une fête, & je dérobois au sommeil des moments que j'employois bien mieux à le voir.

A peine sa flamme pût-elle devenir plus vive par l'aveu que je lui fis de la mienne,

que son pere le fit partir pour la Cour.

L'oisiveté, plus à craindre dans la maison paternelle, fut le prétexte qu'on donna à son voyage, & le chagrin qu'il en reçut fut si violent, qu'il ne peut me dire adieu. Il faut aimer comme moi, pour pouvoir comprendre la douleur que je sentis en apprenant son départ. Il ne m'étoit pas aisé de souffrir ce qu'il m'est impossible d'exprimer.

Au bout de quelque temps, j'envifageai mon état sous un coup d'œil plus effrayant que je n'avois fait jusqu'alors : je crus voir mon Amant environné de mes rivales, leur ceder un cœur qu'elles se disputoient ; il m'oublioit. Absente, que pouvois-je faire ?

Je conçus un étrange dessein. L'amour est trop ennemi des reflexions, il ne me permit point d'en faire; il commanda, j'obéis. Je formai donc la résolution de me déguiser sous un habit d'homme, & d'aller apprendre par moi-même ce que j'avois à esperer de la constance de Dom Félix. Fournie d'habits & de chevaux par les soins d'une amie, & renonçant à ma reputation autant qu'à ma patrie, je pris le chemin de la Cour. Les idées qui m'occupèrent sur la route étoient si vives & si variées, qu'elles vous amuseroient sans doute si je pouvois les rendre.

Je pris un appartement dans le quartier de la ville le moins fréquenté : l'extrême envie que j'avois de voir mon A-

mant ne me laissa penser qu'aux moyens de la satisfaire ; je ne pouvois me confier à mon Hôte, sans craindre d'en être trahie , & je courois risque d'être reconnuë de Dom Félix si j'eusse été chez lui. Ces tristes réflexions troublèrent mon repos , & m'empêchèrent d'en goûter toute la nuit. Elle étoit déjà avancée quand le Maître de l'Hôtellerie vint m'avertir de me mettre à la fenêtre , si je voulois entendre une serenade qu'un jeune Seigneur de la Cour donnoit à sa maîtresse.

J'ouvris ma fenêtre , & m'y étant mise , je reconnus la voix d'un Page que j'avois connu à Dom Félix : Seigneur , dit-il à son maître , il est temps , Madame prend

le frais sur sa terrasse. Ce fut un signal pour ceux qui composoient le concert. Habiles autant que pleins de goût, tout ce qu'ils exécuterent fut excellent. Une voix d'une étendue surprenante les interrompit, sans les faire regretter. Quoiqu'occupée de pensées tristes, j'en connus toute la beauté. Dom Félix étoit précisément sous mes fenêtres ; je crus être encore dans Soldine. Il chanta, & je n'eus de plaisir à l'entendre qu'autant de temps que je ne fis point reflexion que c'étoit pour une autre qu'il chantoit. Ce concert si triste pour moi finit enfin, & je demandai au Maître de l'Hôtellerie le nom de celle à qui on le donnoit, sans qu'il pût me l'apprendre. L'obscurité m'empêcha de

voir mon Amant. Touchée autant qu'on le peut être de son inconstance dont le hazard m'avoit fourni des preuves, je me recouchai, & je donnai aux pleurs le peu de momens qui restoient à passer jusqu'au jour.

M'étant levée dès qu'il parut, je sortis dans le dessein de prendre le nom de Valere, si on me demandoit le mien. Quand j'arrivai dans la place qu'on passe pour entrer au Palais, j'en vis toutes les fenêtres garnies de Dames, dont la parure égaloit la beauté. Leurs Amans se promenoient sous leurs yeux, & chacun d'eux, la vûë attachée sur celle qu'il aimoit, s'empressoit de meriter sa tendresse. Je souhaitai mille fois que ma rivale fût dans ce Palais;

je ſçavois les regles qu'on y observe : l'Amant le plus fidèle n'a d'autre recompense que la permission de dire quelques mots en public; ma tranquillité eût été grande, si le mien ne m'eût trahie que pour une de ces Dames, & ma joye se fût mesurée sur son peu d'esperance. J'étois à la porte du Palais quand un Page de Dom Félix vint parler à ceux qui la gardent, & repartit dans l'instant. Dom Félix étoit à la Cour pour des affaires, je crus qu'il avoit envoyé demander une heure, & je ne me trompai point. Il parut bientôt, une suite nombreuse l'environnoit : j'eus quelque plaisir à le voir dans un état si digne de lui, mais cette joye me coûta des larmes: ma main cacheoit ma foiblesse,

& j'avois honte d'en verser pour un ingrat.

Il descendit de cheval pour monter aux apartemens; pour moi j'allai joindre les gens. M'étant approchée de l'un d'eux, Monsieur, lui dis-je, quel est ce cavalier, il me semble l'avoir vû dans un pais bien éloigné de celui-ci? Quoi! reprit-il, vous ne connoissez pas Dom Félix? c'est cependant le Seigneur de la Cour qu'on y connoît davantage. Excusez mon ignorance, lui repondis-je, je n'arrive que d'aujourd'hui. Il est d'Andaloufie, reprit-il, & quelques affaires l'amenent ici. Il me semble, ajoutai-je, que sa livrée est bien composée. La raison, me dit-il, est trop publique pour vous en faire un mystere. Le blanc & le jaune sont les cou.

leurs de Celie , elle est celle qu'il aime. Je cachai le mieux que je pûs tout ce qu'une pareille nouvelle me causoit de chagrins. Celie , poursuivit-il , quoique belle , l'est cependant moins que celle qu'il aimoit dans son pays , elle est aussi moins reconnoissante. La flamme que Dom Félix avoit pour la premiere paroissoit devoir être éternelle ; mais l'absence en finit souvent qu'on croyoit ne pouvoir s'éteindre qu'avec la vie. Et vous , continua-t-il , quelle est votre patrie ? C'est l'Andalousie , répondis-je , & Valere est mon nom , je n'ai point encore de Maître. Nous sommes de même pays , me dit-il , & si vous voulez , nous demeurerons ensemble , Dom Félix cherche un Page , beau comme vous

êtes, les jeunes personnes de notre voisinage se feront un plaisir de vous avoir, & j'en connois une qui ne vous laissera manquer de rien, si vous sçavez lui plaire. Mon dessein, lui répondis-je, n'étoit pas de servir, mais puisque je manque d'occupations, je ne puis mieux faire que de prendre le même Maître que vous. Foi de Gentilhomme, reprit-il, car je le suis, & mon pere est de la maison de Laredo, vous ne pouvez trouver un meilleur Maître que Dom Félix, il n'auroit point son pareil dans le monde, si ses amours ne nous faisoient faire quelquefois un peu trop d'exercice, & si la passion qu'il a pour le jeu ne prenoit assez souvent sur notre sommeil.

Le Page, mon compatriote,

me fit entrer dès le soir même chez Dom Félix. Pendant les premiers jours je ne vis que porter & rapporter des billets; c'étoit à moi seule qu'il en devoit, & je voyois son injustice, sans pouvoir m'en plaindre.

Au bout de quelque temps Dom Felix m'ayant parlé de sa flamme, m'admit dans sa confiance. Celie a commencé par m'aimer, me dit-il, mais son amour s'est bien refroidi. Si je me plains de son inconstance, elle me répond aussi-tôt que la mienne l'empêche de m'aimer. Je ne sçai qui peut lui avoir dit que j'avois des engagements dans ma patrie. Il est vrai que ma passion fut vive, mais je n'en sens plus que pour elle. Elle s'imagine cependant que man-

quant d'amusement dans cette ville , je veux m'en faire un de la tromper ; qu'elle est injuste !

Seigneur , lui dis - je , ne vaudroit-il pas autant pour vous qu'elle pût se plaindre avec raison ? Car si votre première maîtresse n'a point mérité que vous l'oubliassiez , quelle est votre conduite avec elle ? Le seul tort que j'aye , reprit-il , c'est d'avoir pû m'attacher à d'autres qu'à Celie. Il venoit d'en recevoir une lettre , il voulut me la lire ; elle contenoit ces mots :

## LETTRE DE CELIE

A DOM FELIX.

**J'** Ajoutai toujours plus de foi à mes soupçons qu'aux

*raisons que vous leur opposez. Si je vous fais une injustice, n'en accusez que votre imprudence. Vous pouviez ne point convenir d'une passion qui me cause tant d'ombrage ; vous m'avez sacrifié vos premiers engagements, les seconds n'auront pas plus de privilege, d'autres vous les feront bien-tôt oublier. Une femme a donc pû vous faire manquer à ce que vous vous deviez à vous-même. Je ne vous en dis pas davantage, & dans les maux qui sont sans remede, il est inutile d'en chercher.*

Que penses-tu de cette lettre, me dit-il, après l'avoir lûë ? Seigneur, lui repondis-je, un Amant sçait mieux que tout autre, trouver le sens de ce que lui dit sa Maîtresse. La vôtre se croiroit heureuse,  
si

si vous n'aviez jamais aimé qu'elle ; je ne vois cependant pas qu'on doive envier le sort de celle qui eut vos premiers soupirs. Que me conseilles-tu, reprit-il ? Si le conseil que j'ai à vous donner , lui dis-je, étoit tel que vous le pussiez suivre , ce seroit d'oublier Celie , & de rendre à celle que vous avez abandonnée tout l'empire qu'elle doit avoir dans votre cœur. Je veux , reprit alors DomFélix, qu'après mon dîner tu portes une lettre à Celie de ma part, & tu verras par toi-même, si l'on ne doit pas tout quitter pour elle.

Cette conversation me coûtoit trop à soutenir pour que je ne la visse pas finir avec joye : j'étois cependant moins à plaindre qu'on ne croit. J'avois mon Amant devant

mes yeux, & sa vûë soulageoit les chagrins que me caufoient ses paroles. Après le dîner il me fit appeller, & après m'avoir exhortée de répondre à la confiance qu'il me témoignoit, il me lût la lettre que je devois porter.

## LETTRE DE DOM FELIX

A CELIE.

**V**OUS voulez oublier un Amant fidele, Madame, & votre dessein est si facile à voir, que lui-même s'en est aperçu. Je ne songe point à excuser ma conduite, & je n'ai jamais eu assez de crédit auprès de vous pour oser le faire, dans des choses même bien moins importantes : j'aimai, je vous l'avouë ; un veritable amour ne

*ſcait point diſſimuler. Cet aveu  
devoit augmenter votre tendreſ-  
ſe , & je ſuis ſurpris que vous  
en faſſiez un pretexte à votre  
inconſtance. Vous penſez de vous  
même avec trop d'humilité , ſi  
vous craignez que je puiſſe vous  
oublier : je n'ai rien fait qui  
doive vous le faire appréhender,  
& fidèle à des feux que vous  
ne pouvez éteindre , je n'en at-  
tends d'autre récompènſe que de  
ne vous point déplaire.*

Cette lettre, me dit-il après  
l'avoir lûë, répond-elle bien  
à celle de Celie ? Seigneur,  
lui répondis-je, je ne ſçais  
qu'une perſonne dans le mon-  
de qui n'en doive pas être  
contente. C'eſt celle que vous  
n'aimez plus. C'eſt à cette Da-  
me, & non pas à la rivale,  
que vous devriez demander

pardon ; pour moi , c'est ainsi que j'agirois à votre place. Si j'ose me citer pour exemple, j'aime depuis long-temps , il n'est rien qui puisse me faire changer. Je t'imiterois , reprit-il, si j'en étois le maître, mais que puis-je faire, si l'absence trop puissante sur nos cœurs éteint une flamme pour en allumer une autre ? Seigneur , ajoutai-je , cette maîtresse que vous n'aimez plus peut donc dire avec raison que vous l'avez trompée. Une passion que l'absence peut éteindre n'en a jamais eu que le nom. Celui que tant de raisons engageoient à m'aimer , ce Dom Félix m'avoit oubliée , & rien n'égalait mon chagrin ; je le cachai cependant sous une contenance assez gaye.

Mon Maître me donna sa lettre, & m'étant informée de ce que j'avois à faire, j'allai chez Celie. Cruel amour ! disois-je en moi-même, irai-je travailler contre mes intérêts ? Irai-je demander une grace qui me coutera la vie, si je réussis à l'obtenir ?

Un Laquais de Celie ayant sçu mon nom, c'est Valere, dit-il à sa maîtresse, ce jeune Page que Dom Félix n'a que depuis peu de temps. Quelles raisons, reprit-elle, peut-il avoir eu pour se confier à un domestique si nouveau ? Etant entré aussi-tôt dans son appartement, je lui rendis la lettre ; elle me regarda, ce ne fut point sans émotion ; & s'étant un peu remise, Dom Félix est heureux, me dit-elle, de vous avoir dans sa maison, Mada-

me, lui répondis-je, je le suis bien davantage quand ses ordres m'amènent devant vous. Son état me paroïssoit autrefois digne de pitié, mais il me semble à présent digne d'envie, surtout depuis que je vois dans vos yeux la cause de ses maux. Madame, ajoutai-je, puis-je attendre de vous une réponse aussi favorable que l'accueil que vous voulez bien me faire ?

Depuis que j'ai sçu l'inconstance de votre Maître, me répondit-elle, je voulois rompre avec lui ; mais je ne puis vous rien refuser, & je louë son adresse de s'être servi de vous pour un message que tout autre n'auroit pû faire réussir. Votre beauté, Madame, repris-je aussi-tôt, est si supérieure à celle que mon

Maître a abandonnée, que vous n'avez point à craindre un pareil sort. Vous connoissez donc Felismene, me dit-elle ? Oui, Madame, ajoutai-je, la maison de mon pere étoit voisine de la sienne, & je l'ai vûe fort souvent, je n'ai pû l'empêcher d'être malheureuse, mais mon Maître n'est point coupable aux yeux de qui vous a vûë, & son inconstance étoit dûë à tant de charmes. Valere, me dit-elle en m'interrompant, Dom Félix vous a bientôt appris à faire des complimens. Il ne m'apprend qu'à vous respecter, repliquai-je. D'ailleurs il n'est point de loüanges que vous ne meritiez, & l'on peut vous les donner toutes, sans tomber dans la flatterie.

Que pensez-vous de Fe-

lismene , reprit-elle ? Je ne suis point de ceux qui la trouvent belle , répondis-je , car il lui manque une chose , qui , à ce qu'il me semble , fait infiniment sur la beauté. C'est le contentement. J'en conviens , me dit-elle , il est cependant des femmes à qui le chagrin prête de nouvelles grâces , & que la tristesse fait paroître plus aimables. Que celles qui ont besoin d'un pareil secours sont à plaindre , repliquai-je ! Après tout , celle-là n'est point belle , à qui pour plaire il faut autre chose qu'elle-même. Je suis persuadée , ajouta-t-elle , que vous raisonnez aussi bien sur tout autre point que sur celui-ci. Mon peu de science m'a coûté , lui répondis-je , & même plus que vous ne croyez. Oserois-je

vous

vous prier de vouloir bien répondre à la lettre de mon Maître. Je souhaiterois que ce fût de ma main qu'il pût recevoir des témoignages de votre amitié. J'y consens, me dit-elle, & pour que vous ne perdiez point autant de temps à me louer, que votre Maître en perd à m'aimer, je vais vous dire dans le moment la réponse que vous lui ferez de ma part. Pendant qu'elle lisoit, j'examinois attentivement les mouvements de son visage : le cœur en est plus souvent la règle qu'il ne l'est des paroles. Valere, me dit-elle alors, dites à Dom Félix, qu'on n'exprime pas avec tant d'esprit ce qu'on pense avec bien de la vivacité. Si je lui rends une réponse si favorable, c'est moins à lui

qu'à vous même , il doit vous en avoir toute l'obligation. Eh je ne suis malheureuse , disois-je en moi-même , que parce qu'il m'en a de plus d'une sorte !

J'allai rendre sa réponse à Dom Felix, il en eut autant de joye que sa joye m'en fit peu. J'étois l'ennemie que j'avois le plus à craindre. J'allois demander des faveurs pour un ingrat qui faisoit peu de cas des miennes. Telle étoit ma situation , & la mort l'eût cent fois changée , si la vûe de mon Amant n'en eût adouci l'amertume.

Celie me cacha pendant deux mois la tendresse que j'avois fait naître dans son cœur ; mais ce ne fut point de façon que je ne pusse m'en douter : je m'en faisois même une

espece de consolation. Je sçavois que tant que j'aurois place dans son cœur, Dom Félix n'y en auroit aucune, & j'esperois que sa flamme cesseroit avant d'être récompensée : je me trompois ; il mesuroit sa tendresse sur l'indifference de ma rivale. Empressée à soulager les chagrins, j'arrachois à celle qu'il aimoit, des marques de bonté qu'il ne recevoit d'elle qu'à cause de moi. Tout autre que Valere étoit mal reçu, aussi il n'envoyoit que moi ; j'avois seule le privilege de réussir auprès de Celie, & que d'obligations ne m'avoit-il point quand je voulois bien m'en servir ?

Si Valere, me dit un jour Celie, avoit autant de reconnaissance que j'ai de tendresse,

m'arracheroit-il pour un autre des graces qu'il ne devoit demander que pour lui-même?

Un aveu si clair me jetta dans un extrême embarras. Si je répons à sa flamme, disois-je en moi-même, elle n'aimera que moi. Si je n'y répons pas, elle aimera Dom Félix.

J'entretins pendant quelque temps une passion qui n'alloit plus qu'en diminuant, & dont Celie ne se donnoit plus la peine de cacher l'affoiblissement. Elle avoit trop d'amour pour moi, pour laisser douter qu'elle en eût pour un autre. Les lettres de mon Maître restoient sans réponse, & pour adoucir ses chagrins, j'étois obligée d'en supposer. Lassée un jour de tant de

messages, Madame, lui dis-je, vous causez la mort de Dom Félix, mais vous pouvez lui rendre la vie, n'hésitez point. Faut-il que la cruauté ternisse l'éclat de tant de vertus? Ingrat, me dit-elle en soupirant, c'est à l'en- vie de me voir que j'attribuois tes importunités; je donnois à ton amour les empresse- mens que te cause celui de ton Maître. Puisque tu voudrois que je l'aimasse, tu connois assez peu la fortune pour ne point profiter de ses faveurs: me haïroit elle assez pour ne t'en point punir! Si ton Maître m'aime encore, qu'il ne me voye jamais. Et puisque mes larmes n'ont pu t'instruire de tout ce que tu me dois, fuis, ingrat, & retire toi loin des yeux à qui

trop de foiblesse les a fait répandre.

Elle courut alors à son cabinet, & s'y étant enfermée, je la prie envain d'ouvrir : je lui dis que je l'aime, que le respect m'a fait taire, je m'offre à sa vengeance, mais elle ne m'écoute point. Ne me parle plus, me dit-elle, puisse-je ne te voir jamais ! Je ne demande plus qu'une mort prompte, je la souhaite, & tu la mérites.

Accablée d'un chagrin que j'avois peine à cacher, je revins chez mon Maître. Celie, lui dis-je, avoit du monde, & je n'ai pû lui parler.

Le lendemain on apprit qu'elle étoit morte vers le milieu de la nuit. Un accident si subit étonna tout le monde, & l'on ne peut exprimer com-

bien Dom Félix en fut touché. Mon cœur se partageoit entre sa douleur, & celle que me caufoit à moi-même la mort de Celie : mais le sort m'en refervoit une plus fenfible. Dom Félix partit dès le jour même, & on ne l'a point vû depuis, & personne n'a pû m'apprendre de fes nouvelles. Celie me parut heureufe quand je vins à fçavoir le départ de Dom Félix, & la mort que je fouhaitois alors m'eût épargné bien d'autres malheurs. Une Amante cherche mieux que tout autre. Croïant le trouver facilement, parce que l'amour étoit mon guide, je pris cet habit. Depuis deux ans que je le porte, toutes mes recherches ont été inutiles. J'ai parcouru des pays entiers fans que le def-

tin ait cessé de me persecuter ; si ce n'est lorsqu'il m'a mise à portée de vous être utile. Ne me rendant point mon Amant, c'étoit la plus grande grace qu'il pût me faire.

Les Nymphes de Diane ne refuserent point au recit de Felismene la pitié qui lui étoit dûë. Madame, dit Doride, aussi surprise de son courage, que du pouvoir de l'amour ; le Dieu qui vous fit aimer, soumet tous les cœurs à sa puissance. Heureux ceux sur lesquels il ne se plaît point à l'éprouver ! Son caprice n'accable souvent de bienfaits que ceux qui en font peu de cas. La vertu est le seul remede qu'on puisse apporter à tant de maux : mais qui laisse-t-il assez libre pour pouvoir s'en servir ? & quel conseil pourra

prendre celui qui n'en peut donner ? Si vous avez recours au courage que la naissance doit vous inspirer , ce sera sans doute avec moins de peine qu'il n'en coûteroit à ceux qui sont nés d'un sang moins illustre. Venez avec nous chez Felicie ; si vous daignez nous suivre , le soleil nous éclairera demain dans son Palais à pareille heure ; bien des gens dans de semblables circonstances lui dûrent la tranquillité dont ils jouissent , & mille aimables qualités la font autant rechercher que la science même. Charmantes Nymphes , leur dit Felismene , l'Auteur de mon mal est celui qui seul peut le guérir. Je vous suivrai cependant , n'ayant encore trouvé aucune consolation , j'aurois tort de fuir

celle que m'offre votre société.

Je m'étonne, dit l'une des Nymphes à Felismene, que Dom Felix ne vous ait point reconnuë pendant tout le temps que vous avez passé dans sa maison. Ma rivale, reprit cette feinte Bergere, l'occupoit tout entier, & ses traits lui étoient trop présens pour qu'il se souvînt des miens.

On entendit alors la voix des Bergers que Silvagie accompagnoit. Mes malheurs ne peuvent être plus grands, disoit Silvain : je m'étois flatté que le temps les soulageroit, mais il n'a fait que les augmenter.

Autrefois, dit Silvagie, je ne connoissois point la tristesse, mais mon Berger m'a tra-

hie, & les plaisirs se sont retirés loin de moi. Aimable Diane, disoit Sirene, vous m'oubliez, à qui donnez-vous un cœur que vous m'ôtez? Celui que vous me preferez ne vous en sçait point de gré, & votre inconstance ne fait qu'allumer mes feux.

Les Bergers furent à peine arrivés qu'ayant étendu sur l'herbe une nape qu'ils avoient apportée du village, ils la couvrirent des provisions dont leurs pannetieres étoient remplies. Les Nymphes s'étant assises les premières obligerent les autres à les imiter.

Dès que leur repas fut fini, malheureux Bergers, dit Daphnide, s'il m'est permis de vous appeller du nom que l'injustice du destin vous fait

porter, la nature a accordé à Felicie des talens qu'elle refuse au reste des hommes; elle seule peut guérir vos maux, suivez-nous dans les lieux qu'elle habite: imitez cette Bergere; vous nous avez délivrés des dangers qui nous menaçoient, vous pouvez tout esperer de la reconnoissance de Felicie & de la nôtre. Vous que la fortune hait autant que vous en avez été aimé, consolez-vous, malheureux Sirene, la fin de vos maux approche, & celle qui les cause suporteroit aisément les siens, s'ils étoient aussi près de leur terme.

L'inconstance de Diane, dit Sirene, ne lui coûte que trop de peines; elle aime un homme sans goût, qui n'en a point pour elle, & attachée

à lui par des liens indissolubles, elle voit son ingratitude sans pouvoir l'en punir. Je ne sçais, belles Nymphes, poursuivit il, d'où peut venir la guérison dont vous me flattez, je ne crois point qu'il m'en reste à esperer: cependant je suivrai vos pas. Je puis aussi vous répondre de Silvain & de Silvagie, ils ont tous deux trop d'esprit pour ne pas sentir toute l'étendue de la grace que vous voulez bien nous faire. Ayant confié leurs troupeaux à des Bergers de leur connoissance, ils partirent tous sous la conduite des trois Nymphes.





## LIVRE TROISIEME.

**L**E Soleil étoit près de sa chute, & la nuit alloit regner sur notre hémisphere, quand les Bergers guidés par les Nymphes se trouverent dans un valon qu'un courant rapide partageoit en deux parties. La source étoit dans un étang vers le milieu duquel s'élevoit une petite isle où l'on distinguoit une cabane, & quelques brebis. Une espede de pont y conduisoit; & ce lieu leur ayant paru propre pour y passer la nuit, ils en prirent le chemin. Daphnide étant entrée la premiere dans la cabane, elle en sortit pres-

que aussi-vîte, en faisant signe à ses compagnes de ne point faire de bruit. Elles obéirent, & n'en ayant fait que le moins qu'elles purent, elles virent sur un lit d'herbes & de feuilles séchées, une Bergere dont la beauté leur parut surprenante. Elle étoit vêtue mieux qu'on ne l'est ordinairement à la campagne. Le désordre de ses cheveux étoit un ajustement pour elle, & ses pieds d'un blanc éclatant, quoiqu'ils fussent nus, ne laissoient point croire qu'elle manquât de modestie.

Quoiqu'entre les bras du sommeil, elle verfoit des pleurs. Son état excita la pitié de ceux qui en furent les témoins, & pendant qu'ils pensoient à ce qu'elle pouvoit être, triste Belise, s'écria-t-

elle, la mort n'est point un assez digne prix de celles dont tu fus la cause. Ses yeux s'attachèrent à des objets inconnus, & l'étonnement la fit taire.

S'étant un peu remise, belles Nimphes, leur dit-elle, ce seroit une consolation pour moi que vous ne voulussiez point tenter de m'en donner; la mort est ce que je préfère, & mes chagrins sont trop bien fondés pour souhaiter qu'ils finissent. Ma solitude est faite pour y pleurer des maux sans remède, elle ne vous convient point si les vôtres en sont susceptibles: veuille le Ciel que la raison qui vous amène ici, ne soit point celle qui m'y a conduite! Vous êtes le seul objet aimable que j'aye vû dans  
cette

cette isle depuis que j'y suis retirée : je l'ai arrosée de mes larmes , & la nature semble l'avoir faite pour les malheureux à qui l'amour auteur de leurs peines , ôta même jusqu'à l'esperance de les voir finir. Si parmi vous il est quelqu'un qui gemisse sous l'empire de ce Dieu cruel , qu'il reste avec moi ; mais , belles Nymphes , si jouissant encore d'une précieuse liberté , vous pouvez disposer de vos cœurs , fuyez ces lieux sauvages faits pour la tristesse , ils ne pourroient que vous en inspirer.

Belle Bergere , dit Doride , quelle bizarerie du destin a rassemblé tant de malheurs & tant de beautés ? L'injustice que l'amour vous a faite , merite-t-elle les larmes que

vous répandez ? Mais c'est assez le dire, puisque vous vous plaignez de lui. Nous ne venons point ici pour vous offrir quelques consolations, les malheureux les haïssent, & ceux mêmes qui tentent de leur en donner. Votre esprit n'est point assez libre, & je ne puis le soulager, si lui-même s'y oppose : je vous promettrois envain un remède, si votre mal est tel que vous ne puissiez pas en espérer ; je voudrois cependant en connoître, & je n'en sçais point que je n'employasse avec plaisir auprès de vous. L'envie de guérir vos maux me rend digne d'en sçavoir l'histoire ; j'ose vous prier de la conter, & c'est moins de ma part que de celle de tous ceux que vous voyez avec

moi. Plusieurs d'entr'eux ont tout à craindre , si la fortune ne leur est pas plus favorable que ne l'a été l'amour.

Le Soleil n'éclairait plus, & la Lune avoit pris sa place. Belise sortit de sa cabane , & s'étant assise au bord de l'étang , belles Nymphes , leur dit-elle , quand je n'aimois point encore j'entendois debiter une maxime dont l'expérience m'a montré depuis la fausseté. Rien ne soulage autant les chagrins que d'en parler , me disoit-on , je sens cependant tout le contraire ; & puisqu'en racontant les miens je ne puis point craindre de les diminuer , écoutez , belles Nymphes , je veux vous instruire des plus grands que l'amour ait causés.

Il est un Village au cou-

Mij

chant de cette prairie, dont les habitans font de ceux à qui l'ancienneté de leurs familles conserve encore le nom de libres, & l'image, quoique foible, de la liberté qu'ils ont perduë. Je nâquis dans ce lieu champêtre, & Belise est mon nom. Arsenio, que ses biens rendoient considerable, demeuroit aussi dans ce Village lorsque sa femme y mourut. On la nommoit Florinde, & sa beauté avoit été fatale à tous ceux qui n'avoient pû la voir sans l'aimer. Le triste Arsenio, sensiblement touché de sa perte, menoit une vie retirée, dont un fils qu'il avoit eu d'elle adoucissoit l'amertume. Le jeune homme qui eût pû disputer à sa mere le prix de la beauté, étoit déjà dans l'âge

où l'oïfiveté ne peut que nuire. On l'envoya à Salamanque s'y adonner aux études, qui mettent l'homme au-dessus de l'homme même, quand il peut y réussir.

L'époux de Florinde me vit quinze ans après la perte qu'il en avoit faite, autant pour son malheur que pour celui de son fils. La conduite qu'il eut avec moi peut vous faire juger de sa flamme. Je ne m'occupois à rien de ce qu'on fait à la campagne, qu'il ne me suivît aussi-tôt. Peu instruite de ce que c'est que l'amour, ou je ne comprenois rien de ce qu'il me disoit, ou j'en badinois avec mes compagnes. D'autrefois je me plaignois de ses importunités; mais rien ne ralentissoit ses poursuites, & la ten-

dresse qu'il avoit pour moi ne lui permettoit point de n'en pas faire.

Quatre ans de perseverance de sa part n'avoient point encore pû vaincre mon indifference, quand Arfilée, c'est le nom de son fils, revint au Village, après avoir fini ses études. Ce n'étoit point seulement l'amitié d'un pere, l'amitié de quiconque le voyoit lui étoit dûë; il étoit le sujet de toutes les conversations, & l'on s'étonnoit qu'étant si jeune, il parût si peu l'être.

Son pere lui déroboit avec soin la connoissance de sa passion, & quoiqu'Arfilée le vît souvent triste & rêveur, il en rapportoit la cause à la mort de sa mere. Arsenio connoissant les talens que son

filz avoit pour tourner galamment une lettre, voulut en avoir une de sa main qu'il pût m'envoyer, & voulant l'avoir sans la lui avoir demandée, il se servit d'un de ses amis. Ergaste, lui dit-il, dis à mon filz, qu'étant amoureux dans un Village loin de celui-ci, ta Maîtresse n'a pour toi que l'indifférence la plus marquée, mais que tu comptes assez sur son amitié pour attendre de sa plume une lettre pleine de tendresse, & qui puisse en inspirer à celle que tu aimes.

Ergaste suivit ces instructions avec tant d'exactitude, que le jeune Arfilée répondit à ses desirs, & composa cette lettre qu'Arzenio m'envoya bien-tôt après.

## LETTRE D'ARSENIO

A BELISE.

**P**Uissent tes agneaux être sans nombre ! ton bonheur puisse-t-il égaler ta beauté ! Ne sois point sourde aux sentimens de pitié , s'ils te parlent en faveur d'un Amant qui sent autant de peines qu'il a de plaisir à les souffrir pour toi. Mes plaintes ne me sont pas plus utiles que mon silence ; pourquoi me fuir , si ton cœur est loin de moi , quand ta presence devoit m'en approcher davantage ? Souvent mes desirs se portent à des choses qui ne devoient pas les exciter. Si je vois des oyseaux fendre l'air d'un vol rapide , j'envie leur état : que ne puis-je changer avec eux la raison qui me  
rend.

rend malheureux , pour la liberté dont ils jouissent ! Tu chantes souvent quand le jour finit , & je t'écoute alors avec empressement. Où chois-tu tes chansons ? en est-il de plus ennuyeuses ? on en a banni le nom même de l'amour. Peut-on croire que tu puisses toujours être libre ? Tremble Bergere , un cœur que la persévérance n'a pu gagner n'en trouve que rarement quand il s'engage. Celui que tu dois aimer n'aura peut-être pas pour toi plus de reconnaissance que tu ne m'en as marquée. Puissai-je plutôt mourir que de te voir en proie aux rigueurs de mon état ! Il seroit sans doute plus avantageux pour moi que tu les connusses , mais ne crois point que je le desire. Toujours attentif à ce qui te regarde , je crains bien plus que la fortune te soit

*contraire , que je ne souhaite  
qu'elle me favorise.*

Cette lettre, poursuivit Belise , causa les malheurs & de celui qui l'avoit écrite , & de celle qui la reçut. En ayant examiné le stile , je soupçonnai que l'esprit du fils y avoit plus de part que la passion du pere. L'amour dont j'avois méprisé la puissance se préparoit à s'en venger. L'indifférence me parut ennuyeuse , & m'étant renduë à la fin , j'aimai le pere par reconnoissance , & le fils pour lui même. Avec l'un d'eux je craignis d'être ingrate , avec l'autre je ne pûs être insensible. Arsenio m'accabloit de présens , & je voyois avec regret les obligations que je lui a-

vois. Les réponses qu'il recevoit de moi étoient moins sévères qu'auparavant ; j'aimois cependant son fils , & la tendresse que je sentoispour Arsilée prenoit assez de place dans mon cœur pour n'en laisser aucune à l'indifférence.

Arsenio vint un jour prendre le frais avec quelques-uns de ses amis , sous des arbres qui formoient un ombrage assez épais devant la maison de mon pere. Ayant loué devant eux les talens de son fils , ils prièrent Arsilée qui les accompagnoit d'envoyer chercher un instrument. Arsenio vouloit encore se servir de lui pour me donner une espece de serenade. Arsilée y consentit. Quand j'entendis sa voix , je com-

Nij

pris aisément que c'étoit par son mérite qu'Arfenio comptoit m'attendrir. Tu te trompes, dis-je en moi-même, autant qu'en m'envoyant ses lettres. Les amans ne doivent point se servir des graces qui ne leur appartiennent pas, & celui qui les possède, a bien de l'avantage sur celui qui les employe. Arsilée chanta ces paroles :

Si quelquefois je chantai pour Silvie  
Ce fut afin que ma muse aguerrie  
Pour toi pût quelque jour former de plus  
beaux airs.

Si souvent la jeune Isabelle  
A trouvé place dans mes vers,  
Ne crois point que jamais elle m'ait paru  
belle.

Je n'eus que pour toi seule un tendre at-  
tachment.

Et je tâchois d'apprendre en soupirant près  
d'elle

A pouvoir être ton amant.

Je l'écoutois attentivement, & ce fut sur moi que la musique eut le plus de force. Il plut à tout ce qui l'environtoit. Quelque part que je jetasse les yeux tout me conseilloit de l'aimer. Mais pourquoi me le conseiller? Dès ce tems-là même son cœur me paroissoit préférable à l'empire du monde. Je voyois avec peine que mes sentimens lui étoient encore inconnus, & je rêvai toute la nuit aux moyens de pouvoir l'en instruire sans qu'il en coûtât rien à ma modestie.

Un jour que nous avions conduit nos troupeaux dans la forêt, m'étant assise auprès de mes compagnes, une d'elles aussi insensible que j'étois tendre, me pria instamment de chanter. Je voulus m'en défendre, en disant que des rai-

sons secretes ne me permettoient pas de pouvoir la contenter ; mais ce fut en vain , il fallut que je cedasse à leur empressement. Je chantai, & mon chant n'eut rien que de triste , l'amour dont je me plaignis en étoit le sujet.

Celui de la chasse avoit conduit Arfilée dans le bois où nous étions. A peine entendit-il une voix que le goût qu'il avoit pour la musique le fit avancer pas à pas vers l'endroit d'où elle partoît. Lorsque j'eus fini de chanter, il vint auprès de nous, & si je fus étonnée de le voir, c'est que les plaisirs inespérés surprennent autant que les malheurs imprévûs. Qu'il me parut aimable ! Non, ce ne sont point ses malheurs, ce ne sont point les miens qui l'ont enle-

vé à la terre, elle étoit indigne de le posséder.

Avec quelle politesse ne nous demanda-t-il pas la permission de rester auprès de nous? A peine l'eut-il obtenuë, que ses regards conduits sur moi par le hazard, firent naître en son cœur l'amour dont il m'a donné depuis tant de marques. Nos yeux se rencontrèrent, ils parlerent; tous deux en fûmes punis, moi, par la honte que j'en eus, lui, par la crainte de m'avoir déplu. Il dissimula pendant quelque temps, & m'entretint de toute autre chose qu'il n'eût voulu. Pour moi j'étois moins appliquée à lui repondre qu'à chercher des signes de sa tendresse. Je voulois que ce que j'en avois soupçonné se trouvât confirmé par ses soupirs,

je fus contente , & ses yeūx me dirent tout ce qu'il ne permit pas que sa langue exprimât.

Mes compagnes s'étant levées je les priaï d'avoir soin de mon troupeau , sur lequel un assez grand mal de tête m'empêchoit de veiller , elles me le promirent. Je voulois être seule , mais Arfilée ne le permit pas. La crainte de me déplaire l'empêchoit de parler , je m'en apperçus , & recourant à l'artifice , je ne cherchai qu'à lier une conversation qu'il pût , quand il le voudroit , ramener à celle qu'il souhaitoit d'avoir avec moi. Le genre de vie qu'on mène ici , lui dis-je , vous empêche-t-il de vous y plaire ? Selon qu'on m'a parlé de la beauté de celles qui habitent

le pays d'où vous venez, les Bergeres les plus aimables de ces cantons ne doivent point paroître auprès d'elles.

Il faudroit bien manquer de goût pour en convenir, me répondit-il. Elles sont belles, mais j'en ai vû dans ce canton qui leur sont bien supérieures. Ce discours est plus poli que sincere, repris-je alors. Cependant étant de ce village je suis flattée autant que je le dois être de la bonne opinion que vous avez de celles qui l'habitent. Vous seule, dit-il, pourriez justifier ce que j'ai osé en dire. Les discours qui suivirent celui-ci, m'apprirent bien-tôt ce que j'avois tant d'envie de sçavoir : je ne lui laissai point voir que je l'eusse euë. Etouffez de semblables feux, lui

dis-je, ils ne seront jamais qu'inutiles. J'affectai de paroître en colere, mais craignant aussi-tôt qu'il ne m'obéît avec plus d'exactitude que je ne souhaitois : Berger, ajoutai-je, si votre flamme est trop forte pour que vous ne puissiez l'éteindre, laissez-moi du moins l'ignorer. Il est bon de garder le secret dans les choses-mêmes peu importantes; faites-m'en donc un de votre tendresse, je ne puis vous avoir que cette obligation. Mes yeux tenoient tout un autre langage, & les soupirs dont je n'étois plus la maîtresse m'auroient trahie sans doute, s'il avoit pû y prendre garde.

Nous nous séparâmes, il m'écrivit depuis plusieurs fois, & ne manqua aucune occa-

sion de m'entretenir. Je ne pûs résister à tant de soins; nous scûmes tous deux que nous nous aimions.

Quoique les présens que je ne pouvois refuser de la part du pere, exigeassent de moi une reconnoissance proportionnée, je n'aimois cependant que le fils: notre flamme étoit reciproque, & nous la croyions éternelle, lorsqu'une aventure funeste étoit au moment d'en terminer la durée.

Un mûrier du jardin de mon pere s'élevoit jusqu'à mes fenêtres. Arfilée devoit s'en servir pour m'entretenir sans témoins à la faveur de la nuit. Il m'avoit parlé de son dessein, & je l'avois même approuvé par un excès d'aveuglement qui me fit l'exposer

à tant de perils , pendant que chaque heure de la journée me fournissoit une occasion de lui parler moins difficile, & moins dangereuse.

Arsilée vint à l'heure que nous avions fixée , j'étois à ma fenêtre , il monta sur l'arbre fatal. A peine notre conversation avoit-elle duré quelques momens, qu'Arzenio s'approcha de nous, sans que nous pussions ni le voir ni l'entendre. Il me vit , mais il ne crut point que son fils fût celui à qui je parlois. Il s'abandonne aussi-tôt à la jalousie la plus sombre ; livré à ce qu'elle inspire , il arrange une fleche sur son arc , & la fureur n'ôte rien à son adresse. Le trait vole. Le dirai-je ? C'est Arsilée qui tombe. Belise , me dit-il en mourant , le sort ne

me permet pas de t'aimer plus long-temps.

Arsenio reconnut sa voix. Grands Dieux, s'écria-t-il ! puiffai-je me tromper ! Il s'approche, il voit son fils, & le voit sans vie. Cruelle Belise, dit-il, ce ne seroit point assez pour toi, si je ne joignois ma mort à celle d'Arfilée. A peine a-t-il dit, il se perce, & tombe auprès de son fils. Malheureuse Belise, tous deux étoient tes amans, tous deux étoient fidèles : Que ne mêlas-tu ton sang parmi celui que tu fis couler ?

Speçtatrice immobile d'un événement si funeste, je ne fus quelque tems insensible à mon malheur, que pour en mieux sentir tout le poids. Eclairée sur mon état par un moment de reflexion, je m'éloigne au-

si-tôt des lieux où tant de malheurs m'ont assaillie à la fois. J'ignorois où porter mes pas. Le hazard les conduisit ici. Le jour parut quand j'y arrivai. Cette solitude me sembla convenir à ma situation. J'y suis restée depuis ce temps-là.

Belles Nymphes, ajouta Belise, telle est l'Histoire de mes amours. Les maux qu'ils m'ont causés sont-ils du nombre de ceux que le temps guérit ? Arfilée ! Arfilée ! Combien de fois craignis-je sans sçavoir ce que je craignois ? Je sçavois que nos plaisirs ne pouvoient durer qu'autant de temps qu'Arsenio les ignoreroit. Pouvois-je esperer qu'il n'en fût point instruit ? Plût à Dieu qu'il ne m'en eût punie qu'en l'éloignant de moi !

Malheureux pere ! ne crains point que la mort de ton fils me rende insensible à la tienne, tu m'as donné trop de sujets de te regretter. Peut-être serois-je à present ton épouse, si je n'eusse point vû Arfilée. Je t'aimois, je l'avouë, il n'est point de femme quelque peu sensible qu'elle paroisse, qui resiste à l'idée de se croire aimée. Mais que dis je encore ? Renfermons dans le silence des plaintes qui n'ont déjà été que trop entendüs. Pardonnez - le moi , belles Nymphes , mais je ne pouvois pas vous conter en peu de mots des aventures aussi funestes.

Les Nymphes de Diane prirent part à la douleur de Belise , sans en sentir les circonstances aussi vivement que ceux

dont le cœur n'étoit plus libre. Belle Bergere, lui dit Doride, vos yeux ne peuvent pas répandre autant de larmes que vous avez de sujets d'en verser; mais il n'est point de chagrin qui ne doive avoir une fin, si la mort de celui qui souffre ne la prévient pas. Quittez un genre de vie si triste, & venez avec nous dans des lieux où vous en prendrez un tel qu'il vous plaira. Cette isle, répondit-elle, me sembloit propre pour y pleurer; j'esperois d'y trouver la mort, & si le sort cesse d'être injuste à mon égard, je ne l'attendrai pas longtems. Cependant je ne sçais pas me refuser à l'honneur que vous voulez bien me faire, je vous obéirai. Les Nymphes la remercièrent de ce qu'elle vou-

loit

loit bien se joindre à leur compagnie.

La nuit étoit déjà avancée. Chacun se retira pour en passer le reste dans l'endroit qu'il avoit choisi. Partagés entre les larmes & le sommeil, les amans se livrèrent peu à ses charmes, mais il en eut d'infinis pour ceux dont le cœur étoit encore libre.





## LIVRE QUATRIÈME.

**L'**Etoile du matin annonçoit le retour de la lumière, quand les Nymphes & les Bergers quitterent ensemble l'isle que Belise avoit choisie pour sa retraite. Chacun d'eux par le recit de ses peines s'empressoit de soulager celles de cette Bergere. Felismene lui fit plusieurs questions avec plus de plaisir que Belise n'en avoit à y répondre. Cependant leur conversation devint si suivie, que les Bergers en furent jaloux. Ils entrèrent dans une épaisse forêt, & tous s'y seroient égarés, si

les Nymphes de Diane n'eussent pas marché à leur tête par un sentier qu'elles seules connoissoient. Quelque temps après on vit la plaine. Deux rivières bordées d'alisiers en forment une presqu'isle. Toujours bienfaisant, jamais à craindre, leur cours tranquille n'inonde point les campagnes qu'elles arrosent. Vers le centre s'éleve un Temple superbe. C'est celui où Diane rend ses oracles. La Prêtresse dépositaire de sa confiance, les reçoit & les interprète seule.

La Prêtresse suivie de plusieurs Nymphes sortoit du temple quand cette troupe galante s'en approcha. Doride & ses deux compagnes lui baisèrent la main; & sans qu'elles eussent pu l'instruire de ce qui leur étoit arrivé,

Felismene, lui dit la Prêtresse, une éternelle reconnoissance n'est point assez pour les services que mes Nymphes ont reçu de vous. Elles n'ont pû encore m'en parler, je le sçais cependant, jugez par-là quelle est ma puissance? & si Felicie peut vous être utile, attendez avec courage que le temps vienne où vos desirs seront remplis; si je vis vous serez heureuse. Madame, lui répondit Felismene, je ne mérite point tant de graces. La vertu qui vous inspire, puisse-t-elle être votre récompense! Mes bienfaits, ajouta Felicie, sont au-dessous de ce que je vous dois. Courageux Bergers, poursuivit-elle, ne perdez point l'esperance, vos infortunes ne feront point éternelles, je me reserve le soin de les finir.

Tous ensemble l'ayant remercié l'accompagnerent jusqu'à son Palais. Un superbe Peristyle en ornoit l'entrée, & deux Cariatides d'un travail infini souvenoient une inscription qui chassoit pour jamais de ces lieux tous ceux dont la flamme avoit manqué de constance ou de pureté.

Felismene l'ayant lûë se tourna vers Silvagie. Bergere, lui dit-elle, entrons sans rien craindre, cette loi ne fut point faite pour nous. O Diane, s'écria Sirene! c'est toi qu'elle regarde, toi qui méprises celles que prescrit un amour sincere. Berger, lui dit Felicie, cesse de te plaindre, bientôt tu seras toi-même surpris des chagrins que Diane t'a causés. Ils entrèrent aussi-tôt

dans un magnifique appartement. On y servit le souper sur une table de cédre. A peine fut-il fini qu'on vit paroître trois Nymphes dont chacune avoit un instrument différent. Les Bergers & Silvagie se joignirent à elles ; & formerent une espece de concert, dans lequel ils s'efforcèrent à l'envi les uns des autres d'exprimer les differens sentimens de leurs cœurs. Les Nymphes commencerent ainsi :

## LES NIMPHEs.

Le Dieu d'Amour & la fortune  
Des mortels causent tous les maux ,  
C'est dans leur puissance importune ,  
Qu'est la source de nos travaux.

## LES BERGERS.

Jamais la triste indifference  
Ne nous a rendus plus heureux ,

Aimer, même sans espérance,  
Est un mal bien moins dangereux.

## LES NIMPHERS.

Suprême arbitre de nos vies,  
Il fait le malheur des mortels :  
Quand par eux ses loix sont suivies,  
Pourquoi lui dresser des Autels ?

## LES BERGERS.

Sous ses loix on verse des larmes,  
Nous en sçavons tout le danger,  
Pouvois vaincre après tant d'allarmes,  
C'est tout le bonheur d'un Berger.

## LES NIMPHERS.

Peut-être qu'ayant connoissance  
Des injustices de l'amour,  
Vous direz aussi quelque jour,  
Heureux, qui peut fuir ta puissance !

## LES BERGERS.

N'accusons jamais que le sort  
Si nous voyons tant d'infidèles,  
Sans lui, nos chaînes éternelles  
Dureroient même après la mort.

## LES NIMPHERS.

Ceux qu'à son char l'Amour entraîne,  
Blâment quiconque n'aime point,  
Evitons avec soin sa chaîne,  
Que tous nous blâment sur ce point.

## LES BERGERS.

L'Amour n'a point votre suffrage,  
Ce Dieu pour nous a des appas,  
Peut-on penser dans l'esclavage,  
Ainsi que ceux qui n'y sont pas ?

La Prêtresse regarda alors  
Felismene ; peut-on croire,  
lui dit-elle, que vous n'avez  
point été sensible à ce qu'on  
vient de chanter ? Madame,  
répondit Felismene, il eût  
fallu pour ne point l'être,  
sentir moins d'amour que moi.  
L'expérience, poursuivit Fe-  
licie, m'a appris que la déli-  
cateffe est un grand avantage  
quand on aime. Les vertus  
semblent

semblent se plaire davantage dans les cœurs de ceux dont le rang est distingué, & si l'Amour en est une, c'est donc aussi parmi eux qu'il doit avoir plus de force.

Cette délicatesse si précieuse à vos yeux, dit Silvain, que le discours de Felicie offensoit, en quoi, je vous prie, la faites-vous consister ? Dans la vertu, dit-elle. Nous craignons, reprit le Berger, que vous ne la fassiez dépendre d'une autre chose que de la personne même. Celui-là cependant manque essentiellement de mérite, qui veut s'en faire un ou de son rang, ou de sa naissance. L'inquiétude qu'il avoit laissé paroître fit rire les Nymphes.

La Prêtresse prit la main de Felismene, & l'ayant con-

duite dans l'appartement qu'elle avoit fait préparer pour elle, elle lui promit que ses vœux seroient remplis. Quoiqu'en même temps elle lui fît envisager quelques peines qui devoient précéder son bonheur, l'esperance des plaisirs qui devoient les suivre les lui fit voir sans allarmes. La Prêtresse voulut aussi qu'elle quittât ses habits pour en prendre qui convinssent mieux à son rang; elle obéit, & ce nouvel habillement ajouta tant à sa beauté, que celles mêmes qui l'avoient parée eurent peine à la reconnoître.

Felicie ordonna qu'on leur fît voir son Palais. Les richesses qui y étoient renfermées étonnerent les Bergers, au point que la surprise cacha dans le silence les sentimens

qu'elle fit naître. Dans une enceinte de colonnes de marbre un bronze admirable s'éleve sur sa baze de Granite, il représente Mars autant qu'il est dans l'homme de pouvoir peindre un Dieu. Le Sculpteur rassembla auprès de lui à la gloire de l'Espagne mille Héros célèbres dont elle fut la patrie : Le Cid, dont le nom seul est l'éloge ; Fonseca-Villeneuve petit fils du Marquis de Trans ; Gonsalve, Ferdinand Gonzalez. Parmi tous ces grands hommes, un seul eut tous les regards, ce fut Dom Bernard de Carpio. Tout sembloit annoncer un Héros. C'est en lui que Charles, le plus grand Roi des François trouva un triste écüeil pour sa gloire. Ce grand Général défit son armée dans les

Pirenées. Un Poëte avide de l'immortalité qu'il vouloit s'assurer avec lui, lui avoit consacré cette inscription.

Par un Héros les douze Pairs conduits  
Me virent de ces lieux leur arracher l'Em-  
pire,

Si quelqu'un à ces traits ne voit pas qui  
je suis,

A Roncevaux qu'il aille s'en instruire.

La beauté des jardins, plus simple, n'en a pas moins d'agrément. La nature y paroît seule, elle n'emprunte rien de l'art, ou bien, sans avoir voulu la vaincre, c'est à l'imiter qu'il a mis sa gloire. Dans un bois voisin regne un silence profond. Les routes qui le partagent conduisent à des sépultures dont on achete l'honneur par la pratique des vertus; la Déesse les des-

tine pour en être la récompense.

La triste Belise porta quelque temps ses pas parmi ces tombeaux sacrés. La mort qu'elle y vit dépeinte lui rappella celle d'Arfilée. Hélas, s'écria-t-elle ! que j'eus tort de croire que des maux étrangers pussent adoucir les miens ! Si la Nimphe dont les cendres sont renfermées dans ce tombeau, eût connu le pouvoir de l'amour, si un mortel eût été digne de lui en inspirer, qu'elle eût été heureuse de pouvoir mourir ! Pour moi, après avoir perdu mon Amant, je ne reste au monde que pour en sentir la perte. Aimable Arfilée, quoique ton pere eût moins de raison que moi d'être touché de ta mort, il n'a pû cependant la voir

fans finir sa vie ! Pourquoi me l'avoir laissée ? Cruel Arsenio ! pourquoi mon sang ne coula-t-il pas avec le vôtre ?

Il étoit temps de retourner au Palais, tous y retournerent ensemble. La sage Prêtresse les conduisit aussitôt sous un berceau de jassemis. Elle fit asseoir auprès d'elle Felismene, & l'amant de Diane. Silvain prit sa place près de Doride, pendant que ses deux compagnes entretenoient Silvagie un peu plus loin. Ils étoient peu éloignés les uns des autres, assez cependant pour pouvoir parler de choses différentes sans s'interrompre.

Sage Prêtresse, dit Sirene à Felicie, oserois-je vous demander l'explication d'une chose que je n'ai jamais pu

comprendre ? Si la raison fait naître l'amour, pourquoi conserve-t-elle si peu de pouvoir sur son ouvrage ? L'amour, lui répondit la Prêtresse, ne connoît d'autres regles que celles de son caprice. La raison le fait naître, mais elle est trop foible pour le conduire. Plus il est vif, plus il s'en écarte. C'est ainsi que résistant aux ordres de la nature, un Amant cesse de s'aimer lui-même pour n'aimer que sa Maîtresse. On peint l'amour aveugle & guidé par la folie. N'est-ce point-elle qui le plus souvent préside à son choix ? On le peint nud, peut-on le cacher ? Ses aîles font assez comprendre combien son vol est rapide. Un Amant vit dans celle qu'il aime. On lui donne un arc à la main. C'est au

cœur que portent ses coups. Ainsi que celles d'un javelot, ses blessures sont plus dangereuses qu'elles ne le paroissent. On les voit avec peine, & la guérison en est longue. Est il rien qui réponde moins à son origine ? L'amour vertueux ne differe de celui qui ne l'est pas, qu'en ce qu'il suit la raison pour guide ; c'est le langage que tiennent bien des gens, mais ils se trompent. De quelque espece que l'amour puisse être, le mépris de la raison lui est propre. S'il a la vertu pour principe, cet excès ne produit rien que de grand ; s'il est fondé sur le vice, il est la source de tous les crimes. Combien de gens n'immolent-ils pas à la gloire une vie dont la nature nous ordonne d'être avarés ? A com-

bien d'autres une amitié tendre ne l'a-t-elle pas fait sacrifier ? Enfin si la raison a fait naître l'amour, quelque loin que l'excès en puisse être porté, il ne peut être condamnable, & si la raison nous fait aimer une chose, c'est obéir à sa voix que d'avoir pour ce qu'elle nous fait aimer un attachement sans bornes.

Madame, lui répondit Sirene, mes doutes sont éclaircis, & sur quelque matière qu'ils roulassent, vous ne m'en laisseriez aucun, si je pouvois toujours vous comprendre.

Charmante Nimphe, disoit Silvain à Doride, peut-on croire tout ce que souffre un Amant ? Si quelques objets sont gravés dans sa mémoire, l'amour les en chasse, pour

ne la remplir que de lui seul. Ne plus raisonner est le moindre de ses maux. Il cesse d'être à lui-même pour se donner tout entier à ce qu'il aime. Il fait les plaisirs, & cherche la solitude. L'espérance seule peut adoucir ses chagrins. Mille pensées l'agitent. Une affliction continuelle le fait toujours soupirer. Ce qui me surprend, c'est qu'un malheureux qui gémit sous un empire si dur, ne songe point à s'en retirer. Loin de le souhaiter, quiconque lui conseille de le faire lui paroît un ennemi.

Quelque grands que soient les maux d'un Amant, reprit Doride, il en sent toujours moins qu'il ne veut le faire croire. Belle Nimphe, lui répondit Silvain, puissiez-vous

ne jamais sentir ceux dont vous parlez ! L'expérience seule vous apprendra si mon récit est fidele. Le pouvoir que l'amour a sur moi , me permettroit-il de feindre ? Ce Dieu cruel ne laisse à la prudence aucun droit sur mes actions La servitude la plus dure ne s'étend point sur l'esprit , elle en respecte la liberté. Accablé de chaînes un esclave la conserve ; plus cruel qu'un ennemi même l'amour nous l'enleve. Je sçais , répondit la Nimphe , que les Amans passent par quelques peines avant d'arriver à leur but , je sçais aussi qu'elles se changent en plaisirs quand leurs vœux sont exaucés ; ce qui les cause est moins leur tendresse que l'envie & l'impatience d'obtenir ce qu'ils souhaitent. Doride,

reprit-il, ceux dont le bonheur est sans soins, & qui le goûtent sans inquiétude, ceux-là sont indignes du nom que vous leur donnez.

Les compagnes de Doride s'entretenoient avec les Bergeres. Pourquoi, dit Glicere, voit-on si souvent l'absence éteindre l'ardeur la plus vive? Je ne lui crois point tant de force, dit Belise. J'ai vû perir Arfilée, & le voir est un bien que je ne puis plus esperer, cependant ma flamme pour lui n'en est point affoiblie. Une absence momentanée doit être encore moins puissante; l'oubli n'est point fait pour un Amant qu'on peut revoir. Tendre Belise, reprit Glicere, celui qui quitte une Maîtresse retrouve des yeux dans sa mémoire, & ce n'est plus

que par elle qu'il voit l'objet aimable dont il vient de se separer. Elle est la source des desirs qu'il forme , quand il pense à celle qu'il aime , elle nourrit son amour. Aussi ne subsiste-t-il qu'autant qu'elle est fidelle , mais le temps en affoiblit la force ; les images qu'il trace s'effacent avec lui , elle se perd , & l'on n'aime plus. Vous vous trompez , ajouta la Nimphe , si vous croyez vos maux sans remede ; c'est à Felicie qu'il en faut abandonner le soin , il n'en est point qu'elle ne guérifse.

Le temps , aimable Belise , lui dit alors la Prêtresse , est un Medecin trop lent , pour que ce soit de ses mains qu'il faille attendre votre guérison. Le jour qui doit suivre celui-

ci verra celle de Felismene, la vôtre ne doit pas avoir un terme plus long, ainsi que celle des Amans qui vous ont accompagnée ici.

La Prêtresse pria alors Felismene de vouloir bien conter quelque aventure dont l'Andalousie eût été le Théâtre; & c'est ainsi qu'obéissante à ses ordres, la Bergere commença son récit.

L'Infant Dom Fernand n'étoit point encore Roi d'Aragon, quand Dom Rodrigue de Narraez s'acquit une gloire immortelle. Il étoit adoré des siens, & plusieurs même de ses ennemis prefererent à leur patrie l'honneur de suivre ses Etendars. Il avoit été la principale cause de la prise d'Antequerre & d'Alore. On lui donna ces deux Gouvernemens, & c'étoit dans cette

derniere Ville qu'il faisoit sa residence. Il y commandoit cinquante Maîtres, & ce petit nombre sous sa conduite, faisoit trembler tous les Mores des environs.

L'Alcayde voulant profiter d'une nuit seraine, sortit un jour de sa place avec neuf de ceux dont il connoissoit le plus la valeur. Assez loin d'Alore, le chemin se partage en deux. Les Castillans ayant aussi tôt délibéré sur celui qu'ils devoient prendre, résolurent de faire deux troupes dont chacune suivroit une route differente. En se quittant ils convinrent de s'avertir mutuellement de ce qui pourroit leur arriver. Le son du cor de chasse en devoit être le signal. Cet arrangement pris, quatre Cavaliers suivirent leur Alcayde, les cinq autres prirent un au-

tre chemin. Ces derniers entendirent peu de temps après une voix qui leur parut belle, quoique de loin. Les soupirs qui l'entrecoupoient leur firent croire qu'elle étoit celle d'un amant.

S'étant aussi tôt cachés sous des arbres dont l'ombrage ne permettoit pas qu'ils pussent être vûs, un jeune More vint à passer devant eux. Sa bonne mine, son air noble, tout annonçoit du courage, & ses habits étoient ceux d'un homme de qualité. Il s'avançoit en chantant des paroles extrêmement tendres : mais bien moins touchés de sa flamme que du profit qu'ils esperoient de sa prise, les Castillans l'attaquerent. L'amour qui l'occupoit tout entier, n'ôta rien de sa valeur, & le combat ne  
parut

parut point inégal : trois de ses adversaires n'avoient pû lui résister ; les deux autres le pressoient avec furie, lorsque sa lance éclata. Aussi-tôt il poussa son cheval, il paroît fuir ; les cavaliers le poursuivent, il s'éloigne, & lorsqu'il est à une certaine distance du champ de bataille, il tourne bride, & passe entr'eux deux avec la vitesse d'une flèche. Déjà près de ceux dont il avoit scû se venger, il voit une lance, il se baisse, & l'ayant prise sans s'arrêter, sa course n'en est pas moins rapide.

Dès qu'il put se défendre, il cessa de fuir ; il osa même attaquer. Surpris de son courage, les Chrétiens pâlisserent, l'effroi s'empare de leurs âmes, ils sonnent du cor. Le brave More ne les pressoit pas

Q

avec moins de fureur , & leur perte sembloit inévitable. Mais Dom Rodrigue paroît avec le reste de la troupe.

Témoin du combat pendant quelques momens , il eut envie de s'essayer contre un ennemi qui lui paroissoit si brave. Vaillant More, lui dit-il , celui qui pourroit te vaincre trouveroit assez de gloire dans son triomphe pour n'en avoir plus à souhaiter ; j'ose te combattre , je connois tout le danger auquel je m'expose , mais le seul dessein en est glorieux.

Au signe qu'il en donne ses gens se retirent : il s'avance vers son adverfaire , il convient avec lui que le vainqueur disposera du sort de celui qu'il aura vaincu. La valeur du More faisoit désirer

à Dom Rodrigue l'honneur de le vaincre ; mais si le tendre Abencerage fouhaite aussi la victoire , c'est pour voir plutôt celle qu'il aime.

Le combat commence , & leurs coups ont autant de force que l'un & l'autre a d'adresse à les parer. Dom Rodrigue n'auroit point été le vainqueur , si fatigué de tant de combats , le vaillant More n'eût point outre cela été blessé ; mais à peine se tenoit-il à cheval. Ses forces le trahissoient , & l'on les lui voyoit perdre sans qu'il manquât de courage. Il sentit alors tout le peril d'un combat si défavantageux , & ramassant pour un dernier effort le peu de vigueur qui lui restoit , le coup qu'il assene eût fini le combat , si Dom Rodrigue ne l'eût

évité. Le brave Alcayde se jette aussi-tôt sur lui , le des-arçonne , ils tombent tous deux. Rends-toi , lui dit Narvaez , ta vie est entre mes mains. J'en conviens , dit le More , mais je suis esclave d'Almanzine , je ne puis l'être que d'elle seule. Le Castillan n'entendit point sa réponse , ou du moins n'y fit point d'attention. Lui ayant donné la main pour l'aider à se relever , ce fut aussi lui qui banda ses playes ; elles n'étoient point assez dangereuses pour que le More ne pût pas monter à cheval ; ils prirent ensemble le chemin d'Allore.

L'Alcayde ne se lassoit point de jeter les yeux sur son Prisonnier. La tristesse du More lui paroissoit excessive , il

voulut en sçavoir la cause.

Brave Cavalier , lui dit-il , pourquoi vous laisser abattre dans le malheur ? Pour mériter qu'il finisse, il faut le supporter avec un peu moins de foiblesse. Vos blessures ne sont point profondes , & vous n'avez rien à craindre pour cette même vie que l'honneur vous a tantôt fait risquer avec tant de grandeur d'ame. Si des raisons que j'ignore causent votre chagrin , ne craignez point de m'en instruire , j'agirai avec vous de façon que vous n'aurez point à vous en repentir.

L'esperance que l'Abencerrage conçut alors , ne lui permit pas de se taire plus longtemps. Seigneur , lui dit-il en levant la tête que la douleur lui faisoit tenir baissée , ap-

prenez-moi le nom d'un vainqueur qui paroît si généreux. Je suis Gouverneur d'Alore, dit Dom Rodrigue. Brave Alcayde, reprit le More, avec quelque apparence de joye, j'ai moins à me plaindre de la fortune, puisque c'est vous qu'elle a rendu maître de mon fort. Les loüanges qu'on vous donne vous sont dûës, & quelque cher qu'il m'en coute pour l'avoir sçu par moi-même, les rigueurs même de l'esclavage ne me semblent point avoir assez payé l'honneur que j'ai eu de vous résister. Vous m'accusez de foiblesse, je veux m'en justifier auprès de vous. Mes chagrins ont une autre cause que mes blessures, & si vous souhaitez que je vous en instruisse, faites que vos gens s'éloignent un peu de nous.

Dom Rodrigue en ayant donné l'ordre, Brave Alcayde, lui dit alors l'Abencerage, si votre vertu m'étoit moins connuë je n'accorderois point à vos prieres le triste récit de mes aventures. Votre générosité me rassure. Né dans le sein d'un peuple dont la galanterie est l'étude, les peines que l'amour me cause ne doivent point vous être inconnuës.

On m'appelle Abindarras, poursuivit-il, & la maison des Abencerages, fameuse dans Grenade, est celle d'où je tire mon origine. Les malheurs dont elle est accablée m'apprent à en supporter.

Autrefois la Noblesse de Grenade trouvoit ses modèles dans ceux qui portoient ce nom. Le Prince les estimoit,

& mille aimables qualités qui les distinguoient des autres Gentilshommes, ne leur en avoient point attiré la haine. Quand leur âge trop peu avancé ne permettoit pas qu'ils entrassent au Conseil, la galanterie étoit leur unique occupation. Leurs soins n'étoient jamais sans récompense, & quelque aimable que fût une Dame, elle ne croyoit point l'être, si quelqu'un d'eux n'étoit son Amant. Telle étoit leur situation, quand le fort jaloux de tant de gloire mesura sa haine sur ses bienfaits. Deux d'entr'eux furent disgraciés, & peu de temps après on les accusa avec dix autres de leurs parens, d'avoir voulu établir une nouvelle forme de Gouvernement. Mon pere & mon oncle  
qui

qui n'avoient point trempé dans la conspiration, furent les seuls de leur nom qu'on laissa vivre. Si le Roi leur permit de ne point s'éloigner de Grenade, ce fut à condition qu'élevés dans d'autres Villes dès l'âge le plus tendre, les mâles n'entreroient jamais dans la Capitale, & que les filles-mêmes n'y pourroient point être mariées.

Le temps d'une revolution si cruelle, fut celui de ma naissance. Pour obéir à des ordres si précis, à peine eus-je vû le jour qu'on m'enleva de Grenade pour me faire élever à Carthame. Mon pere en connoissoit l'Alcayde. Il joignoit une naissance illustre à des biens considerables, mais Almanzine étoit son trésor le plus précieux. Nous vivions

elle & moi comme si nous n'eussions eu qu'un même pere ; le sien ne laissoit voir aucune difference dans notre éducation , rien ne crut en nous aussi vîte que l'amour ; celui que le sang inspire se fait sentir avec moins de force.

Elle étoit un jour près d'un ruisseau qui serpentoit dans les jardins de son pere ; qu'elle me parut belle ! & que je sentis de regrets en me disant qu'elle étoit ma sœur ! Je m'approchai d'elle , & m'étant mis à ses pieds , pourquoi me laisser si long-temps seule, me dit-elle ? Je vous ai cherchée , lui répondis-je , sans que personne ait pû m'apprendre où vous étiez , & je l'ignorerois encore si mon cœur ne m'y avoit conduit. Quelle preuve avez-vous, lui dis-je bien-

tôt après, qui vous fasse croire qu'un même pere nous a donné la vie ? Mon amour, me répondit-elle, je n'en ai point d'autre. D'ailleurs ne nous laisse-t-on pas vivre comme deux freres ? C'est le nom qu'on nous donne. M'aime-riez-vous moins, ajoutai-je, si vous n'étiez pas ma sœur ? Si je ne l'étois pas, reprit Almanzine, me laisseroit on seule avec vous ? J'aime mieux, lui répondis-je, qu'on ne nous sépare point ; je perdrois encore plus à n'être point votre frere. Que perdez-vous à l'être, me dit-elle en rougissant ? Hélas, lui dis je ! c'est vous que je perds. Je ne vous entends point, reprit-elle ; le sang qui nous unit exige de nous une amitié mutuelle, telle est, je crois, la loi que

la nature prescrit. Belle Almanzine , lui dis-je aussi tôt, ce sont vos charmes qui font naître mon amour , les liens du sang le refroidissent.

J'en avois trop dit , je sentis ma faute ; & je baissai les yeux n'osant plus les jeter sur elle ; & sur quelque objet que je les portasse , l'aimable Almanzine leur étoit toujours présente. Je la vis dans l'eau qui couloit à ses pieds , mais mon cœur me la representoit encore mieux. Belle Almanzine , disois-je alors en moi-même , si je finissois ma vie dans les eaux où je viens de te voir , auroit-on l'injustice de me blâmer autant que Narcisse ? Quel seroit mon bonheur si tu m'aimois autant que je t'aime , & que ma vie seroit pleine de douceurs , si je

la passois auprès de toi ?

Je coupai des jassemins pour en faire une guirlande, j'y joignis quelques branches de mirthe, & l'ayant mise sur ma tête je paroissois le vainqueur, mais je ne l'étois pas, Almanzine seule avoit eu la victoire. Je revins auprès d'elle, pour lui offrir ce qui en est ordinairement la récompense, elle accepta cette couronne, & s'en étant parée, elle me demanda si cet ornement lui sieyoit bien. Il semble, lui répondis-je, qu'ayant soumis l'univers, vous en portez le Diadème, comme une marque de votre empire. Mon frere, me dit-elle, supposé même que vous ne le fussiez pas, vous n'y perdriez rien. Elle se leva, je la suivis, & nous quittâmes ces jardins.

Lorsqu'on nous eut appris notre erreur, nos amusemens ne furent plus les mêmes. Ma flamme devint plus grande, & je m'y livrai sans remords. Si mes yeux se fixoient sur elle, ce n'étoit pas sans craindre qu'on m'eût vû, & livré à la jalousie, je ne pouvois croire que son amour fût toujourns le même.

Un jour je crus voir moins d'amitié dans l'accueil que je reçus d'elle : comme elle aimoit ma voix, & qu'elle se plaisoit à m'entendre, elle me pria de chanter. Je craignis qu'elle ne m'en eût prié que pour ôter à ma flamme une occasion de s'exprimer. J'obéis cependant; je me plaignis de sa cruauté, & ce fut le sujet des paroles que je lui chantai. Il lui en coula des larmes qui m'attendrirent, & je ne puis dire si sa douleur

me fit plus de peine que je n'eus de plaisir à recevoir d'elle tant de preuves de son amitié. A-bindarras , me dit-elle , je ne te fais point un crime de tous tes soupçons ; cependant connois mieux mon amour ; apprens qu'il est sans bornes. Le mariage seul peut former entre nous des nœuds plus étroits. Puisse-t'il nous unir bien-tôt , ma tendresse le souhaite , & ma vertu l'exige.

Je goutai pendant quelque tems un bonheur que je ne puis exprimer , mais qui dura peu. Le Gouverneur de Carthame reçut ordre d'aller commander à Coyn , & de laisser la garde des Prisonniers à son Successeur. J'étois de ce nombre. Si vous aimates jamais , vaillant Alcaïde , vous sentirez aisément quelle dût être ma dou-

leur lorsque j'appris une si triste nouvelle. Almanzine & moi nous nous retirâmes à l'écart pour pleurer notre éloignement. Vous souviendrez-vous d'un Esclave qui vous aime, lui disois-je alors? Abindarras, me répondit-elle, si l'absence ou la maladie de mon pere peut quelque jour rendre l'exécution de nos projets plus facile, tu le sçauras aussi-tôt.

Son départ fut fixé au lendemain. Je restai dans Carthame, sans pouvoir m'y reconnoître. Tel est un voyageur, qui surpris par une nuit obscure dans des chemins qu'il ne connoît pas, ne sçait de ceux qu'il rencontre quel est celui qu'il doit prendre. La promesse que j'avois reçue d'elle m'offroit cependant une espece de soulagement; mais que je la

trouvois lente à l'accomplir ! Un temps considerable s'étoit déjà écoulé fans qu'elle en eût trouvé le moment , & j'avois perdu toute esperance , quand une de ses femmes vint m'apprendre que son pere étoit absent pour quelques jours.

Ayant attendu la nuit pour pouvoir m'éloigner de Carthame , fans que ma fuite y fût connuë ; j'ai pris cette route , l'amour éclairoit mes pas , & croyant n'avoir rien à craindre sous un tel guide , je cherchois avec confiancel' esclavage que le fort me préparoit. C'est sa haine , brave Alcayde , qui plus encore que votre courage vous a rendu mon vainqueur. Combien me fait-il sentir de peines ? & combien me fait-il perdre de plaisirs ? J'allois être epoux , je suis captif. Cette nuit

destinée à mon bonheur m'en fait perdre jusqu'à l'esperance. Ne me faites donc plus un reproche des larmes que je verse. Vous voyez si j'en dois répandre ; peut-on n'être point sensible à tant de malheurs ?

Dom Rodrigue voyant que dans la situation d'Abindarras le retardement étoit ce qui pouvoit lui être le plus nuisible, Vaillant More, lui dit-il, ma générosité est plus grande que tes infortunes. Je m'oppose au destin qui t'est contraire. Promets-moi que tu reviendras dans Alore avant trois jours, je ne veux que ta parole, & poursuis tes tendres projets, les interrompre me paroît un crime.

Une si belle action, reprit le More, me rendra la vie & vous couvrira de gloire. Quelles su-

retés exigez-vous de moi ? Ayant appelé ses gens , Soldats , dit Dom Rodrigue , je vous répons de la rançon de ce prisonnier. Partez vaillant More , poursuivit-il dès qu'il eut sa parole , & si vous avez besoin de quelque chose qui dépende de moi , parlez sans craindre d'être refusé. Le cheval d'Abindarras avoit été blessé ; Dom Rodrigue lui en fit prendre un autre , & dans l'instant même letendre Abencerage changea de route au galop , tandis que sur celle d'Allore les Chrétiens donnerent à sa valeur les éloges qu'elle méritoit.

Il termina bien-tôt son voyage. Etant arrivé au pied des murailles de Coyn , il frapa de sa lance la fausse-porte par laquelle il devoit entrer : on l'ou-

vrit à ce signal. Seigneur, lui dit celle à qui Almanzine en avoit confié la garde, vos retardemens ont effrayé ma maîtresse, allez calmer son inquiétude. Almanzine courut au-devant de lui dès qu'elle eut sçu sa venuë. Pourquoi, lui dit-elle, n'avez-vous pas craint de m'effrayer par tant de lenteur? Madame, répondit-il, ne m'accusez point de négligence, j'en suis incapable sur tout ce qui vous regarde, mais vous sçavez que ce n'est point sur nos vœux que la fortune se regle; j'ai fait autant de diligence qu'elle m'a permis d'en faire.

Abindarras, reprit-elle, quand on aime on accomplit ses promesses. Depuis que je vous donnai ma parole je n'ai songé qu'aux moyens de la

tenir, & je n'ai pas voulu que la seule occasion de le faire qui se soit présentée m'échappât. Vous avez ma liberté, c'est pour avoir aussi la vôtre que j'ai souhaité que vous vinssiez. Soyez mon époux. Sous un nom si plein de douceurs, soyez mon maître; je n'ignore pas que mon pere blâmera mon choix. Il ne vous connoît point assez pour vous preferer à d'autres moins aimables, mais dont la fortune flatte plus son ambition. Je renonce sans regret à tous leurs biens, vous m'en tenez lieu, tout en vous m'en recompense.

Belle Almanzine, reprit-il, je ne sçai comment répondre à tant de bontés, vous seule aurez ma tendresse, vous la meritez seule. Ciel! Ecou-

tés ma promesse. Bénissez notre union, elle sera éternelle dans mon cœur. Cet anneau vous en est le gage ; recevez-le belle Almanzine : aimez-moi, n'en rougissez plus, nous sommes époux.

Autorisés par l'himen, & guidés par l'amour, ils trouverent bientôt de nouvelles raisons de s'aimer. Combien cette nuit trop courte ne cachait-elle pas de plaisirs qu'on peut plutôt imaginer que décrire ? L'Abencerage n'avoit point oublié ses malheurs. Quelques soupirs le trahirent. Almanzine ne s'en apperçut point sans en être offensée. Abindarras, lui dit-elle, si vous ne m'aimez point, pourquoi m'avez-vous trompée ? vous paroissiez-je moins aimable ? Si j'ai quelques défauts ma

tendresse en est l'excuse. Est-ce une rivale ? nommez-la, je l'aimerai. Est-ce quelque autre peine ? ne me la cachez point, j'en trouverai le remède, ou je mourrai en le cherchant.

Mes malheurs, lui dit son Amant, m'étoient moins sensibles quand ils ne regardoient que moi seul : mais pourrois-je à présent les supporter ? ils me séparent de vous. L'ayant aussi-tôt instruite de ce qui le faisoit soupirer, belle Almanzine, poursuivit-il, je suis votre esclave, mais l'Alcayde d'Alore n'est pas moins mon maître. Nourri dans la servitude depuis l'instant où je vous ai vûë, je la supporterois sans peine, si celle qu'on m'a préparée ne m'éloignoit pas de vous. Avoüez donc que si je soupire

c'est moins parce que je manque d'amour , que parce que le mien est trop sincere.

Abindarras , poursuivit-elle , pourquoi vous livrer à des infortunes que je puis finir ? Vous êtes le maître de mes richesses , payez-en la rançon que Dom Rodrigue peut exiger. La lui envoyer , c'est assez remplir la promesse que vous lui avez donnée. Votre amour , belle Almanzine , reprit le More, ne me dicte point des conseils que je puisse suivre. Tout m'oblige à tenir ma parole. J'irai reprendre mes chaînes , je ne craindrai plus la fortune dès que j'aurai rempli mon devoir.

Eh bien ! dit-elle , je vous suivrai , craindrai-je la servitude , moi qui n'ai pas craint mon pere ? & pourrois-je rester

ter en liberté dans un temps que vous n'avez plus la vôtre? Vous ne vous lassez point de m'accabler de bienfaits, répondit-il. Vous voulez me suivre, j'y consens. S'étant aussi tôt pourvus de ce qui leur étoit nécessaire, ils partirent avant que le jour parût.

Brave Alcayde, dit l'Abencerage en présentant sa femme à Dom Rodrigue, je ne vous promis qu'un prisonnier, & des deux qui paroissent devant vous, il en est un qui en peut faire beaucoup d'autres. Vous voyez Almanzine, jugez si en elle mes peines ont une juste cause. Je la remets entre vos mains. Madame, dit le Castillan, j'ignore quel est le vainqueur, mais je ne dois pas moins à l'un qu'à

l'autre. Entrez aimables captifs, & comptez sur mon attachement.

Brave Abindarras, poursuivit-il, comment vous trouvez-vous de vos blessures? La fatigue du voyage, reprit le More, les a un peu enflammées. Quoi, dit Almanzine! vous êtes blessé, & je l'ignore? Mes playes, reprit-il, sont peu considérables, à moins qu'elles ne se soient augmentées pendant la route. Don Rodrigue fit venir des Chirurgiens. Tandis qu'on visitoit les blessures de son Amant, la tendre Almanzine cachoit ses inquiétudes sous un air gai: les Chirurgiens après les avoir sondées assurèrent qu'elles n'étoient point à craindre. Et le premier appareil ayant calmé la douleur,

la guérison suivit bien-tôt.

Genéreux Dom Rodrigue , lui dit un jour l'Abencerrage, j'attens de vos soins la fin de nos infortunes. Vous sçavez qu'Almanzine n'a pas osé ref- ter à Coyn dans la crainte que son pere ne fût bientôt informé de notre mariage. Le Roi de Grenade vous es- time, faites qu'il veuille nous pardonner. L'amour a com- mandé, ma faute étoit né- cessaire. Je ne puis vous re- fuser rien, reprit Dom Rodri- gue ; je vais lui écrire : il é- crivit en effet, & sa lettre étoit conçüe en ces termes :

**T** Rès - puissant Roi de Gre- nade ; Rodrigue de Nar- vaez vous represente qu'Abin- darras ayant été élevé dans Car- thame, y devint amoureux de la

Sij

fille de celui à qui vôtre Altesse  
 avoit confié la garde de cette  
 Place, & qui commande à pre-  
 sent à Coyn. Je rencontrai cet  
 Amant si tendre sur la route  
 de cette dernière Ville, lors-  
 qu'averti par Almanzine, il  
 profitoit de l'absence de son pere  
 pour aller la voir. Je scus par  
 moi-même combien il a de cou-  
 rage. Cependant je le fis prison-  
 nier. Touché de ses infortunes,  
 je lui rendis la liberté pour peu  
 de jours; il poursuivit son voya-  
 ge & fut époux presque aussitôt  
 que captif. Fidèle aux engage-  
 mens qu'il avoit pris avec moi,  
 il est revenu dans Alore avant  
 le temps prescrit, & sa maîtresse  
 a voulu l'y suivre. Vous voyez  
 quelles sont les peines de ces deux  
 Amans, soyons-en les seuls ar-  
 bitres. Ordonnez au pere d'Al-  
 manzine qu'Abindarras soit son

*gendre, & je lui remettrai sa rançon. Votre Altesse, très-puissant Roi, ne me marquera jamais plus de bonté qu'en faisant une action si digne d'elle.*

Un Ecuyer fut chargé de cette lettre, & l'ayant renduë au Roi, il vit la joye de ce Prince quand il apprit de qui elle étoit. Dès qu'il l'eut lûë, il fit appeller l'Alcayde de Coyn, & la lui montra. Celui-ci eut peine à cacher son trouble. Consolez-vous, dit le Roi, je ne puis rien refuser à DomRodrigue, mais mon amitié sera le prix de votre obéissance. Pardonnez à vos enfans, & conduisez-les chez vous. Je vous l'ordonne.

Quoique peu satisfait de cet ordre, le More obéit, &

se hâta de partir. Lorsqu'il fut arrivé dans Alore, ma fille dit-il à Almanzine, ne songeons plus au passé, le Roi le veut, je souscris à votre choix, & peut-être en eusse-je fait un moins bon. Quand on eut dîné, tendres époux, leur dit Dom Rodrigue, je vois avec plaisir que l'accomplissement de vos souhaits est dû à mes soins. Vous êtes libre, brave Abencerage, & la gloire de vous avoir vaincu me tiendra lieu de rançon. Les remerciemens d'Abindarras furent proportionnés à l'étendue d'une pareille grâce. Ils partirent le lendemain. Dom Rodrigue les accompagna, & pendant le séjour qu'il fit à Coyn avec eux, chaque jour vit une fête différente. Peu de temps après son

départ l'Alcayde de Coyn parla ainsi aux nouveaux époux. Mes enfans, leur dit-il, acquittez-vous avec Dom Rodrigue d'une partie de ce que vous lui devez. Parce qu'il est généreux, il n'est pas juste qu'il perde votre rançon. Je destine à cet emploi quatre mille pistoles. Quoique la loi soit différente de la vôtre, conservez son amitié.

A ce présent magnifique l'Abencerage en joignit un de sa part. Il envoya six chevaux superbement harnachés, avec autant de boucliers & de lances garnies d'or. La belle Almanzine fit faire une caisse de bois odoriferant, qu'elle remplit de linges & d'habits qu'elle accompagna d'une lettre pleine de remerciemens. Ce fut de

tant de présens le seul que Dom Rodrigue garda pour lui. Après avoir partagé les chevaux & les lances entre les Cavaliers qui l'avoient suivi, assurez Almanzine, dit-il à celui qu'elle avoit envoyé, que j'accepte cette somme comme la rançon d'Abindarras, mais que je la prie en même temps de vouloir bien la recevoir pour payer la dépense de ses noces. Son amié m'est infiniment plus précieuse que les présens les plus riches.

Un procédé si noble reçut mille applaudissemens. Les descendans de cet illustre Alcayde demeurent dans Antequerre, & par la noblesse de leurs sentimens répondent encore à celle de leur origine. Felismene finit ainsi son récit. Tous  
ceux

ceux qui l'avoient écoutée lui donnerent les loüanges que meritoit la façon dont elle s'en étoit acquitée. Ayant aufitôt pris congé de Felicie, chacun d'eux se retira.





## LIVRE CINQUIÈME.

**L**A Prêtresse s'étant levée de bonne heure alla trouver Felismene , elle n'étoit point encore habillée , & l'impatience de voir finir ses malheurs lui faisoit verser quelques larmes. Felicie la conduisit dans une gallerie voisine ; vos desirs seront bientôt remplis , lui dit-elle. Quand on aime, rien ne cause autant de chagrin que de voir toujours différer un bonheur qu'on espere vainement. C'est alors que la vie , quoique courte en elle-même , nous semble trop longue. Mes souhaits sont que les vôtres

s'acccomplissent. Partez sous cet habit que vous portiez quand mes Nymphes reçurent de vous leur liberté. Si mon secours vous est nécessaire, sans l'avoir même imploré, vous me trouverez auprès de vous.

Madame, dit Felismene, ma reconnoissance suffira-t-elle à tant de bienfaits? Est-il quelques services qui puissent répondre à ceux que vous me rendez? Que n'en ai-je une occasion? Puissent les Dieux, en m'en fournissant quelqu'une, vous montrer combien je souhaite d'en trouver. J'exécuterai vos ordres, & ce sera sans doute pour mon bonheur. Vous n'en donnez que de sages. J'espère, lui dit Félicie en l'embrassant, vous revoir ici plus heu-

reuse que vous ne l'êtes quand vous me quittez. Les Bergers m'attendent, allons finir leurs tourmens.

Elles se rendirent aussi-tôt dans une grande salle où les Bergers s'étoient déjà rassemblés. Aimable Felismene, lui dit la Prêtresse, entretenez, je vous prie, cette aimable compagnie jusqu'à ce que je revienne. Elle entra dans un cabinet voisin, & en sortit avec un vase dans chaque main. Berger, dit-elle à Sirene, je ne me servirois point d'un pareil remede, s'il étoit possible d'en trouver un autre; mais Diane ne peut être à vous que par la mort d'un Berger, dont la vie est aux Dieux, & qu'eux seuls peuvent finir. Cessez avant qu'elle arrive d'esperer un bien que

vous ne pouvez obtenir sans elle. Malheureux Silvain, & vous belle Silvagie, cherchez dans ce vase la fin de vos peines, & le commencement d'un bonheur que vous n'esperez même pas.

Tous trois obéirent, & tous trois en même temps tombèrent comme endormis. Bergere, dit la Prêtresse à Belise, ne cessez point d'espérer, vous serez heureuse, pourvû que vous attendiez ici que le destin se lasse de vous haïr. Madame, lui dit Felismene en riant, si c'est dans le repos que doit naître le bonheur, le sommeil de ces Bergers est si profond, qu'ils ne sçauroient manquer d'être heureux. Ne soyez point encore étonnée, dit Felicie, attendez qu'ils ne dorment plus.

Felicie s'approcha de Sirene & l'ayant éveillé, Berger, lui dit-elle, si tu voyois Diane se mocquer avec son mari des feux que tu sentis pour elle, quel seroit ton chagrin? Sage Prêtresse, répondit-il, je n'en sentirois aucun, & même je rirois avec eux de toutes mes folies. Si devenuë veuve, c'étoit de Silvain qu'elle voulût faire son époux; je me joindrois avec lui pour la confirmer dans un tel choix. Tant de soupirs, ajouta-t-elle tant de larmes! Tu n'en verses plus? L'amour en étoit la source, reprit-il, je n'en sens plus. Quoi, dit la Prêtresse! Tu n'aimes plus Diane? Je ne la hais pas, reprit le Berger; mais tous ceux dont je n'ai point à me plaindre ont autant de place qu'elle dans mon cœur.

Aimables Bergeres, dit Felicie, telle eût été la fin de vos maux, si les plaisirs de l'indifference n'étoient point au-dessous de ceux que je vous prépare.

La Pretresse s'approcha de Silvain, & l'ayant éveillé, belle Silvagie, s'écria-t-il, comment après l'avoir vûë, pourrois-je en aimer un autre? Diane, reprit Felicie, cederoit-elle à présent à Silvagie? Quand on s'est embarqué, continua le Berger, ce n'est qu'au port qu'on devient tranquille. Avant d'aimer Silvagie, mon cœur n'avoit pas encore trouvé ce port qui est tant à souhaiter; elle est celui que je desire; fasse l'amour que j'y fois reçu! Fatigué de la tempête, je veux y rester toute ma vie.

Ce Berger ayant voulu éveiller sa nouvelle Maîtresse , ses efforts furent inutiles ; il en avoit un chagrin inexprimable. Consolerez-vous , lui dit la Prêtresse , cette Bergere va parler , votre cœur dictera sa réponse ; mais entrez un moment dans ce cabinet , & n'en sortez point qu'on ne vous avertisse.

Tranquille Bergere , dit-elle à Silvagie , quoi , vous dormez ? Silvain , répondit-elle , étoit près de moi , qu'est-il de venu ? Vous rêvez , dit Felicie : Alanio votre Amant vient d'arriver , il a couru mille hazards pour vous chercher , son pere consent enfin que vous l'épousiez. Que m'importe , répondit-elle , si je n'y consens pas. Mais qu'est de venu Silvain ? Dès qu'il eut

vû son inquietude , quelqu'effort qu'il fît sur lui-même , il ne put se refuser le plaisir de la dissiper. S'étant échappé de l'endroit où il étoit , il vint se jeter à ses genoux. Bergers , dit la Prêtresse , & vous aimables Bergeres , il est temps de retourner à vos troupeaux. Mon amitié vous suivra par-tout. Pour vous Felismene , il faut partir dès demain.

Les Nimphes de Diane entrèrent alors pour feliciter les Bergers dont la Prêtresse avoit fini les tourmens. Glicere, Doride & Daphnide étoient celles dont la joye fut la plus vive. Elles se regardoient comme ayant été la principale cause du bonheur des Bergers. Les nouveaux Amans se marquerent autant de ten-

dresse que si la leur eût été ancienne. Cette journée n'eut que des plaisirs pour eux ; & dès le lendemain ayant pris congé de Felicie , la fin du jour les vit arriver chez eux.

Felismene étoit déjà vêtue en Bergere , & ses yeux versoit quelques larmes, quand elle fit à la Prêtresse mille tendres remerciemens. Elle sçut d'elle ce qu'elle devoit faire , & le chemin qu'elle avoit à prendre. Elle marchoit seule, mais mille soins dont elle étoit occupée , l'empêchoient d'y prendre garde.

Le Soleil étoit dans sa force, quand Felismene aperçut quelques cabanes. La chaleur qui commençoit à être trop grande, fit qu'elle songea à s'y retirer. A peine en fut-elle à la portée de la voix , qu'elle enten-

dit un jeune homme qui près d'une Bergere , lui disoit , pourquoi m'ordonnez - vous de chanter , vous sçavez les raisons que j'ai de répandre des larmes. Dans un malheureux , dites-vous , le chant augmente autant sa tristesse qu'il ajoute aux plaisirs de ceux à qui la fortune en fait goûter. Mon mal n'est point de nature que l'industrie des hommes puisse ou l'augmenter ou le diminuer. Exempt d'amour , votre cœur est encore libre , que ne chantez-vous ? vous le pouvez mieux que moi.

Tendre Arsilée, reprit-elle, ne sois point avare des talens que la nature t'a prodigués : celle qui t'en prie , si tu lui fais quelque demande n'aura pas moins de complaisance

pour toi. Répète-moi ces vers que tu fis pour Belise, lorsqu'Ergaste t'en pria par un ordre secret de ton pere. Amarillide, reprit Arfilée, il est bien étrange que vous n'exigiez de moi que ce qui peut me déplaire. Vous sçavez que le sort m'interdit toute espece de soulagement, ne puisse-t-il jamais vous apprendre quels sont mes maux! J'ai perdu Belise, & je n'ai point d'esperance de la retrouver; cependant vous voulez que je chante. Eh bien! ne me croyez point impoli, je vous obeirai; auprès de vous la complaisance devient un devoir. Il prit alors sa mutette & se mit à l'accorder. Felismene crut rêver quand elle entendit parler des deux Bergers que Belise croyoit morts.

Quand Arsilée cessa de chanter, Amarillide, dit-il alors, êtes-vous contente? Dois-je encore faire pour votre plaisir quelque chose qui m'en prive? Berger, lui dit-elle, j'ai scû de toi le commencement de ta passion, apprends-moi comment tu perdis Belise. C'est un malheur, reprit-il, que je ne conte point sans peine, mais vous vous plaisez à m'en faire. Je vais cependant vous obéir. Il commença alors un récit dans lequel Felismene qui l'écoutoit attentivement, crut trouver le caractère de la vérité. Celui, disoit-elle en elle-même, qui ne soulageroit point les chagrins d'Arsilée, mériteroit que la fortune en usât de même à son égard. Je ne quitterai point ces lieux qu'a-

près l'avoir instruit du sort de celle qu'il aime.

S'étant approchée de la cabane, belle Bergere, dit-elle à celle qu'elle y vit, me permettez-vous d'attendre ici que la chaleur du jour soit passée? Cette maison, lui dit Amarillide, n'est point assez belle pour vous y recevoir, & cela seul m'empêche de vous l'offrir; cependant si vous vous en contentez, nous n'oublierons rien pour vous la rendre agréable. Le Berger ayant ajouté quelques complimens à celui qu'Amarillide venoit de faire, aimable Arfilée, lui répondit Felismene, tant de politesse est digne de vous; le ciel m'a permis de vous en récompenser. Elle entra dans la cabane, & y fut reçue avec tout l'em-

preslement possible. Tous s'étant assis, belle Bergere, lui dit Arfilée, puis-je vous demander par quel hazard vous sçavez mon nom? Quoique vos habits soient bien differens de ceux qu'on porte à Salamanque, je vous connois mieux que vous ne pensez; je viens vous apprendre ce que vous mourez d'envie de sçavoir depuis long temps. Berger, poursuivit-elle, il n'est rien que l'on doive plus estimer que la constance, surtout dans les femmes, parce qu'elle y est plus rare. Il en est une à laquelle vous devez une éternelle reconnoissance. Oui, si Belise vous sçavoit en vie, rien n'égaleroit sa joye.

On ne peut exprimer celle que ressentit Arfilée en apprenant que Belise lui étoit

fidelle, & qu'il pouvoit la recevoir. Comment puis-je exprimer vos bontés, dit-il à Felismene? Quel service de ma part peut répondre à tant de graces? Puisse le ciel vous rendre aussi fortunée que vous venez de me rendre heureux! Chere Belise! je vous reverrai: le puis-je croire? Après tant de peines, je vois enfin l'esperance: qu'elle a de douceurs!

Amirillide prit la parole, belle Bergere, dit-elle à Felismene, vous finissez les chagrins du Berger qui meritoit le moins d'en avoir. Il est dans ces lieux depuis six mois; rien n'avoit pû le consoler. En vain m'y suis-je efforcée, aussi-bien que celles qui conduisent ici leurs troupeaux. Si mon recit, dit Felismene, n'eût

n'eût pas prevenu celle qu'il aime, elle seule pouvoit finir ses maux. Vous venez, dit Arfilée, de rendre la vie au plus tendre de tous les Amans. Felismene avertit Arfilée du chemin qu'il avoit à prendre pour aller chez la Prêtresse de Diane, & dès que la chaleur fut passée, ce fidèle Amant ayant laissé les deux Bergeres dans sa cabane, prit la route qui venoit de lui être enseignée.

Silvain & Silvagie alloient retrouver leurs troupeaux que conduisoient des mains étrangères. Ils se livroient sans remords à des plaisirs tels que ceux que l'on goûte quand on revoit l'objet que l'on aime, après en avoir été long temps séparé. Si ceux de Sirene qui les ac-

compagnoit étoient moins vifs , du moins étoient-ils sans peines , il n'aimoit plus & ne songeoit plus à être aimé. Je ne puis comprendre jusqu'à quel point vous êtes changé, lui disoit Silvain : vous me faites pitié. Je suis cependant bien aise que vous soyez sans chagrins depuis que votre cœur est sans amour. En quoi vous fais-je pitié , dit Sirene ? J'avouë que mon état est ennuyeux , cependant puisse la fortune ne m'en jamais retirer ! Plus ton bonheur est grand, plus elle peut le troubler , & je tremble qu'elle ne songe à le faire quelque jour. Ses coups les plus à craindre , reprit Silvage , sont toujours au-dessous des biens dont elle nous comble. Quand j'étois aimé , dit Sirene , je ne croyois point

que mon bonheur pût finir. Je bravois le sort ainsi que vous , mais ne m'imites pas , tout est soumis à son inconstance. Que ne dois-je point à Felicie ? Je n'esperois pas pouvoir jamais parler de mes maux avec tant de tranquillité. Cette sage Prêtresse , dit Silvage , a fait le bonheur dont je jouis ; je lui dois mon amour. C'est sur moi qu'elle a répandu plus de bienfaits , reprit Silvain ; ma reconnoissance doit durer autant que ma vie. Puisse-t-elle être longue autant qu'heureuse , reprit la Bergere : je ne puis l'être qu'à ce prix. Quand on sent tant d'amour , dit Sirene en souriant , un tiers n'est-il pas de trop ? C'est ainsi que s'entretenant ensemble , ils sentoient moins la fatigue du chemin.

Ils voyoient déjà leurs cabanes quand ils entendirent une voix auprès de la fontaine : elle fut bien-tôt reconnue. C'est Diane qui chante ici , dit Sirene. Je le crois comme vous , dit Silvagie ; cachons -nous pour pouvoir mieux l'entendre.

S'étant placés sous des mirthes , Diane leur parut avoir mille charmes. Je nâquis malheureuse , disoit-elle. J'oubliai Sirene pour obéir à mon pere , mais que ne perdis-je plutôt la vie , je ne sentirois point de remords : mon époux se livre à la jalousie , & j'en suis la victime , sans lui en avoir fourni aucun prétexte. Pourrois-je être moins triste dans un Hymen si mal assorti ?

Les temps étoient bien changés , Sirene étoit libre , &

grace à l'indifference , il put voir Diane sans plaisir , & l'entendre sans chagrin. Silvain qui l'avoit aimée si tendrement ne fut pas moins insensible. Il crut pouvoir l'être d'autant plus que cette Bergere ne lui avoit jamais marqué que de la haine. La feuille Silvagie compatit au malheur de Diane , & craignit pour elle - même un état si plein de chagrins.

La nature , dit-elle à Sirene , n'a point de beautés dont Diane ne soit ornée , il ne lui manque qu'un destin plus favorable. Si la fortune lui eût été plus propice , elle auroit un époux plus digne d'elle. N'est-il pas juste , reprit Sirene , que celle-là soit infortunée qui causa le malheur des autres. En quoi Diane t'a-

t'elle offensé, dit Silvagie ? Depuis qu'elle est mariée, moins par son choix que par celui de son pere, elle a dû t'oublier ; les raisons que nous avons sçûës ne te donnent point le droit de te plaindre d'elle. Berger, ajouta Silvain, je suis le seul qui puisse l'accuser d'ingratitude. Tu meritois un traitement different, reprit Silvagie, il n'est point de Bergere qui ne puisse se faire un merite de ton goût pour elle.

Diane entendit du bruit & se leva. Ils allerent au-devant d'elle. Cette belle personne leur demanda d'où ils venoient. Ils répondirent à sa question, mais ce ne fut point comme autrefois. Ce changement la toucha : mais ce qui la piqua davantage,

c'est qu'elle vit dans les regards de Silvain le plaisir que lui caufoient ceux de Silvagie.

Aimable Sirene , lui dit Diane , vous avez été absent pendant bien du temps. Belle Bergere, lui répondit-il, vous avez causé les malheurs de ma vie ; mais je parle à présent avec joye des dangers que j'ai courus. N'en avez-vous plus à craindre , ajouta-t-elle ? Je le crois , puisque j'ose vous parler , reprit-il. Dans le temps de votre amour pour moi, reprit Diane, je ne vous ai jamais vû moins de liberté. Cependant , repliqua le Berger , je vous sacrifiois celle dont je jouïs à présent. Veüille le ciel vous faire autant de biens que vous m'en souhaitiez alors ; ma tendresse est éteinte , mais il m'en

reste affés pour desirer vivement que vous puissiez devenir heureuse.

Diane étoit alors en proye à mille chagrins , & l'on découvroit sa douleur quoiqu'elle affectât l'indifférence la plus tranquille. Le Crepuscule avoit pris la place du Soleil quand ils arriverent à leur Village. S'étant aussitôt quittés chacun d'eux se retira dans sa maison.

Arfilée ayant traversé la forêt de Diane s'assit au bord d'un ruisseau qui couloit près des murs du Temple. Belise le croïoit mort. Dans la crainte de l'effrayer , il attendoit que quelqu'un parût par qui elle pût être prévenuë sur son retour ; lorsqu'il apperçut une Nimphe qui chassoit dans la forêt. C'étoit Polidore , celle dont

dont la maîtresse d'Arfilée avoit le plus gagné l'amitié. Berger, lui dit-elle, d'où venez-vous? & quelle affaire vous amene en ces lieux? Aimable Nimphe, répondit-il, je ne veux point en faire un secret; si vous vivez sous la conduite de la sage Felicie, c'est chez elle qu'habite celle qui cause tous mes maux. Belise est son nom. Je suis sa plus tendre amie, reprit la Nimphe, je veux aussi être la vôtre, & pour vous le prouver, je vais vous donner un conseil: oubliez la, si vous pouvez, sans cela vos maux seront aussi grands que ceux qu'elle endure; celui là n'est plus, qui seul pouvoit les finir. Belle Nimphe, interrompit-il, c'est d'Arfilée dont vous parlez. Oui, répondit-elle, le Ber-

ger qu'elle aimoit plus qu'elle-même , s'appelloit ainsi. Vous êtes plus malheureux qu'il ne l'a été , puisque vous aimez sans pouvoir attendre de recompense. Quoique je n'aye jamais connu l'amour, je sçais qu'aimer seul est un état rempli d'amertume. Je vois, reprit-il , que la tendresse de Belise ne s'est point éteinte après la perte qu'elle a faite d'Arfilée. Cette réflexion fait mon bonheur. Votre amour , ajouta Polidore, est bien singulier. Quand vous sçaurez mes raisons , répondit-il, vous le trouverez moins extraordinaire.

Il l'instruisit des es aventures , & dès que Polidore eut sçu qu'il étoit cet Arfilée dont son amie pleuroit la mort , elle sentit un conten-

tement que les expressions ne peuvent rendre. Heureux Berger, lui dit-elle, je ne puis te marquer combien le bonheur de ta maîtresse cause de joye dans mon cœur. Sa constance l'en a renduë digne. Tu meritas d'être assez aimé d'elle, pour que la persuasion où elle étoit de ta mort, ne l'engageât point à t'oublier. Mais pourquoi differons-nous son bonheur? Souffre que j'aïlle la détromper: qu'elle apprenne de moi que tu vis. Ne quitte point ces lieux de quelques momens, & j'y amenerai celle à qui tu dois tant d'attachement. Aimable Nimphe, répondit-il, je serai heureux si vous voulez que je le sois; vous obéir est une loi que je me fais gloire de m'imposer.

Dès que la Nimphe se fut éloignée , Amour , dit Arsilée : tu sçais finir mes chagrins , ils cessent & j'en ai moins senti que je ne goûte de plaisirs. Moments trop courts ! Fuyez avec moins de rapidité. Aimable Belise , ajouta-t-il , la vie que tu crus finie , me fut conservée pour t'aimer.

Belise se promenoit dans la forêt avec Glicere & Doride. Polidore s'avança vers elles avec tant de précipitation qu'elles craignirent que leur compagne ne fût poursuivie par quelqu'un qu'elle vouloit fuir. Mais la gayeté qu'elle fit paroître en les abordant les rassura. Si vous sçaviez , dit-elle à Belise en l'embrassant , de qui vous vient ce baiser , il auroit pour

vous mille douceurs. Aimable Nimphe, reprit la Bergere, celui-là n'est plus à qui ce que vous dites eût convenu. Mais, lui dit la Nimphe, avez-vous des preuves bien sûres de la mort des deux Amans que vous regrettez ? Moi-même j'en ai été le témoin, répondit elle : me seroit-il permis d'en douter ? Cependant ajouta la Nimphe, si l'on vous disoit qu'ils vivent encore, que répondriez-vous ? Quiconque me tiendrait un pareil discours, dit Belise, auroit envie de renouveler mes chagrins. Pouvez-vous me soupçonner d'un semblable dessein, reprit la Nimphe, moi qui prends tant de part à vos peines ? Ecoutez & croyez-moi.

Dès que Polidore eut ache-

vé son récit , belle Nimphe, lui dit Belise , qui peut vous avoir appris que mon Amant & son pere ne sont point morts ? C'est votre Amant lui-même , dit Polidore. Est-il possible , s'écria cette tendre Amante ! Arsilée est encore en vie ! il a pû vous le dire ! Suivez-moi , reprit la Nimphe , & vous le verrez. Qu'entends-je , ajouta Belise ! il est ici ? Courons à lui : marquez moi votre amitié en me le faisant voir. Ainsi parloit la Bergere , mais sa joye étoit imparfaite , la crainte la balançoit , & ses esperances étoient mêlées de doutes.

Les Nimphees suivirent Belise vers l'endroit où Polidore avoit laissé Arsilée. Le zéphir leur fit entendre sa voix avant qu'elles pussent le voir.

Belise l'ayant reconnuë , une joye inexprimable se fit sentir dans son ame , & lui rendit des graces que la tristesse tenoit depuis long-tems comme ensevelies. C'est Arfilée que j'entends , s'écria-t'elle , ne me trompe - je point en l'appellant mon Amant ? Son Berger la vit alors : il vint au-devant d'elle , & ses sens ne purent suffire à sa joye. Son émotion étant devenuë un peu moins forte , aimable Belise , lui dit-il , que ne dois-je point à la fortune qui me paye ainsi des injustices qu'elle m'a fait souffrir ? Destin favorable ! tu n'as plus de graces à me faire. Si quelques peines suivent toujours tes bienfaits , tempere ma joye par des chagrins peu sensibles. Belles Nymphes , mon trésor

ne devoit être qu'entre vos mains. Mes plaisirs puissent-ils vous en causer ! Vous ne les trouverez point trop grands, si vous connoissez l'amour. Mais vous, Bergere, vous vous taisez, est-ce de plaisir ou de douleur ? Dissipez des doutes que mon cœur ne peut souffrir. Ma joye, lui dit Belise, ne seroit point assez grande, si mes paroles pouvoient l'exprimer ; jugez-en seulement par les chagrins que votre perte m'a fait sentir.

La vivacité de leur amour toucha les Nymphes, elles reprirent le chemin du Palais, & ce fut en y retournant que Belise voulut sçavoir d'Arfilée quel étoit le sort d'Arsenio. Son Amant lui répondit qu'ayant sçu sa fuite, il avoit

quitté le monde pour passer dans la solitude le peu de momens qui lui restoit encore à vivre: il ajouta qu'il y étoit fort content. Ils étoient arrivés au Temple lorsqu'Arfilée cessa de parler. Felicie les reçut avec bonté; & les deux Amans s'étant jettés à ses genoux la remercièrent du bonheur qu'ils goûtoient, & qu'ils ne devoient qu'à ses soins.





## LIVRE SIXIÈME.

**L**ES deux Bergeres qu'Arfilée venoit de quitter se demandoient l'une à l'autre compte de leurs aventures. Felismene racontoit les siennes quand un Berger vint à leur cabane. Quoique triste, il avoit un air aimable. Dès qu'il parut, Amarillide voulut fuir, mais Felismene la retint. Pourquoi me quitter ainsi, lui dit-elle, mon amitié ne le merite pas. Amarillide, lui disoit le Berger, ne pense point à mes maux, ne songe qu'à ce que tu te dois à toi-même. Etant si belle, faut-il

que tu sois ingratte? Mes yeux en larmes offrent aux tiens mille raisons de n'être point en colere contre un malheureux qui t'adore. Tu devrois rester, tu le sçais, mais tu fuis, & tu crains de voir celui qui paye si cher le plaisir de t'avoir vûë. Belle Amarillide, dit alors Felismene, ce Berger paroît vous aimer, écoutez-le, que risquez-vous? Que me servira-t'il de l'entendre, lui répondit la Bergere? il me croit moins que sa jalousie; la sienne est extrême, il est un de ces Amans qui font le malheur de ce qu'ils aiment.

Belle Felismene, dit Philemon, c'étoit le nom du Berger, soyez notre Juge; je consens à perdre la vie, si j'ai mérité jamais sa colere. Si celle

qu'Amarillide a contre moi est injuste , qu'elle en soit punie en l'apprenant de vous , pour toute peine qu'elle connoisse son ingratitude. J'y consens , belle Felismene , reprit Amarillide , jugez lequel de nous deux a tort.

Aimable Bergere , dit Philemon qui prit la parole , si vous aimâtes jamais , vous verrez aisément combien Amarillide me fait d'injustice. On n'a point d'un Amant les soupçons qui lui parlent contre moi ; son ingratitude & sa tendresse sont sans égales. Le sort lui avoit destiné mon cœur , & je l'aimai dès l'enfance. Six mois se sont passés depuis qu'Arfilée vint dans ces lieux y chercher sa Maîtresse à qui de grands malheurs ont fait quitter sa patrie. Il pa-

roissoit si affligé qu'Amarillide en fut touchée, soit qu'elle ait senti pour lui plus de pitié que pour moi, soit qu'elle ait eu d'autres raisons, rien ne put l'en séparer. Si je lui en parle, elle me regarde avec indignation. Quand elle veut plaire, ses beaux yeux font naître autant d'amour qu'ils inspirent de crainte quand le courroux les anime. Je me livrai à des soupçons, je me plaignis même des chagrins qu'Amarillide se plaisoit à me faire souffrir, & cette défiance de ma part l'a offensée à tel point qu'elle ne veut plus me voir : Ma faute mérite-t-elle tant de haine ?

Belle Bergere, reprit Amarillide, Philemon m'a aimée, je l'avouë, ou du moins il a voulu me le faire croire ; aussi

ma tendresse pour lui m'a-t-elle fait mépriser bien d'autres Bergers, dont les troupeaux paissent dans ces lieux. Témoin de ma résistance, devoit-il craindre que je manquasse à mon devoir après tant d'efforts? Ceux que j'ai refusés ne m'aimoient pas moins que lui; devoit-il craindre que je l'oubliaffe? Le fidele Amant de Belise ne me parla jamais de tendresse, & moi-même je ne l'entretins jamais que des moyens d'adoucir ses maux. Philemon peut le dire, il nous écoutoit toujours; mais quelle étoit sa prévention? Mes prieres les plus vives ne l'empêcherent point de me quitter; sans doute en s'éloignant de moi il crut abréger mes jours, mais il ne fit que rendre les siens plus

malheureux. Ce n'étoit point assez qu'il eût formé des soupçons si défavantageux pour moi, il osa les publier, & par-là fit autant de tort à ma réputation, qu'il nuisit à son propre bonheur. Il partit enfin; qu'a-t-il à dire, si j'ai sçu profiter de ses remèdes mieux que lui-même? Vous vîtes ma joye quand vous en donnâtes tant de sujets à celui qu'il croit être son rival; n'est-ce point assez pour ma justification? Tels sont les motifs qui m'ont fait oublier Philemon. Je crains trop ses soupçons, & je veux profiter du moment où je puis ne le plus aimer, sans qu'il en coûte rien à mon cœur.

J'avoue, reprit Philemon, que connoissant votre vertu

ma défiance est plus blâma-  
ble, mais vous n'avez pas dû  
m'en faire un crime ; pouvois-  
je changer les loix de l'amour ?  
Elles sont toujours les mê-  
mes, & quelque belle, quel-  
que vertueuse que vous fussiez,  
je ne pouvois m'y soustraire.  
Le moindre objet suffit à la  
jalousie. Un simple doute peut  
l'exciter. Ne dût-elle pas  
se faire sentir dans mon cœur,  
lorsque je voyois Arfilée re-  
cevoir de vous tant de mar-  
ques d'amitié ? Je crus que  
vous l'aimiez ; si je le dis, ce  
ne fut point de maniere qu'on  
pût mal interpréter mes soup-  
çons. Votre sagesse me rassu-  
roit ; cependant je craignis  
souvent ce qui pouvoit arri-  
ver, si votre amitié pour lui  
prenoit un peu plus de forces.  
Le motif que vous m'imputez  
ne

ne m'a point fait quitter ces prairies , ce fut pour ne vous point être à charge. Si chercher du soulagement dans les maux , c'est vous offenser , je n'en pouvois être plus puni que par mon absence ; elle n'eut aucun pouvoir sur mon amour , comparez-le au vôtre que mon éloignement put éteindre. Moins vous aimiez Arfilée , plus je suis à plaindre. Quelle place avois - je dans votre cœur, si vous m'avez sacrifié à qui vous étoit indifférent? J'ai pour moi mille autres raisons, mais je néglige de m'en servir. De quelle utilité me seroient-elles, si l'amour n'en écoute aucune? C'est la douceur, c'est la confiance qui doivent vous parler en ma faveur , & si vous refusez de les entendre, je se-

rai toujours malheureux. Il dit, & prenant sa musette il chanta ces paroles :

La jalousie au regard sombre  
Naît dans un cœur aussi-tôt que l'amour;  
Et l'un & l'autre y causent tour à tour  
Des plaisirs, ou des maux sans nombre.



Envain l'amour attendri par ma plainte  
Paroît-il à mes vœux égalier mon bonheur.  
Un triste doute, un soupçon, une crainte  
Toujours de ses bienfaits trouble en moi la  
douceur.



Quelle gêne est pour vous cette inquiet  
Amante  
Qui d'un œil tendre observe tous vos  
pas ?  
La voir tranquille, est la voir inconstante.  
S'il paroît un rival, peut-on ne trembler  
pas ?



Ce Dieu, quoiqu'il en coûte à celui qu'il  
inspire,

Rend vrai-semblable un soupçon dange-  
reux.

Reconnoissez l'amour, & sous un tel em-  
pire,

Osez encor vous flatter d'être heureux.

Les larmes qu'il avoit ré-  
panduës ne furent point inu-  
tiles. Amarillide soucrivit à  
la Sentence que Felismene  
prononça en faveur de Phi-  
lemon, il en eut autant de  
joye que sa maîtresse eut de  
plaisir à lui faire voir com-  
bien sa jalousie avoit eu peu  
de fondement. Le jour trop  
court eut mille douceurs pour  
les Amans qu'il avoit vû réu-  
nir. Felismene partit le len-  
demain. Avant de se quitter  
les deux Bergeres s'étoient  
promises l'une à l'autre de  
s'instruire mutuellement de ce  
qui pourroit leur arriver.

Silvain & Silvagie plus amoureux que jamais, faisoient paître leurs troupeaux sur les bords de l'Eslla. Ils y vivoient avec Sirene ; & Diane à qui la tranquillité de ce Berger caufoit un chagrin secret, se rencontroit souvent avec eux. Le hazard la conduisit un jour à la fontaine des Alifiers, elle cherchoit un de ses agneaux qui s'étoit écarté des autres ; y ayant vû Silvain & Silvagie, elle s'assit auprès d'eux. Après s'être entretenus de plusieurs sujets ; pourquoi ne parlons-nous pas de Sirene, lui dit Silvain ? Le présent me cause trop d'inquiétude, lui répondit Diane, pour songer encore au passé : autrefois ce Berger ne croyoit être heureux que lorsqu'il étoit auprès de moi, il n'en est plus de mê-

me , le temps détruit les choses qui semblent devoir être à l'abri de son pouvoir. Souvent il adoucit aussi des maux dont on desespere de voir la fin. Sans son secours je n'aurois pû résister à mes chagrins. Belle Diane , lui dit Silvagie , les Dieux aiment trop le monde pour vouloir vous enlever à son admiration. Aimable Silvagie , reprit Diane , le monde ne perdrait rien à ma mort. S'il vous conservoit, votre beauté suffit à sa gloire. En faut-il une autre preuve, ajouta-t-elle en souriant ? Le Berger qui me promit tant de fois de m'aimer toujours , ce Berger vous a vûë, & m'a quittée.

La belle Diane étoit plus touchée du changement de Silvain , que de l'indifference

de Sirene. Celui-ci ne l'aimoit plus, mais il n'aimoit rien, & Silvain lui avoit préféré une rivale. Quoiqu'elle ne l'eût jamais aimé, son inconstance la piquoit plus que celle de Sirene.

Vous êtes trop belle, reprit Silvain, pour que j'aye pû vous oublier, & si cette Bergere a presentement mon cœur, c'est qu'elle n'a point rougi de se voir aimée par celui que vous aviez méprisé. Votre tendresse est bien placée, lui répondit Diane, & j'eus tort de ne pas répondre à celle que vous m'avez marquée autrefois; n'en parlons plus: mais si vous voulez que je vous aye encore quelque obligation, vous engagerez cette aimable Bergere à joindre sa voix à la vôtre; exé-

cutez quelque morceau de caprice , & qui n'ait point été préparé , je vous accompagnerai avec ma musette. Silvagie consentit à cette proposition : elle n'avoit pû voir son Amant parler si long-tems à sa rivale , sans en sentir quelque mouvement de jalousie. Et c'est ainsi qu'elle commença.

SILVAGIE.

Pourquoi, Berger, paroître si content ?  
 Vit-on jamais , je le dis en tremblant,  
 Tant de gaité dans un Amant fidele ?

SILVAIN.

J'aime , & je suis aimé ; puis-je être plus  
 heureux ?  
 Pour couronner mon ardeur immor-  
 telle ,  
 Le tendre amour s'est réglé sur mes  
 vœux.

SILVAGIE.

Si j'eusse eu pour tes feux moins de re-  
 connoissance ,

Serois-tu mort en soupirant ?

SILVAIN.

N'en doutes point, ma tendresse s'offense  
De te voir rire en me le demandant.

SILVAGIE.

Autant que tu le dis, regne-t-elle en ton  
ame ?

SILVAIN.

Es-tu contente, si ma flamme,  
Bergere, égale ta beauté ?

SILVAGIE.

Est-ce prudence ? est-ce caprice ?  
Je doute quelquefois de ta fidélité.

SILVAIN.

Du fort à mon égard, c'est la seule injustice.

Pendant qu'ils chantoient  
encore, Sirene étoit parti du  
Village, & s'approchoit de  
la fontaine : il comptoit y  
trouver les deux Amans. De-  
puis qu'il ne l'étoit plus, leur  
entretien

entretien étoit ce qui lui plaisoit davantage. Mais qu'il est difficile de penser sans regret au bonheur que l'on a perdu! Ayant remarqué dans la prairie les troupeaux que Diane abandonnoit à la garde de ses chiens, il se souvint qu'en les conduisant avec elle, il se donna souvent plus de peines qu'il n'en prenoit pour les siens. Il s'en approcha en rêvant, & les dogues l'ayant cru étranger alloient l'attaquer; mais l'ayant aussi-tôt reconnu, ils l'accablèrent de caresses; les brebis mêmes s'assemblerent autour de lui, & n'ayant point oublié ses traits, elles s'empresserent de reconnoître celui qui les avoit conduites. Ce spectacle eût banni l'indifférence de son cœur, si Felicie ne l'y eût affermie par

des remèdes puissans. Triste souvenir , s'écria-t-il assez haut , pourquoi troubler ma tranquillité ! L'éloignement m'a guéri , fuyez loin de moi , que cherchez-vous dans un cœur où l'amour ne regne plus ?

Silvain ayant reconnu sa voix , Berger , lui dit-il , si quelques affaires ne t'appellent point ailleurs , viens passer ici le temps de la chaleur , il n'est point de lieu plus agréable , sur-tout quand on y voit Diane. Sirene s'étant approché de la fontaine s'assit sur ses bords.

Attachée à des nœuds mal assortis , Diane rêvoit profondément ; mais voulant se dérober à sa tristesse , elle interrompit les deux Bergers qui s'entretenoient d'un détail de

campagne. Pourquoi, dit-elle à Silvain, parlez-vous devant Silvagie, d'autres choses que d'elle-même? Sa beauté devoit être le sujet de vos entretiens, & sans vous embarrasser vainement des biens dont la fortune dispose, vous devriez ne songer qu'au bonheur dont elle vous a cru digne. Belle Diane, reprit Silvain, je vous ai mille obligations, vous m'avez appris à connoître les rigueurs de l'amour, vous m'apprenez à profiter de ses récompenses; vous me reprenez avec justice, & j'avouë que devant Silvagie je ne devois m'occuper que du plaisir qu'on goûte à la voir. Belle Bergere, ajouta-t-il, pourquoi Sirene baisse-t-il les yeux quand vous parlez? il semble que vos dis,

cours lui déplaisent. Je crois, reprit-elle, que la seule raison qu'il ait d'en agir ainsi, c'est le peu de connoissance qu'il a de ses veritables interêts. Est-ce ainsi que vous vous justifiez, reprit Sirene ? Je ne crois point avoir besoin de le faire, répondit-elle; j'ai suivi les ordres d'un pere, le devoir l'exigeoit. L'amour vous défendoit de l'écouter, reprit Sirene. Où le devoir a parlé, reprit Diane, c'est à l'amour à se taire. Je ne sçai rien, ajouta Sirene, qui eût dû éteindre la tendresse que vous m'aviez promise. Obéissant même à votre pere, vous pouviez ne me pas oublier, mais vous l'avez fait, & ce fut un bonheur pour moi. Un Amant est toujours malheureux quand celle qu'il aime est mariée. De

quels traits la jalousie ne sçait-elle pas lui dépeindre un rival heureux , & qui pour l'être n'a qu'à le vouloir ? C'est alors que les maux d'un Amant sont d'autant plus grands qu'il ne peut s'en plaindre. Vous n'aimez plus , reprit Diane , & ne voulez plus être aimé. Il est vrai , dit Sirene , & je voudrois que tout le monde agît comme moi. C'est une façon de penser bien surprenante , reprit Diane. Moins que votre inconstance , répondit le Berger , si l'on pense à tous vos sermens. Mais vous le dites ; ne parlons plus du passé , pour moi je ne veux plus songer qu'à rendre graces à Felicie de l'aimable tranquillité dont elle me fait jouir. Tendre Silvain , reprit Sirene , veux-tu que nous chantions

quelques vers , repétons-en quelques - uns de ceux que nous adressions à l'envi l'un de l'autre à celle dont nous avons reconnu tous les deux ou l'ingratitude ou l'inconfiance.

Diane ne put les écouter sans chagrin , ses yeux étoient pleins de larmes , & la douleur la plus vive étoit peinte sur son visage mieux qu'elle n'eût pû l'exprimer. Elle se leva quand ils eurent cessé de chanter , & les ayant quittés elle alla retrouver ses troupeaux. Les Bergers eussent pû être sensibles à ses maux, si la reflexion n'eût temperé leur pitié , en les faisant ressouvenir que Diane leur en avoit refusé.





## LIVRE SEPTIEME.

**A** P R E' s qu'Amarillide & Philemon se furent promis de ne plus songer qu'à se plaire l'un à l'autre, Felismene les ayant quittés fit une assez longue route sans que les promesses de Felicie eussent leur effet. Cependant ses esperances étoient toujours les mêmes. Au milieu des peines elle n'oublioit point que mille plaisirs devoient les suivre. A la sortie d'un bois assez épais, elle entra dans une plaine vaste; & qui sembloit n'être bornée que par l'horison. Une assez grande Ville étoit proche, & Felismene en fut fa-

chée: Amie de la solitude, son chagrin les lui faisoit éviter. Aussitôt songeant à Soldine, elle donna des pleurs à ce triste souvenir ; on ne peut guere s'en refuser, quand un bonheur qui n'est plus se retrace à nos yeux.

Ayant laissé la Ville à main droite, elle regla ses pas sur le cours du fleuve. Elle en suivit les bords, jusqu'à ce qu'elle vit au pied d'un saule deux Bergeres moins belles que jolies. Elles étoient brunes, & leurs traits, quoique peu réguliers, étoient pleins de charmes. Leur habit parut étranger à Felismene. Elle s'approcha d'elles, & vit bien-tôt qu'elles étoient Portugaises. Eglée, disoit l'une d'elles, que tu traites avec injustice celui qui n'aime

que toi ! Tu as tort de manquer de pitié , quand elle est si nécessaire pour ton bonheur. Pourquoi mépriser un cœur que tu remplis tout entier ? Zelide , lui répondit Eglée , avec un certain air de froideur que donne l'indifférence , je crains l'inconstance , Dantée m'en fit autrefois sentir toute l'amertume ; si j'éprouvois une seconde fois sa légèreté , je ne pourrois en accuser que moi-même. Ne me parle point de son amour , ni des raisons qu'il employe pour ranimer le mien. Les temps sont bien changés , il promit de m'épouser , il s'est marié à une autre ; elle est morte à la vérité , mais je ne veux point prendre sa place ; au contraire , s'il m'aime autant qu'il le dit , je veux que

des mépris continuels le punissent de l'infidélité qu'il m'a faite.

Charmante Eglée, lui dit Zelide, tout ce que tu dis t'est inspiré par les graces, & si je fouhaittois changer de sexe, ce seroit pour t'offrir mon cœur. Mais pourquoi t'obstines-tu à vouloir que Dantée soit toujours malheureux ? Il allegue pour lui les mêmes raisons qui servent de fondement à tes plaintes. Quelques jours avant qu'il épousât Galatée, vous étiez ensemble dans le bois. Mon pere, te dit-il, veut me marier, que me conseilles-tu ? Je ne suis point d'âge à donner des conseils, répondis-tu à Dantée, mon consentement vous est-il nécessaire ? & doutez-vous qu'il ne faille suivre les or-

dres d'un pere ? Tu joignis à ce discours des regards aussi froids que si tu ne l'eusses jamais aimé.

Est-ce ainsi que Dantée se défend, répondit Eglée, & le trouves-tu bien justifié ? En vérité si ton esprit m'étoit moins connu, j'hesiterois à t'en accorder sur un pareil discours. Un Amant aussi indiscret que lui ne pouvoit attendre une autre réponse. S'il m'eût aimée, il lui eût été aisé de penetrer ma feinte. Deux jours auparavant nous étions ensemble sur les bords de cette riviere. Eglée, me dit-il, le consentement de nos peres est-il necessaire pour nous rendre heureux ? Marions-nous sans l'attendre. Berger, lui répondis-je alors, je suis à toi pour toujours, & puisque ta

parole me suffit pour compter sur toi, contente-toi de la mienne, ce n'est point ménager mon amour que d'en exiger un crime. Quelques jours après il épousa Galatée sans que je le sçusse. Crois-tu donc que je n'aye pas assez de raisons pour cherir une tranquille indifférence, que je n'ai pû recouvrer qu'avec peine.

Entre Amans, dit Zelide, on entend souvent tenir les mêmes discours, sans qu'on les interprête aussi durement que tu fais. Je sçais, reprit Eglée, que quand on aime on ne doit point peser les paroles, ni s'arrêter exactement à leur sens, on ne doit regarder qu'aux actions, & compter sur elles seules. Dantée s'est marié, je suis fâchée qu'il ait si peu joui de l'aima-

ble Galatée, & choquée de voir qu'il n'ait conservé aucune tendresse pour elle. A peine un mois s'est-il écoulé depuis sa mort, que son mari songe à de nouveaux liens. Les Dieux, reprit Zelide, l'ont retirée du monde, parce que Dantée ne pouvoit être qu'à toi seule. Eh bien, dit Zelide, si quand on a fait un choix il n'est plus permis d'y renoncer, le mien est fait, je suis à moi-même, je ne ferai point à Dantée; mon parti est pris, n'en parlons plus.

Felismene s'étant laissée voir alors, les deux Bergeres surprises de sa beauté se leverent, & vinrent au-devant d'elle. Elles voulurent sçavoir quelle étoit sa patrie. A mon langage, répondit Felismene, vous devez connoître que

mon pays est l'Andalousie ; de grands malheurs m'en ont exilée ; apprenez - moi comment on appelle la Province que vous habitez.

Les deux Portugaïses furent touchées de ses peines : la générosité est le caractère de cette nation. Belle Bergere, lui dit Eglée , vous êtes en Portugal ; la Ville que vous voyez devant vous est Coïmbre. La Noblesse qui l'habite, les sciences dont elle est l'asile , & le commerce que le Mondego y fait fleurir , contribuent tous à la rendre célèbre. Cette plaine doit son nom au fleuve qui l'arrose. Ce Château qui domine sur toute son étenduë s'appelle Montemor ( \* ) , la nature en a for-

(\*) Montemor étoit sa patrie , & c'est le nom sous lequel il s'est fait connoître.

tifié la situation , & la valeur de ceux qui l'habitent le rend imprenable , c'est dans son enceinte qu'il faut chercher la vertu.

La curiosité de Felismene étoit satisfaite , les Bergeres la presserent de manger ; elle versa quelques larmes pendant le repas. Les Portugaïses n'en sçachant point le sujet alloient le lui demander , quand une voix qu'elles reconnurent aussitôt les en empêcha. C'étoit le Berger pour qui Zelide s'employoit auprès d'Eglée , il s'approchoit en chantant.

Jene croyois pas , dit alors Eglée , qu'un concert dût se joindre à des mets si simples. J'y suis moins sensible qu'à l'honneur d'être avec vous , reprit Felismene. Je n'ai point à attendre de tels sentimens,

répondit Eglée , si desirer de vous avoir pour amie n'est point assez pour en être digne. Zelide interrompit sa compagne. Eglée, lui dit-elle, moins de cruauté te feroit paroître plus aimable ; mais , je vois que tu n'employes tant d'esprit que pour empêcher qu'on n'entende ton Amant.

Felismene ayant sçû qui étoit le Berger dont on entendoit la voix , les pria de vouloir bien l'écouter. Ses plaintes lui parurent au-dessus du regal qui les avoit précédées ; elles n'étoient point un ouvrage de l'esprit. Berger, lui dit-elle en elle-même, vos malheurs vous ont appris à vous plaindre , ils me font haïr la vie ; cependant veüillent les Dieux ne m'en point priver jusqu'à ce que  
j'aye

j'aye vû celui qui cause mes peines.

Croyez-vous, dit Zelide à Felismene, que cet Amant soit autant à mépriser qu'il le paroît à ma Compagne? Ne songez point à ses discours, reprit Eglée, ne jugez de son cœur que par sa conduite passée. Si la beauté de sa voix te parle pour lui; si c'est un sonnet qui t'attendrit, je pense toutdifferemment. Notre sexe, reprit Felismene, éviteroit bien des malheurs, s'il recevoit moins aisément les sermens de ceux dont le cœur est libre, il est aisé de les reconnoître à leurs discours; & devoit-on croire un Amant qui cherche dans la raison de quoi nous prouver un mal qui n'est sincere qu'autant qu'il s'en écarte? Que n'ai-je pro-

fité du conseil que je donne, je serois moins malheureuse ?

Dantée s'étant approché d'elles, belle Eglée, lui dit-il, puissent-elles au moins t'engager à m'accorder la permission de passer ma vie en cherchant à t'être utile ! Reste ici pendant la chaleur, j'aurai soin de tes troupeaux, ne prens point de peine que je puisse t'épargner ; le repos n'est pas fait pour moi quand il s'agit de t'en procurer : apprens-moi comment je puis t'instruire de ma tendresse, si ce n'est point assez la prouver, il n'est point d'épreuve que je refusasse de subir.

Berger, lui répondit-elle, j'eus pour toi tout l'amour qu'on pût avoir, & tu peux dire, si je te donnai jamais

quelque occasion de te plaindre : rien ne me paroïssoit agréable pendant ton absence. Pourvû que tes troupeaux ne courussent aucun risque j'étois sans inquiétude sur les miens, ton audace nâquit de tant d'amour : tu te croyois aimé, & l'indifference prit la place d'un feu si tranquille. Galatée devint ma rivale, & je priai souvent les Dieux de me venger d'elle & de toi. Tu sçais quels ont été mes chagrins ; mais le sort a voulu qu'ils cessassent. Ne tentes point de troubler la liberté que mes malheurs m'ont acquise. Mon cœur ne t'a échapé que par ta faute. Tu le méprisas, il te méprise. Felismene alloit prier Eglée de répondre avec moins de sevérité aux empressemens de Dantée, quand

un assez grand bruit se fit entendre du côté de la rivière. Les trois Bergeres guidées par le cliquetis des armes, s'avancèrent vers cet endroit. Un Cavalier résistoit seul à trois autres. Quoiqu'un de ses ennemis eût trouvé la mort en l'attaquant, il alloit cependant succomber. Mais Felismene crut que risquer sa vie n'étoit point trop faire pour sauver celle de ce guerrier. Elle s'approche du lieu du combat, & bientôt celui qu'elle protege voit tomber un de ses adversaires que les traits de Felismene ont percé. Le Cavalier recommence aussitôt un combat qui n'est plus inégal; mais Felismene sçait l'abreger, celui qui restoit encore à vaincre tombe sous ses coups. L'étonnement des

deux Portugaises fut tel qu'il ne pût être exprimé.

Le Cavalier dont la vie avoit échappé à tant de dangers, s'avança vers sa bienfaitrice, & baissant la visiere de son casque, belle Bergere, lui dit-il, que ne dois-je point à votre secours? Est-ce assez de ma reconnoissance? Felicimene resta quelque temps immobile. Dom Felix, lui dit-elle, puis-je en attendre de vous? Croyez-vous ne me devoir que la vie? Mon amour m'a fait quitter ma patrie, & votre inconstance m'a privée de ma liberté. Je suis ce même Valere, qui pour soulager vos peines ne songea point à s'en épargner. Mais n' soyez point surpris, si ma vie eût été nécessaire pour finir vos chagrins, la perdre au-

roit été mon plaisir. Sous mon habit naturel je vous aimai ; sous celui d'un Page je vous fus fidelle , & sous celui d'une Bergere je vous sauve la vie : il ne me reste plus qu'à vous immoler la mienne. Frappez cruel , si ma tendresse ne ranime pas la vôtre ; c'est de vos mains que j'attends la mort.

Dom Felix ne pût l'entendre sans être accablé de remords. Un nuage épais couvre ses yeux ; il tombe sans connoissance. Felismene effrayée souleve sa tête , & l'arrose de ses larmes. Sort cruel , s'écria-t-elle ! ma vie doit-elle finir avec la sienne ? Le plaisir que j'ai eu de le retrouver va donc ceder au plus affreux desespoir ? Aimable Dom Felix , ajouta-t-elle , si c'est Mor-

phée qui ferme ainsi tes paupières, reveille-toi. Mais, que dis-je ? Dans le temps-même où tu n'aimas que moi seule, je n'eus jamais assez de pouvoir dans ton ame pour en chasser le sommeil.

Les Portugaises joignoient des larmes à celles que Felismene répandoit; lorsque cette Bergere reconnut Doride qui s'avançoit vers l'endroit où elle étoit. Chaste Nimphe, lui dit-elle, vous seule pouvez me secourir; soulagez mes chagrins. Le courage est fait pour de tels coups, reprit Doride, mais consolez-vous, mille plaisirs vont succéder à vos peines.

Un breuvage que Felicie avoit préparé, & dont elle avoit chargé Doride, rendit la connoissance à Dom Felix.

La Nimphe ſçut auffi baigner ſes playes d'une eau ſalutaire, & une prompte guérifon ayant ſuivi ſes ſoins, l'amour reprit dans le cœur de Dom Felix tout l'Empire qu'il y avoit eu.

Aimable Felismene, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, ma vie n'eſt point aſſez pour tout ce que je vous dois; ma faute eſt inexcuſable, & je ne ſçais à quoi l'imputer. Si je pûs vous aimer malgré ma jeuneſſe, ce n'eſt point elle qui me rendit inconstant. Ce n'eſt point que Celie fût belle, elle l'étoit moins que vous. Si j'en accuſe le temps, je ſens qu'il dût ſervir d'épreuve à ma tendreſſe. Je pourrois rejeter mon crime ſur les effets d'une longue abſence, mais c'eſt envain, & l'envie de vous  
voir

voir ne devoit lui laisser aucun pouvoir sur mon ame. Je vous crois moins juste que remplie de bonté , puisque j'ose ainsi vous apprendre à ne me point pardonner. Son repentir toucha Felismene. Je vous aime trop , lui dit-elle , pour ne vous point accorder le pardon que vous me demandez à present. Si ce n'eût pas été mon dessein , je serois restée dans Soldine.

Doride s'approcha d'eux , & les ayant priés de venir au Temple de Diane , ils s'y rendirent sous sa conduite après quelques jours de marche. Les ordres de Felicie y avoient appellé Silvagie & son Amant. Le tranquille Sirene les y avoit accompagnés. —

Diane se livroit à des peines d'autant plus cruelles ,

qu'elle avoit honte de s'en plaindre. Un jour se croyant seule, qu'il fut malheureux, dit elle, le tendre Amant qui brûla des mêmes feux donc je suis consumée ! Mes maux me font juger de ceux qu'il souffroit. L'ingratitude fut le prix de son amour, elle est la récompense du mien. Je suis forcée à l'aimer, il ne peut y répondre, & témoin de mon désespoir il goûte tous les plaisirs de la vengeance. Diane cessa de parler. Une inconnue étant venue l'aborder, si j'ose vous interrompre, dit l'étrangere, c'est dans le dessein de soulager vos chagrins. Mon mal n'est pas susceptible de remedes, reprit Diane. L'amour, reprit l'Etrangere, trompe ainsi ses Esclaves. Je fus la sienne pendant long - temps.

J'ai couru mille dangers sous son empire, & si mes maux ont fini, croyez aussi que les vôtres peuvent être soulagés. Votre conversation les charmera pour quelques momens, dit Diane. Peut-on sçavoir ce qui vous amene sur ce rivage? On me nomme Alcide, répondit-elle, & vous sçauriez les raisons qui me conduisent en ces lieux, si avant de vous en instruire je n'avois à vous avertir qu'entre l'amour & la haine, il est un milieu que l'on doit choisir, c'est l'indifference. Elle n'est point un azile contre l'amour, reprit Diane. Les cœurs qui ont choisi son empire, ajouta Alcide, tranquilles & sans desirs, n'ont point à craindre le Dieu des Amans. Ce sont des rebelles, reprit Diane,

puisqu'ils méprisent l'ordre de la nature, ils osent se refuser à l'amour. Quoiqu'ils fassent, cette insensibilité n'est jamais la source du bonheur ; au contraire, ceux que ce Dieu frappe trouvent du plaisir dans leurs blessures : les chaînes qu'il donne plaisent à ceux même qu'il en accable.

Belle Bergere, lui dit Alcide, considérez-le avec un peu moins de prévention, & préférez le langage de la raison à celui que tiennent ceux qui en sont absolument écartés. L'amour n'est point aveugle, mais je le suis si j'obéis à ce qu'il inspire. Ce n'est point un enfant, mais l'Amant en est un qui dans le même instant, craint, espère, pleure & rit. Ses flèches, son arc, ne sont que des menfon-

ges, lui-même est un fantôme que les hommes se sont formé. Le croire si puissant c'est avouer notre lâcheté. Notre foiblesse est tout son pouvoir. Ne craignez point un Dieu qui n'est que dans notre idée. Surmontez vos passions, tant de courage fera votre sûreté. Cette divinité que vous semblez redouter, n'aura plus de pouvoir sur vous, si vous cessez de lui en donner.

Pendant que les deux Bergeres s'entretenoient ainsi, Egon guidé par sa jalousie s'approchoit d'elles. Diane l'ayant appelé du nom d'époux, Berger, lui dit Alcide, je dois infiniment au hazard, puisqu'ayant rencontré ici la belle Diane, je puis aussi voir celui qu'elle a jugé digne

de la posséder. Permettez-moi de vous dire, ajouta-t-elle, que ce n'est pas profiter de votre bonheur, que de quitter un seul moment une épouse si remplie de graces. Le soin de ses troupeaux, reprit Diane, exige de lui bien d'autres soins. Je n'ai rien qui puisse mériter de telles preuves d'attachement.

Tous ceux qui vous voyent, reprit Alcide, ne pensent pas de même, ménagez leur goût, & rendez-vous justice par complaisance pour leurs sentimens: d'ailleurs un peu d'amour propre ne méfied point à la beauté. Une femme est moins belle lorsqu'elle ignore qu'elle a des appas, ou qu'elle néglige de les faire paroître. Berger, poursuivit-elle, avec une épouse si aimable vous

devez être le plus heureux du canton.

Un Berger se fit entendre alors auprès d'eux, il paroiffoit étranger. Ses yeux étoient pleins de larmes, & sa démarche lente. Cruel amour, disoit-il, pourquoi m'ésurer mes forces sur mes maux ? Je ne puis ni mourir ni vivre heureux. Puisqu'Alcide n'aime plus, que ne m'est-il permis de ne plus aimer ?

Alcide ayant reconnu la voix de ce Berger, prit aussitôt la fuite, en priant Diane de ne point dire qu'elle eût été avec elle. Elle couroit avec une extrême vitesse. Egon, que l'amour venoit de lui soumettre, la suivit. Diane voulut le retenir, mais en vain ; il s'éloigna sans répondre à ses empressements, & vola

sur les pas d'Alcide. Cette marque de mépris lui coûta quelques larmes ; elle en répandoit quand l'Etranger se trouva près d'elle.

Il avoit été témoin des refus d'Egon. Belle Bergere, dit-il à Diane, vous pleurez pour un sujet bien léger ; celui qui vient de vous quitter n'est point assez loin pour que vous puissiez vous allarmer de son absence. Berger, reprit Diane, il est ordinaire que les Amans rejettent la verité, quand elle ne s'accorde pas avec ce qu'ils desirent. Aussi quoiqu'il leur arrive, rarement voyent-ils autre chose que ce qu'ils souhaitent. Pour moi je ne sçai point m'aveugler, je vois mon époux m'abandonner pour suivre une Bergere auprès de laquelle ses soins se-

ront inutiles, pourrois-je n'en point être fâchée ? Si cette Bergere, dit l'Etranger, ressemble à celle que j'aime, votre époux quittera la vie avant d'avoir pû la fléchir. Aimable inconnu, reprit Diane, le recit de vos peines ne pourroit-il pas les soulager ? Mes malheurs, lui répondit-il, ne sont pas tels qu'un récit puisse les adoucir ; leur violence n'est pas même à la portée de tout le monde. Vous allez en juger. Cet habit n'est point celui de mon rang ; on me nomme Marcel, & Soldine m'a vû naître. Je quittai ma patrie à l'âge de quatorze ans. Après avoir passé quelques années en Portugal, le Roi m'envoya commander en Affrique. Le Gouverneur de Ceuta avoit trois

enfans , un garçon & deux filles. Cephise la plus jeune est fort adroite à tirer de l'arc. Alcide son aînée est la plus belle : c'est elle dont je pleure l'inconstance , & que mes larmes ne peuvent toucher. Elle éprouva ma tendresse pendant deux ans. Au bout d'un temps aussi long , elle me permit d'en attendre de sa part ; & son pere ayant bien tôt après consenti à notre union , je croyois n'avoir plus rien à desirer. On arrêta que nos nôces se feroient à Lisbonne , afin que le Roi pût les honorer de sa présence. Avides d'un bonheur si étranger à l'amour, nous nous embarquâmes. A peine étions-nous à un certain éloignement de la terre , qu'il s'éleva une horrible tempête.

L'art du Pilote l'instruisoit de ce que nous avions à craindre. Chacun regloit sa frayeur sur son visage ; tantôt un morne silence succéde à des cris perçans , tantôt mille voix plaintives s'élevent vers les cieux : la nuit se passe dans un état si rempli d'horreurs. L'aurore paroît, on voit terre ; joye vive, mais trop courte ! Le vaisseau touche, alors je prens Alcide, & faute avec elle dans la chaloupe. Sa sœur nous suit, de même que le Pilote & un Marinier. A peine y étoient ils entrés avec nous qu'un coup de vent nous sépare sans avoir pû prendre ni le pere ni le frere d'Alcide, ils étoient dans ce moment-là à l'autre bout du vaisseau. Nous tâchâmes de nous en approcher , mais en vain , les courans nous en éloignoient,

& nous portoient sur la Formenterre. Nous abordâmes peu de temps après dans un canton de cette isle qui n'est point habitée. Manquer de vivres , être accablés de fatigue , ce n'étoit point assez de malheurs. La flamme dont notre Pilote brûloit pour Cephise , m'en préparoit encore de plus sensibles. Seigneur , me dit-il , cette isle est inhabitée , mais vous en voyez une où la chasse est abondante ; si Cephise y passoit, son adresse nous rendroit la vie. Nous suivîmes son conseil , & Cephise ne voulant pas aller seule avec des gens de mer exigea que je l'accompagnasse. J'y consentis avec peine , & laissant Alcide endormie nous entrâmes tous dans la chaloupe. Dès qu'on fut en mer le

Pilote & son Compagnon se jetterent sur moi , & me garroterent , sans que je pusse leur resister. Rassurez-vous , dit-il à Cephise , c'est un traître qui vouloit vous enlever , & laisser Alcide seule sans vivres & sans défense, Il fit mettre aussi-tôt le cap sur Yvique, ils y relâchent , & m'y ayant attaché au pied d'un rocher, ils se rembarquerent , je ne les vis plus. Ma voix sçut attendrir des pêcheurs que le hazard attiroit sur cette plage. M'ayant donné place dans leur felouque , ils voguerent sur la Formenterre , & prirent terre dans l'endroit où je leur dis que nous avions abordé. Je comptois y retrouver Alcide , mais je l'avois esperé en vain.

Touché vivement du peu

de succès de ma recherche, je me fis conduire à Cartagène, j'en sortis sans avoir appris de nouvelles, & ayant suivi la route de Valence, sur la peinture que je fis de celle que je cherchois, je sçus qu'on l'y avoit vüe depuis quelques jours, & qu'elle étoit vêtue en Bergere; je me déguisai sous cet habit pour pouvoir la tromper plus facilement, & dès lors ayant formé le projet de la chercher par toute l'Espagne, je suivis ce dessein; & je l'ai déjà parcourüe presque toute entiere sans avoir pu réussir dans ce qui est l'objet de mes vœux.

Berger, lui dit Diane, il vous fera aisé de trouver Alcide, je sçai qu'elle est parmi nous. De même qu'Alcide vous a quitté, mon mari m'a-

bandonne; unissons nos peines,  
& allons demander à la sage  
Felicie quel en doit être le  
succès : c'est une Nimphe dont  
le secours peut nous être utile.  
Mais il est déjà tard , n'allons  
que demain chez elle ; vous  
pouvez passer cette nuit dans  
le Village que vous voyez ,  
& j'y ai des parens qui se-  
ront charmés de pouvoir vous  
y recevoir.

Diane se plaignit dans sa fa-  
mille du mépris que son mari  
lui avoit marqué en la quit-  
tant pour une étrangere qu'à  
peine il connoissoit. On ap-  
prouva le dessein qu'elle avoit  
pris d'aller au Temple ; & ce  
qui la flatta le plus, fut qu'on  
lui dit qu'elle y trouveroit Si-  
rene. L'esperance qu'elle eut  
de le voir, remplit d'idées a-  
gréables le peu de tems qu'elle  
eut à dormir.

L'Aurore avoit déjà paru , lorsqu'elle alla joindre l'Amant d'Alcide. Belle Bergere, lui dit Marcel , ce jour puisse-t-il être celui de votre bonheur ! Soyez heureux , reprit-elle , vous le meritez , & je le souhaite.

A peine étoient-ils entrés dans le bois sacré, lorsqu'une voix plaintive se fit entendre auprès d'eux. Une Dame à qui un Cavalier donnoit la main s'avançoit en habit de chasse. Combien de malheurs m'ont accablée, disoit-elle ! Marcel ! Alcide ! quel est votre sort ! Marcel que le son de sa voix, & les noms qu'il venoit d'entendre avoient frappé, s'étant approché d'elle , & l'ayant vûe de plus près , oh ! l'heureux jour , s'écria-t-il ! quoi, Cephise, c'est vous ! Cher Alcidon !

cidon ! je puis vous revoir. Elle fut un moment sans le reconnoître. Mon cher frere , je comptois vous retrouver avec Alcide. Ne vivez-vous pas avec elle ? Mais quelle raison vous a fait prendre cet habit ?

L'ayant instruite des motifs qui l'avoient porté à se déguiser ainsi , apprenez - moi , lui dit-il , ce qu'est devenu le pere de celle que j'aime , & par quelle aventure vous en êtes separés. Un coup de vent reprit Alcidon, n'ayant pas permis que nous entraissions avec vous dans la Chaloupe , nous n'attendions plus que le moment où le Vaisseau alloit s'ouvrir , mais l'effort des vagues nous remit à flot dans le tems que nous l'esperions le moins. Nous n'avions plus de mâtures , & nos voiles étoient

déchirées. Cependant nous  
tinmes la mer pendant cinq  
jours. Enfin on vit terre. Belle  
Valence, dit un Matelot, heu-  
reux qui peut voir & braver la  
tempête de dessus tes côtes!  
Nous échouâmes presqu'aussi-  
tôt, & des pêcheurs témoins  
de notre infortune, nous offri-  
rent leur felouque. Nous l'ac-  
ceptâmes & y étant entrés,  
nous éprouvâmes combien il  
est de douceurs dans les pre-  
miers momens de tranquillité  
qui succedent au danger. L'in-  
constance de la mer, dit l'un  
des pêcheurs, nous met à por-  
tée de rendre souvent le ser-  
vice que vous recevez de nous.  
Ce matin même j'allois au ri-  
vage pour y faire secher nos  
filets, quand j'ai vû d'assez loin  
un Bâtiment qui alloit se per-  
dre. Quelques-uns de mes Ca-

marades & moi nous nous sommes mis en mer pour le secourir. Il n'y avoit dans cette barque qu'une femme & deux Mariniers. Helas! a-t-elle dit en nous voyant, secourez-moi; ceux avec qui vous me voyez me sont plus à craindre que la mer même. L'ayant prise à bord aussi bien qu'eux, elle nous a conté son histoire; elle est un peu longue, & si vous voulez venir avec nous à notre hameau, elle y est & se fera un plaisir de vous en instruire. Pour les deux Mariniers, on compte qu'ils subiront bientôt la peine due à leur crime.

Nous avions déjà pris terre, lorsque le pêcheur finit son récit. Il nous conduisit à sa cabanne; nous y vîmes Cephise. Notre étonnement fut extrême.

me, & deux sentimens nous partagerent. Nous la retrouvions, mais nous la retrouvions malheureuse. Ce fut une joye mêlée de peines, & nous versâmes des larmes où le chagrin n'eut pas moins de part que le plaisir. Consolez-vous, nous dit le pêcheur, le Temple de Diane est près d'ici, allez-y avec confiance. Nous suivîmes son conseil, il nous dit la route qu'il falloit prendre, & nous partîmes tous trois. Nous y sommes depuis quelque tems dans l'esperance de voir finir nos maux. La Prêtresse nous a promis son secours.

Pendant qu'Alcidon & Cephiſe s'entretenoient ainſi avec Marcel, Felicie environnée de quelques unes des Nymphes de Diane s'étoit aſſiſe

fous un berceau de jasmins. Une Etrangere vint se jeter à ses pieds. Sage Nimphe , lui dit-elle, l'amour ne m'amene point auprès de vous, je ne suis inquiette que de la vie de mon pere. Une aventure dont j'ignore le succès m'en a séparée. Apprenez-moi s'il vit encore. Aimable Alcide, dit Felicie, ce pere que vous chérissiez, Valere est ici. L'ayant fait appeller, venez, lui dit-elle, venez embrasser Alcide, ses soins ni les vôtres ne font point sans récompense; vous retrouverez en elle un cœur plein de ses devoirs, qu'elle trouve en vous un pere reconnoissant.

Alcidon, Cephise, Marcel & Diane étoient déjà près du Temple. Arethuse vint en avertir Felicie. Qu'Alcidon, dit-elle, d'une voix basse, vienne

ici avec sa sœur, & qu'on amuse Marcel & Diane pendant quelque tems encore.

Alcide, disoit Valere à sa fille, le sort nous rassemble après bien des peines, Cephise & votre frere sont près d'ici; mais je les vois, courez les surprendre, & leur étonnement sera plein de joie. Alcide qui croïoit que Cephise étoit sa rivale, lui faisoit moins d'amitié qu'à son frere. Charmante Alcide, lui dit la Prêtresse, ne croyez plus qu'on vous ait trahie, & bannissez une erreur qui pourroit troubler votre tranquillité. Marcel vous est fidele, & a passé par des peines aussi-bien que vous; Cephise pourra vous l'apprendre. Celle-ci l'ayant instruite de la trahison du Pilote, une ardeur mal éteinte se ranima dans son cœur. Sa-

ge Prêtresse, dit-elle alors, si Marcel est innocent, que ne me le rendez-vous? Cachez-moi des torts dont je ne puis pas me disculper. Marcel, que Felicie avoit fait appeller, vint alors, & ses larmes persuaderent celle qu'il aimoit de la vérité de son amour. Elle s'empressa d'y répondre, & lui fit oublier qu'elle avoit pû le haïr. Qu'il est de plaisirs dans la réunion! les sentimens qui la suivent sont plus vifs que ceux qui l'ont précédée.

Dom Felix & Felismene étoient allés ensemble se promener; ils revinrent & se joignirent à l'assemblée. Quelle est cette Dame, dit Marcel à Doride? C'est Felismene, répondit-elle. Frappé de ce nom, sçavez-vous, ajouta-t-il, si l'Andalousie n'est point sa pa-

trie? Oui, je le sçai, dit la Nimphe, elle est née dans Soldine. Marcel l'ayant remerciée, s'aprocha de Felismene. Puis-je avoir l'honneur de vous demander si vous n'avez point un frere qui vint au monde aussi tôt que vous? Seigneur, lui répondit-elle, j'en avois un qui fut élevé à Lisbonne dès l'âge de quatorze ans, je n'en ai point eu de nouvelles depuis long-tems; j'ai cependant appris, mais sur un rapport fort incertain qu'il commande en Affrique dans une Place dont on ne m'a pû dire le nom. Ma chere sœur, reprit-il avec empressement, souffrez que je vous embrasse, je suis ce frere dont vous ignorez le sort, & que vous croyez en Affrique. J'y demeurois, il est vrai; mais l'amour nous rassemble, ne songeons

songeons qu'à l'en remercier. Les Bergers s'empresserent à marquer la joye que leur cau-  
soit un événement si imprévu. Sirene même parut sensible à  
leurs plaisirs. Peut-être êtes-  
vous plus près d'aimer que  
vous ne pensez, lui dit Alci-  
de. Vous accusez Diane, re-  
prit Marcel, avec moins de  
justice que je n'en eus à me  
plaindre. Diane, leur répon-  
dit Sirene, ne s'est point sou-  
venue de ce qu'elle devoit à  
sa tendresse. Elle a pris un  
Epoux..... Cet Epoux n'est  
plus, reprit Alcide, & je suis  
la cause, quoiqu'innocente, de  
sa mort. J'étois il y a deux  
jours auprès de Diane, & je  
ne songeois qu'à soulager ses  
chagrins. Son mari vint nous  
trouver, j'étois sans dessein,

mais l'amour en avoit un. Il donna à mes yeux le pouvoir qu'a la beauté qui plaît, & qui séduit sans qu'on puisse s'en deffendre. Egon me vit & fut presqu'aussitôt amoureux. Peu de temps après j'entendis la voix de Marcel que je croyois avoir raison de haïr. Je pris la fuite, & l'Epoux de Diane ayant hesité pendant quelques momens s'il me suivroit, ne pût à la fin s'en empêcher.

Je m'étois égarée dans le bois, ce ne fut qu'après m'y avoir cherchée long-temps qu'il apprit que j'étois chez Alpide dont la Cabanne est à plus de cinq cens pas de la forêt. Quoiqu'il fût une heure pendant laquelle il est rare que l'on sorte, sur tout dans

les jours où le soleil est le plus ardent , Egon cependant se mit en marche. Lorsqu'il arriva dans l'endroit où j'étois , sa vûe étoit déjà égarée. Que fait Alcide , nous dit-il ? ai-je un rival dans ces lieux ? Qu'il fuye , ou qu'il tremble ! Quelques autres discours où la raison brilloit autant que dans ceux-ci , nous dénoterent son triste état. On jugea que son mal venoit d'un coup de Soleil. Alpide & ses gens n'épargnerent aucun des remèdes que l'on crut propres à sa maladie ; mais ils furent sans effet , le transport ne cessa point , la fièvre vint au dernier période , & vers minuit il expira. Au point du jour je quittai de lieux que son trépas me faisoit regarder avec

horreur. Le hazard décida de la route que je pris, & c'est ici qu'il m'a conduite.

Sirene fut surpris de la joye que lui causa le recit d'Alcide. Diane m'aime-t-elle encore, dit-il sans y penser ? Oui, reprit-elle, elle vous aime, & vous êtes le seul qu'elle ait aimé.

Sirene se mit alors à rêver. Son cœur s'agite. Si le souvenir de ses malheurs combat pour l'indifference, l'amour s'empresse de l'écarter. Il résiste. Mais Diane paroît. Les graces reglent sa démarche. Sa tête est sans ornement, mais pour être belle, elle n'a besoin que d'elle-même. Ses yeux sont pleins de charmes. Qu'il est facile de les aimer ! & qu'il est naturel en les

voyant de rendre hommage au Dieu dont il semble qu'ils soient le séjour! Admirer cette belle personne, dit Sirene en lui-même, c'est rendre à la beauté ce qu'on lui doit. Mais l'admirer est-ce assez? Non. Elle m'aime. Elle est libre. Je dois l'aimer.

Approchez Diane, lui dit alors la Prêtresse; soyez heureuse, & soyez-le par mes soins. Le destin cesse d'être injuste. Les nœuds que son caprice avoit formés sont à présent rompus. Egon n'est plus. Donnez quelques larmes au nom d'Epoux; mais que Sirene devienne le vôtre, il est digne de votre main, & met son bonheur à la recevoir. Saint Hyménée, faites briller vos flambeaux sacrés. Regnez

18 LE ROMAN ESPAGN.  
ici sur des cœurs que la ver-  
tu rend dignes de vos bien-  
faits les plus rares. Unissez-  
les. Vous êtes le seul que ma  
Déesse voye sans regret triom-  
pher de la Chasteté.

F I N.

---

ERRATA.

**P** Age 40. ligne 15. mon amour, lisez,  
amour propre. p. 47. ligne 5. bienfai-  
fant, lisez, bienfaisante. p. 65. ligne 20.  
ne purent, lisez, ne peuvent. p. 158. li-  
gne dernière, l'éloignant, lisez, t'éloi-  
gnant. p. 182. ligne 16. Narraez, lisez,  
Narvaez. p. 232. ligne 5. puissent-elles  
au moins, lisez, Zelide puisse-t'elle au-  
moins t'engager.

---

## APPROBATION.

J' Ay lû par ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux , un Manuscrit ,  
qui a pour titre , *le Roman Espagnol , ou  
Nouvelle Traduction de la Diane de  
Montemayor* , & j'ay cru qu'on en pou-  
voit permettre l'impression. A Paris le  
4. Mars 1735.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillis, Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre bien-amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON , Libraire à Paris , Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer , & donner au Public , *Le Roman Espagnol , & le Rudiment de la Langue Italienne* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES , voulant traiter favorablement ledit exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés , en un ou plusieurs volumes , conjointement ou séparément , & autant de fois que

bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communau-

té des Libraires & Imprimeurs de Paris ; dans trois mois de la date d'icelles , que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente , les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres , seront remis dans le même état où les approbations y auront été données , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles , vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue

pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtième jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cens trente-cinq ; & de notre Regne le vingtième , Par le Roi en son Conseil. Signé , S A I N S O N.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 121. fol. 103. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 28. Juin 1735. Signé, G. MARTIN, Syndic.*

BIBLIOTHÈQUE  
DE L'UNIVERSITÉ  
TOULOUSE

